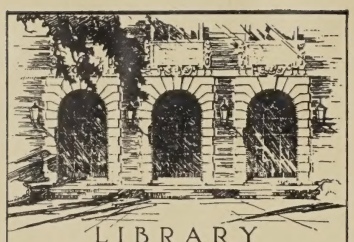
840.81
C359
1858
v. 2



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

840.81
C359
1858
v.2

Return this book on or before the
Latest Date stamped below.

University of Illinois Library

DEC -5 1963
MAY -7 1964
MAR - 9 1974
MAR 3 1975
APR 3 1980
OCT 1 2 1980
MAY 1 9 1981
SEP 3 0 1987
FEB 1 1 1990
OCT 2 6 1989
OCT 1 5 2001
AUG 2 9 2001

L161—H41

CHANTS

ET

CHANSONS

POPULAIRES

DE LA FRANCE.

PARIS

TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR

RUE GARANCIÈRE, 8.

CHANTS

ET

CHANSONS

POPULAIRES

DE LA FRANCE.

Nouvelle Édition

AVEC AIRS NOTÉS ET ACCOMPAGNEMENT DE PIANO.

TOME DEUXIÈME.

PARIS

HENRI PLON, ÉDITEUR
RUE GARANCIÈRE, 8.

LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
RUE GIT-LE-COEUR, 10.

1859

Digitized by the Internet Archive
in 2022 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign

https://archive.org/details/chantsetchansons02fran

840·81
C359
1858
V.2

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE

6 fr. PAR AN — 10 cent. LE NUMÉRO.

JOURNAL ILLUSTRÉ.

MADAME FONTAINE.

Poésie de Fernand Desnoyers.

Septembre 1852.

Air : *La bonne aventure, ô gai!*

C'est près du pont de Chatou
  Qu'on verrait sans peine
Couler ses jours jusqu'au bout
  Au gré de la Seine!
Là, dans la fraîcheur du soir,
Sur la berge vient s'asseoir
  Madame Fontaine,
    O gai!
  Madame Fontaine.

ROUGET
129027

Nous revenions en bateau
D'une île prochaine;
Le soleil mirait dans l'eau
Sa figure pleine....
Qu'il est chaud, qu'il est joyeux,
Le rayon qu'a dans les yeux
Madame Fontaine,
O gai!
Madame Fontaine.

Dans l'onde, les avirons,
Relevés à peine,
Plongeaient en faisant des ronds,
Et, de leur antienne,
Accompagnaient la chanson
Que chantait, en bon garçon,
Madame Fontaine,
O gai!
Madame Fontaine.

On voyait petiller l'or
Des blés, dans la plaine;
Mais de grands saules, au bord
De l'eau riveraine,
Formaient, penchés sur le jour,
Une verte ombrelle pour
Madame Fontaine,
O gai!
Madame Fontaine.

La demoiselle, sur l'eau,
Fleur aérienne,
Suivait, longeait le bateau;
L'eau verte et sereine,
Dans son limpide miroir,
Nous faisait doublement voir
Madame Fontaine,
O gai!
Madame Fontaine.

Les prés, les vallons, les bois,
Déroulaient leur chaîne;
La brise apportait parfois
Leur champêtre haleine....
Notre canot avançait,
Et doucement balançait
Madame Fontaine,
O gai!
Madame Fontaine.

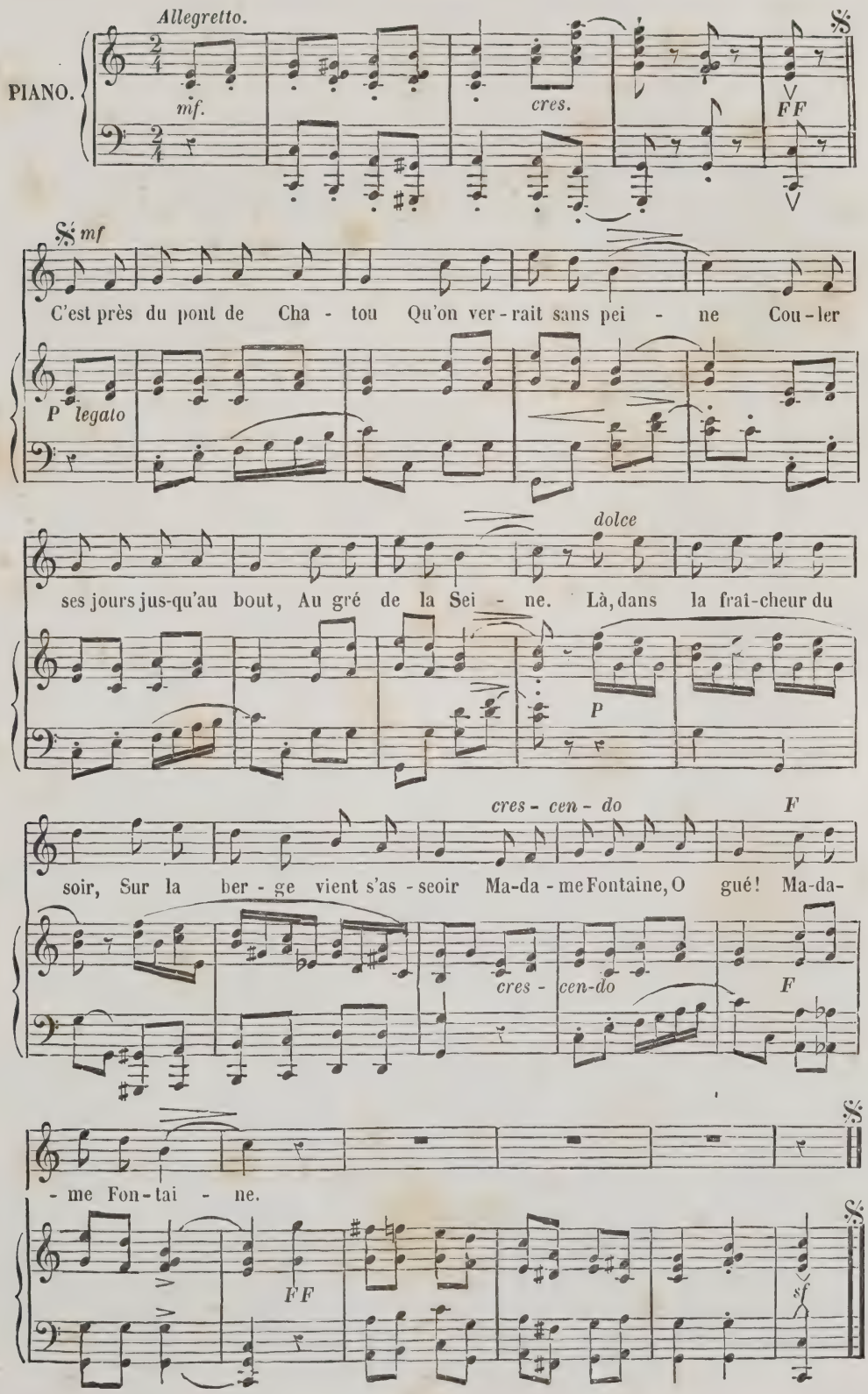
Touffus, montant jusqu'aux cieux,
Bougival, Lucienne,
Verdoyaient devant nos yeux;
Notre capitaine
A dîner nous invitait...
Ce gentil patron, c'était
Madame Fontaine,
O gai!
Madame Fontaine.

A Bougival, chez Souvent,
Qu'il vous en souvienne,
Il faut qu'on aille et souvent
Il faut qu'on revienne!
Qu'il fut de dîners suivi,
Le dîner que nous servit
Madame Fontaine,
O gai!
Madame Fontaine.

Du soleil, de l'air, de l'eau!
Que Dieu me ramène
Dans ce lumineux tableau
Dont ma vue est pleine!
Je vois toujours au milieu
Des champs verts, sur un fond bleu,
Madame Fontaine,
O gai!
Madame Fontaine.

MADAME FONTAINE.

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO PAR M. CH. LECORBEILLER.



A THÉRÈSE.

Que de maux soufferts,
Vivant dans vos fers,
Thérèse,
Que de maux soufferts,
Vivant dans vos fers!
En passant pendant l'hiver
Les jours et les nuits à l'air,
Que de maux soufferts,
Thérèse,
Vivant dans vos fers!

Si vers les genoux
Mes bas ont des trous,
Thérèse,
Si vers les genoux
Mes bas ont des trous,
A vos pieds je les fis tous;
Ainsi qu'on s'en prenne à vous
Si vers les genoux,
Thérèse,
Mes bas ont des trous.

Et mes cinq cents francs,
Que j'avais comptants,
Thérèse,
Et mes cinq cents francs,
Que j'avais comptants?
Il n'en reste pas six blancs,
Et qui me rendra mon temps
Et mes cinq cents francs,
Thérèse,
Que j'avais comptants?

Qu'a donc ce joufflu
Qui vous a tant plu,
Thérèse,
Qu'a donc ce joufflu
Qui vous a tant plu?
Est-ce son air résolu?
Si je n'y vois rien de plus,
Qu'a donc ce joufflu,
Thérèse,
Qui vous a tant plu?

Son nez d'éteignoir
Vous plaît-il à voir,
Thérèse,
Son nez d'éteignoir
Vous plaît-il à voir?
Quand plein d'ordure et de noir
Son doigt lui sert de mouchoir,
Son nez d'éteignoir,
Thérèse,
Vous plaît-il à voir?

Si j'étais têtu,
Je l'aurais battu,
Thérèse,
Si j'étais têtu,
Je l'aurais battu!
Il me disait : Toi... tiens .. tu...
Viens... Ma foi, pour un fétu,
Si j'étais têtu,
Thérèse,
Je l'aurais battu!

Dans le désespoir
Voulez-vous me voir,
Thérèse,
Dans le désespoir,
Voulez-vous me voir?
Je pourrais bien dès ce soir
Me noyer dans l'abreuvoir :
Dans le désespoir,
Thérèse,
Voulez-vous me voir?

Vous avez vingt ans
Et mille agréments,
Thérèse,
Vous avez vingt ans
Et mille agréments;
Mais aucun de vos amants
Ne vous dira dans vingt ans :
Vous avez vingt ans,
Thérèse,
Et mille agréments.

JACQUES GAZOTTE.

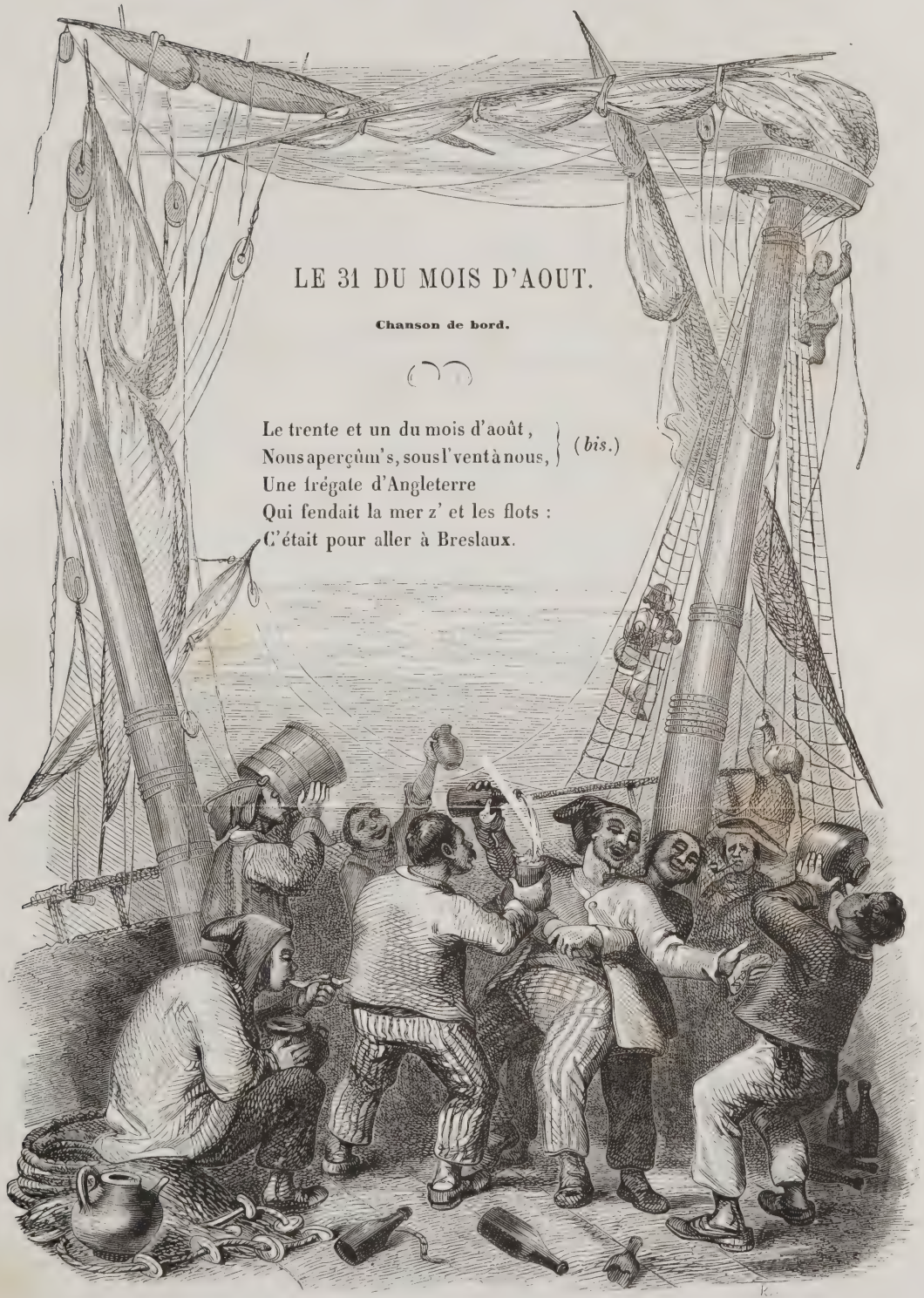
Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN. 10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.



LE 31 DU MOIS D'AOUT.

Chanson de bord.

Le trente et un du mois d'août,
Nous aperçûm's, sous l'vent à nous, } (*bis.*)
Une frégate d'Angleterre
Qui fendait la mer z' et les flots :
C'était pour aller à Breslaux.

Le capitaine au même instant
Fait appeler son lieutenant : (*bis.*)
Lieutenant, te sens-tu capable,
Dis-moi, te sens-tu assez fort
Pour aller accoster son bord ?

Le lieutenant, fier z'et hardi,
Lui répondit : Capitaine, oui! (*bis.*)
Faites monter votre équipage,
Braves soldats et matelots,
Faites-les tous monter en haut.

Le maître donne un coup d'sifflet :
En haut larguez les perroquets, (*bis.*)
Largue les ris, et vent arrière,
Laisse porter jusqu'à son bord,
Pour voir qu'est-ce qui s'ra l'plus fort.

Vir' lof pour lof en arrivant,
Nous l'avons pris par son avant, (*bis.*)
A coups de haches d'abordage,
De piques et de mousqueton,
Nous l'avons mis à la raison.

Que va-t-on dir' de lui bientôt
En Angleterre et à Breslaux, (*bis.*)
D'avoir laissé prendr' sa frégate
Par un corsair' de six canons,
Lui qu'en avait trente si bons !

Buvons un coup, buvons en deux
A la santé des amoureux ! (*bis.*)
A la santé du roi de France!
Tant pis pour celui d'Angleterre,
Qui nous a déclaré la guerre.

Recueillie par G. Mathieu.

LES PÉRILS DE MER.

Compagnon marinier,
Grande et pleine est la mer :
Le flot bat au rivage.
faut prendre ce bord,
Car le vent est trop fort;
Ne perdons point courage.

Las! je crains bien que l'eau
N'ait dedans ce bateau
Entré durant l'orage.
Sus! compagnons, tirons
La pompe, et la vidons ;
Ne perdons point courage.

N'ayant plus rien, sinon
Le trinquet qui soit bon,
Sa voile et son cordage,
Il nous le faut hausser
Pour mauvais temps passer;
Ne perdons point courage.

Le vaisseau trop chargé
Est beaucoup soulagé.
La charge et l'équipage
Sont presque dans le port;
C'est un grand reconfort,
Ne perdons point courage.

Compagnon marinier,
N'allons plus sur la mer,
Car je crains le naufrage.
Mais, si le bateau plein
Fait trafic de ce vin,
Ne perdons point courage.

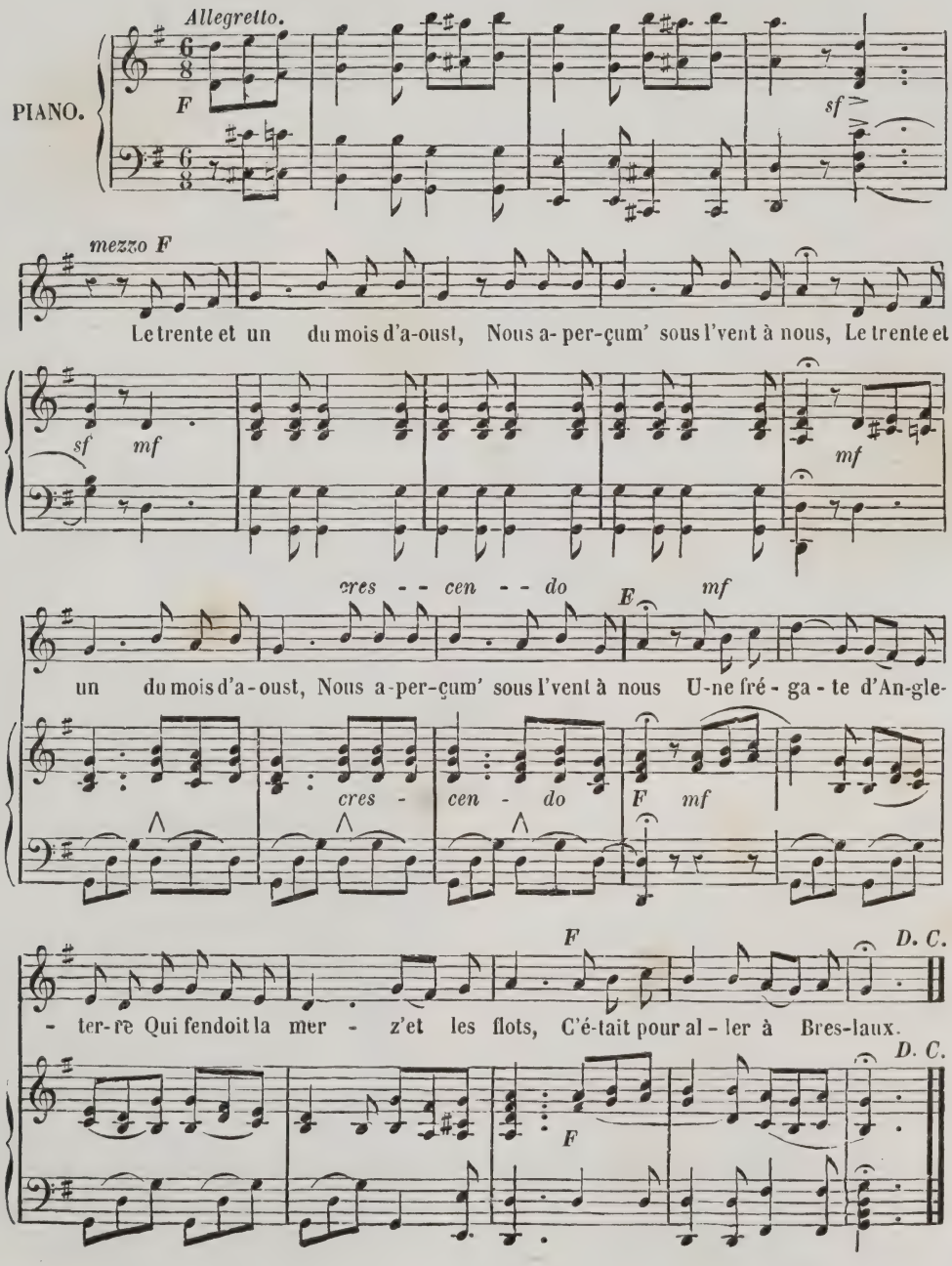
Ce qui nous est resté
Est ore en sûreté.
Si, refaisons voyage
Faut le vaisseau tourner
Pour le recalfeutrer; *
Ne perdons point courage.

Olivier Basselin.

* Pour calfater.

LE 31 DU MOIS D'AOUT.

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. C. LECORBEILLER.



LE TRIOMPHE DES DIEPPOIS.

— 1382 —

Les mariniers de Diepe ils ont bien triumphé,
Pour le bon roi de France estant dessus la mer.
Ils estoient équipez trestous en faict de guerre
Contre les Allemantz, Flamangs, nos adversaires.

O noble capitaine de Diepe de renom !
Las ! tu es bien servy de gentils compagnons.
Les mariniers y sont qui sont dans vos navires
Servant nos ennemis à coups d'artillerie.

Ils porteront les chausses doublées de taffetas,
Le sayon de seyette, le pourpoinct de damas ;
Et puis ils s'en iront dessus la mer jolye
Contre les ennemis qui ont sur nous envye.

Neuf navires de Flandres sont venus rencontrer
Cinq navires de France, de Honfleur, port de mer,
Lesquels ils ont choqué à coup d'artillerye
Les Diepois sont venus qui faisoient rusterye.

Les bons enfants de Diepe triumphent ceste foys
Soustenant la querelle du noble roi Françoys ;
Et ont prinz toutes foys trois navires de guerre
Desquels ils ont honneur tant par mer que par terre.

Qui fit la chansonnette? un noble adventurier,
Lequel est de Grenoble du lieu de Daulphiné,
Lequel l'a composée pour l'honneur de vaillance
Que les Diepois ont faict pour le bon roi de France.

LE CORSAIRE GASCON.

Air *du Petit Matelot.*

Savez-vous par quelle aventure
Je n'ai pas fait fortune encor?
D'un vaisseau je fis capture,
Et je le croyais chargé d'or.

Jugez un peu de ma surprise,
En m'élançant sur le tillac,
Quand je m'aperçois que ma prise
N'est qu'une prise de tabac.

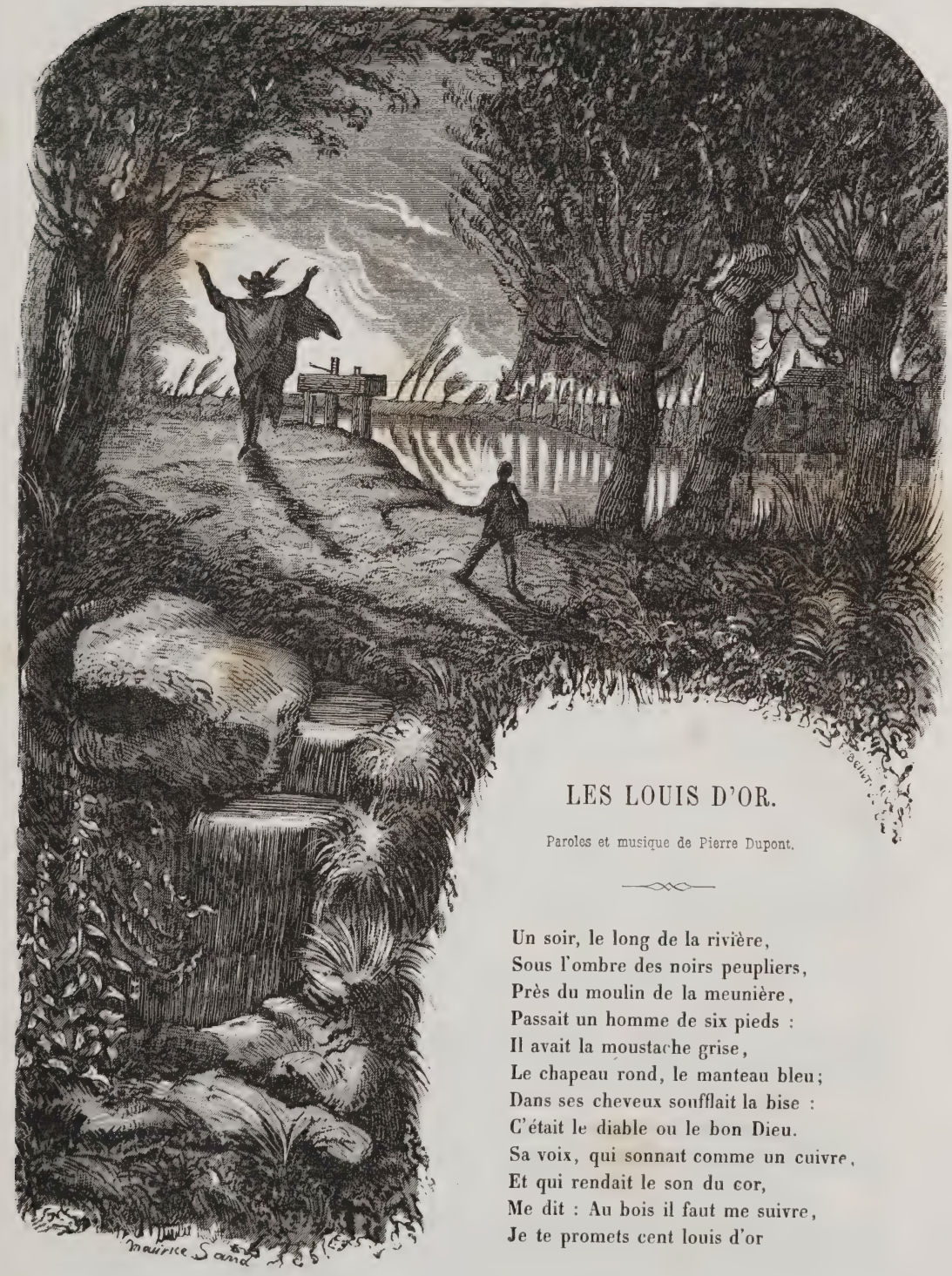
Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN. 10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.



LES LOUIS D'OR.

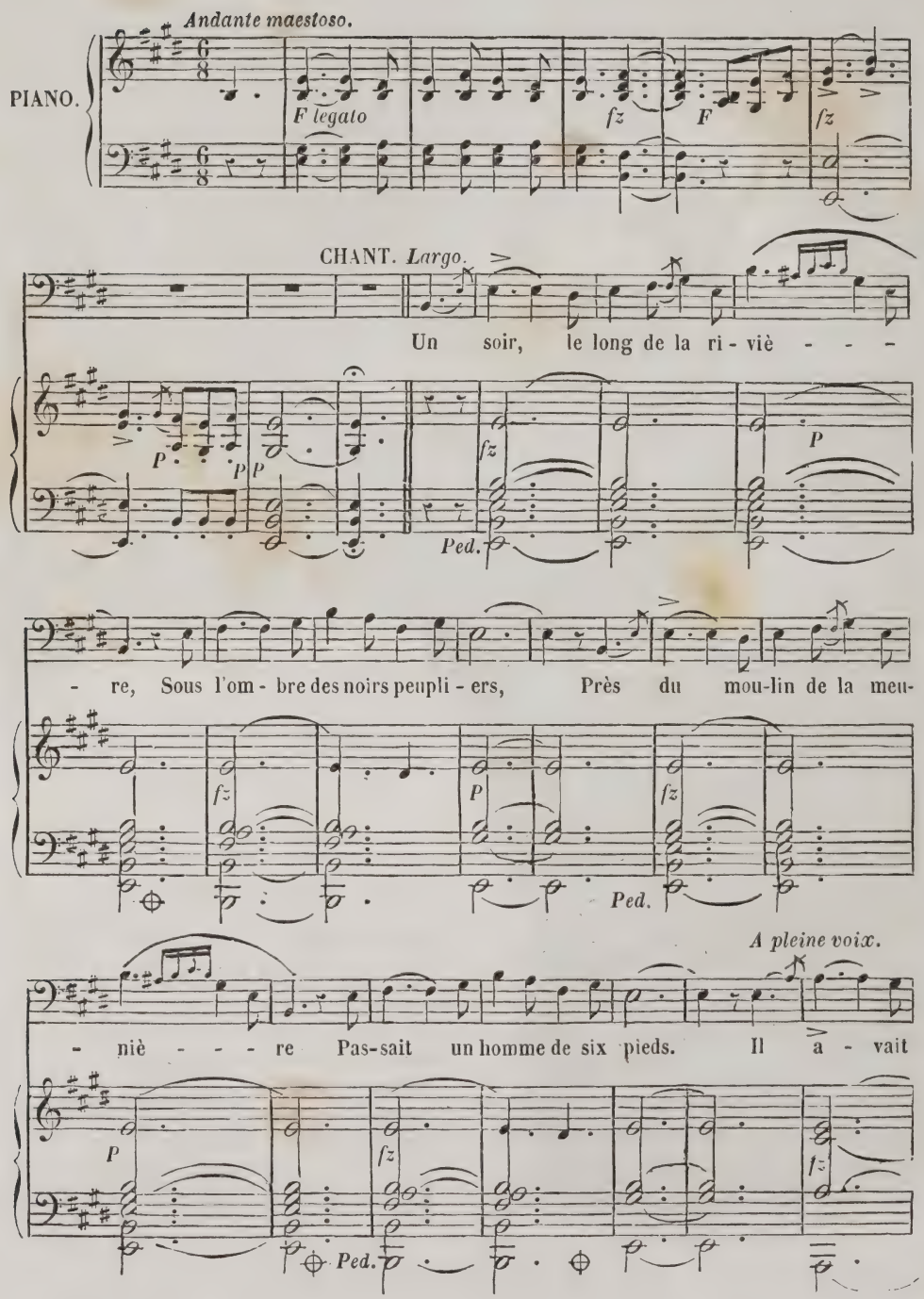
Paroles et musique de Pierre Dupont.

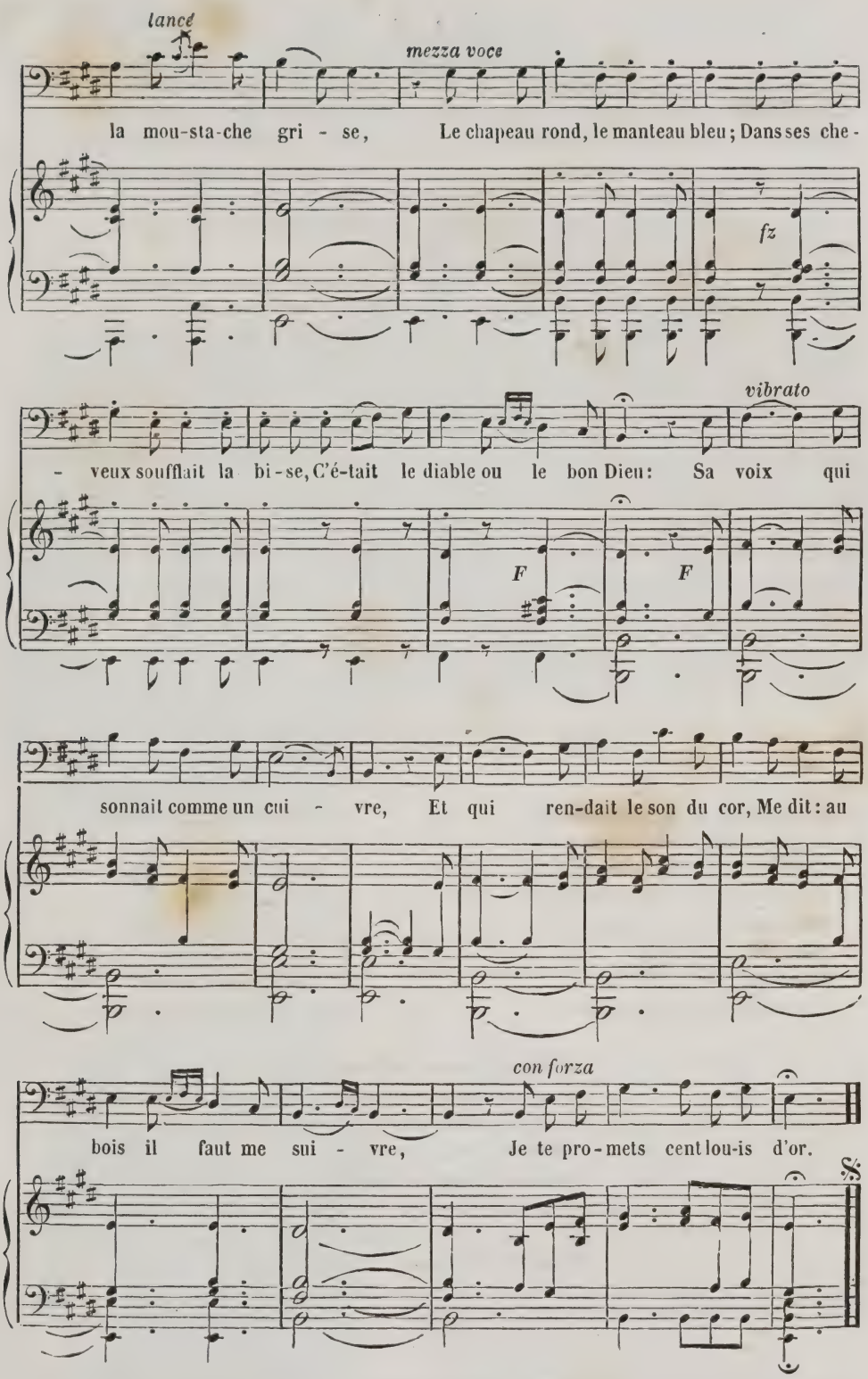
Un soir, le long de la rivière,
Sous l'ombre des noirs peupliers,
Près du moulin de la meunière,
Passait un homme de six pieds :
Il avait la moustache grise,
Le chapeau rond, le manteau bleu;
Dans ses cheveux soufflait la bise :
C'était le diable ou le bon Dieu.
Sa voix, qui sonnait comme un cuivre,
Et qui rendait le son du cor,
Me dit : Au bois il faut me suivre,
Je te promets cent louis d'or

LES LOUIS D'OR.

MUSIQUE DE PIERRE DUPONT.

ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. REYER





Je le suivis sans résistance,
Par son œil rouge ensorcelé;
Il m'aurait montré la potence,
Que je n'aurais pas reculé.
Il marchait plus vite qu'un lièvre,
Il n'avait pas l'air de courir,
La frayeur me donnait la fièvre,
Je croyais que j'allais mourir;
Mais lui, pour me faire revivre,
Disait, rendant le son du cor :
Au fond du bois il faut me suivre,
Je te promets cent louis d'or.

Au fond du bois nous arrivâmes;
Il faisait nuit, les arbres verts
Jetaient dans l'air de vertes flammes,
Je crus entrer dans les enfers;
J'entends un bruit épouvantable
Et je vois mon homme tout nu :
Holà! je reconnais le diable
A sa queue, à son front cornu.
Il me fait voir ouvert un livre,
Où rien n'était écrit encor,
Et me dit de sa voix de cuivre :
Veux-tu gagner cent louis d'or?

Jure ton sang, jure ton âme,
Jure le diable et jure Dieu,
Que tu n'épouseras pas femme,
Ni du hameau ni d'autre lieu,
Au moins avant ta quarantaine;
Et qu'on te verra tous les jours
Courir de fredaine en fredaine
Sans te fixer dans tes amours,
Quand sa griffe eut rougi le livre,
Sa voix résonna comme un cor;
Il me dit : Signe, et je te livre
En or sonnant cent louis d'or.

Au lieu de signer sur la page
Où le diable avait mis ses doigts,
Je songeai qu'il était plus sage
De faire un grand signe de croix.
Le diable partit en fumée,
Et je fus transporté soudain
Chez ma meunière bien-aimée,
Dans une chambre du moulin.
Elle disait : Tiens, je te livre
Mon cœur, mon moulin, mon trésor :
Elle avait, en gros sous de cuivre,
La belle avait cent louis d'or.

LES CHATAIGNIERS.

Lorsque juin de sa main blanche
Les vieux châtaigniers fleurit,
Gare à vous! c'est un esprit
Qu'il suspend à chaque branche.
Le galant devient trompeur,
Et la belle rondelette.
Passe vite, passe, fillette,
Sous les châtaigniers en fleur.

Cet esprit est un, est mille;
Il séduit sages et fous.
Il voltige autour de vous,
Alerte, invisible, agile.
Il rend le galant trompeur
Et la belle rondelette.
Passe vite, passe, fillette,
Sous les châtaigniers en fleur.

C'est le poids qui vous oppresse,
C'est un bien-être ignoré,
C'est le parfum acéré
Qui vous plonge dans l'ivresse.
Il rend le galant trompeur
Et la belle rondelette.
Passe vite, passe, fillette,
Sous les châtaigniers en fleur.

D'ARAQUY.

Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRE
Rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN — 10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.

LA VESTALE.

POT-POURRI EN TROIS ACTES.

Paroles de Désaugiers.

1 *

L'aut' matin, je m'disais comm'ça ;
Mais qu'est-c'qu' c'est donc qu'un opéra?
V'là qu'dans un' rue, au coin d'la halle,
J'lisons : *la Vestale;*
Faut que j'm'en régale :
C'est trois liv's douz'sous qu'ça m'coût'ra...
Un' vestale vaut ben ça.

2

L'heur' du spectacle approche,
J'me r'quinqu' pus vite qu'ça.
Et les sonnett's en poche,
J'courons à l'Opéra :
Mais voyant qu'pour entrer l'on s'bat dans l'antichambre,
J'me dis : Voyez queu chien d'honneur
Quand pour c'te Vestale d'malheur
J'me s'rai foulé z'un membre!

* Voir à la page 16 l'indication des airs.

3

N'croyez pas, ma cocotte,
Qu'tout exprès pour vos beaux yeux,
J'allions, à propos d'botte,
M'fair' casser z'un' jambe ou deux :
Je r'viendrons, n'vous en déplaise...
N'sait-on pas qu'il est d's'endroits
Où c'qu'on entre plus à l'aise
La s'conde fois ?

4

J'n'ons pas putôt ach'vé,
Qu'la parole étouffée,
Par un' chienne d'bouffée
Je m'sentons soulevé;
Le déluge m'entraîne,
Et me v'là z'en deux temps,
Sans billet z'et sans peine,
Dedans.

5

Silenc'! silenc'! silence!
V'là qu'la première act'commence,
Chacun m'dit d'mettre chapeau bas,
Je l'mets par terre, il n'tomb'ra pas.

6

J'voyons un monastère
Où c'qu'un' fille d'honneur
Était r'ligieuse à contre-cœur,
C'était monsieur son père
Qui, l'jour qu'il trépassa,
D'sa fille exigea ça...
Ha!...

7

Quand aux règles du monastère
Un' fill' manquait,
On vous la j'tait tout' vive en terre
Comme un paquet.
Si la terre aujourd'hui d'nos belles
Couvrait l's'abus,
J'crais ben qu'j'aurions pus de d'moiselles
Dessous que d'sus.

8

V'là z'enfin un bel homme,
Qu'alle avait pour amant,
Qui r'vient vainqueur à Rome
Avec son régiment;
Il apprend que l'cher père
A cloîtré son objet...
Il pleure, il s'désespère;
Mais c'est comm' s'il chantait.

9

Dans c'pays-là, par bonheur,
La loi voulait qu'on choisisse
La Vestal' la plus novice
Pour couronner le vainqueur.
« Tu r'viens comme Mars en carême
(Lui dit tout bas cell' qu'il aime),
Pour r'cevoir le diadème
Du cœur dont t'as triomphé. »
Il veut répondre, il s'arrête,
Il la r'garde d'un air bête;
Et le v'là qui perd la tête
Au moment d'être coiffé. (*Bis.*)

10

Enfin,
Un serr'ment d'main
Lui dit : Prends garde,
On nous regarde...
Le v'là qui se remet;
V'là qu'ell' lui met
Un beau plumet.
« A c'te nuit, j'te l'promets,
— A c'te nuit, j'te l'permets.
— Puisqu'la çarimonie,
Dit l'abbesse, est finie,
Rentrez dans vot' dortoir,
Jusqu'au revoir,
Bonsoir. »

11

Silenc'! silenc'! silence!
V'là qu'la seconde act' commence,
j'vois l'enceinte du saint lieu
vec un réchaud z'au milieu.

12

On ordonne à la r'ligieuse
D'entret'nir le feu;
S'il s'éteint, la malheureuse
N'aura pas beau jeu.
A son devoir ell' s'apprête,
N'osant dir' tout haut,
Qu'ell'a bien d'aut's feux en tête
Que l'feu du réchaud.

13

La v'là seule, et dans son cœur,
Où qu'la passion s'concentre,
Elle appelle son vainqueur;
Mais que d'viendra son honneur,
S'il entre, s'il entre, s'il entre?

14

« Il entrera :
S'dit-elle au bout d'un bon quart d'heure;
Il entrera,
Et puis après il sortira,
Gn'y a bien assez longtemps que j'pleure:
Du moins j'dirai,
S'il faut que j'meure :
Il est entré. »

AIRS DU POT-POURRI DE LA PARODIE DE LA VESTALE.

N° 1. *Allegro.*

CHANT.

L'aut' ma-tin, je m'disais comm' ça: Mais qu'est-c'qu'c'est donc qu'un o - pé - ra? V'là qu'dans un' rue, au coin d'la

PIANO.

F

Hal-le, J'li-sons: LA VES - TA-LE; Faut que j'm'en ré - ga-le; C'est trois liv's douz'sous qu'ça m'coût'ra... Un ves - ta-le vaut ben çà.

N° 2. *Allegro.*

L'heur' du spectacle ap - pro-che, J'me r'quinqu' plus vi-te qu'çà; Et, les sonnet's en po-che, J'cou-rons à l'O-pé-ra; Mais voyant qu'pour en-

- trer l'on s'bat dans l'an-ti-cham-bre, J'me dis: Vo-yez queu chien d'honneur Quand, pour c'te ves-ta-le d'malheur, Je m's'rai fou-lé z'un mem-bre!

N° 3. *Allegro.*

N'croyez pas, ma co-cot - te, Qu'tout exprès pour vos beaux yeux, J'allions, à pro pos d'botte, M'fair'cas-ser z'un' jambe ou deux; Je r'vien

- 'rons, n'vous en dé - plai - se... N'sait-on pas qu'il est d's en-droits Où c'qu'on en-tre pus à l'ai - se La s'con-de fois.

N° 4.

J'nons pas pus tôt ach - vé, Qu'la pa - role é - touf - fé - e, Par un' chien-ne d'bouf-fé-e Je m'sen-tons sou - le -

- vé; Le dé - lu - ge m'en - traî-ne, Et me v'là z'en deux temps, Sans bil - let z'et sans pei - ne, De - dans.

N° 5. *Allegro.*

Si - lenc'! si - lenc'! si - len - - - ce! V'là qu'la première act' com - men - - - ce; Cha-

F

F

- cun m'dit d'met - - tre cha - peau bas, Je l'mets par terre, Il n'tom - bra pas.

N° 6 *Andantino.*

J'vo - yons un mo - nas - tè - re Où c'qu'un' fil - le d'hon - neur E - tait r'li - gieuse à con - tre - cœur. C'é-

- tait mon - sieur son pè - re Qui, l'jour qu'il tré - pas - sa, D'sa fille e - xi - gea ça... Ha!...

N° 7. *Andante.*

Quand aux rè - - gles du mo - - nas - - tè - re Un' fill' man - quait,

On vous la j'tait tout' vive en ter - re Comme un pa - quet.

Si la terre au - jour - d'hui d'nos bel - les Cou - - vrait l's a - - bus,

J'crais ben qu'j'au - rions pus de d'moi - - sel - les Des - - sous que d'sus.

N° 8. *Andante.*

V'là z'en-fin un bel hom-me, Qu'alle a - vait pour a - mant, Qui r'vient vain-queur à Ro - me, A - vec son ré - gi - ment; Il apprend que l'cher pè - re A cloî - tre son ob - jet... Il pleure, il s'dé-ses - pè - re; Mais c'est comm s'il chan-tait.

N° 9. *Allegro.*

Dans c'pa - ys - là, par bon-heur, La loi vou - lait qu'on choi - sis - se La ves - tal' la plus no - vi - ce Pour cou - ron-ner le vainqueur. « Tu r'viens comm' Mars en ca - rê - me » (Lui dit tout bas cell' qu'il ai - me) Pour r'ce - voir le di - a - dê - me Du cœur dont t'as tri - om - phé. » Il veut ré - pondre, il s'ar - rê - te, Il la r'gar - de d'un air

bê - te; Et le v'là qui perd la tê - te Au mo-ment d'ê - tre coif - fé, Au mo - ment d'ê-tre coif - fé.

F

N° 10. *Allegro.*

En - fin, un serr'-ment d'main lui dit: « Prends garde, On nous re - gar - de. » Le v'là qui se re -met; V'là qu'ell' lui

met Un beau plu - met. « A c'te nuit, j'te l'pro-mets. — A c'te nuit, j'te l'per - mets. » Puis-qu'la ça - ri- mo

- ni - - e, Dit l'ab - besse, est fi - ni - - e, Ren - trez dans vot' dor - toir; Jus-qu'au re - voir, Bon - soir!

N° 11. *Allegro.*

Si - lenc'! si - lenc'! si - len - ce! V'là qu'la se - conde act' com - men - ce, Et

j'vois l'en - cein - - te du saint lieu A - vec un ré - chaud z'au mi lieu

N° 12. *Moderato.*

On or - donne à la r'li - - gieu - se D'en - tre - - t'nir le

feu; S'il s'é - teint, la mal - heu - reu - se N'au - ra pas beau

jeu. A son de - voir ell s'ap - prê - - te, N'o - sant dir tout

haut Qu'elle a bien d'aut's feux en tê - te Que l'feu du ré - - chaud.

tr

N° 13. *Allegro.*

La v'là seule, et dans son cœur, Où qu'la pas - sion s'con - cen - - tre, Elle ap - - pel - le son vain -

- queur; Mais que d'vien - dra son hon - neur, S'il en - - tre, s'il en - - tre, s'il en - - tre?

N° 14. *Andante.*

« Il en - tre - ra, S'dit-elle au bout d'un bon quart - d'heu - re; Il en - tre - ra, Et puis a - près il

sor - ti - ra. Gn'y a bien as - sez long - temps que j'pleure; Du moins j'di - rai. S'il faut que j'meu - re; Il est en - tré»

N° 15. *Allegro.*

Si - tôt pris, si - tôt pen - du; El - le court ou - vrir la por - te: L'a-mant que l'plai - sir trans-

— por - te, Ac - court, d'a - mour é - per - du. «Faut qu'ce soir je t'ap - par - tien - ne; J'ai ta pa - rol', t'as la

8va

mien - ne, Pus d'feu, pus d'ré - chaud qui tien - ne.—Ciel! m'ar-ra - cher de c'lieu saint!» Bref, mêm' ra - ge les con -

loco.

— su - me; Et tan - dis qu'leur feu s'al - lu - me, V'là - t-i' pas qu'l'autre s'é - teint, V'là - t-i' pas qu'l'autre s'é - teint!

N° 16. *Allegro.*

«O ciel! je suis per - du - - - e!» Dit la Ves - tale é - mu - - - e; «Gn'y a

tr

pas d'bon dieu.» Et v'là qu'la pauvre a - man - - te Tomb' gla - cée et trem -

- blan - - te Au coin du feu, Au coin du feu, Au coin du feu.

N° 17. *Allegro.*

Les cris d'la belle é-va-nouï-e Donn'nt l'a-ler-te à l'ab-ba-ye, Qui s'é-veil' tout é-ba-hi-e. Et l'a-mant qui s'sent mor-veux, Voyant qu'on crie à la gar-de S'es-bigne en di-sant: «Si j'tar-de, Si j'ma-muse à la mou-tar-de, Nous la go-bons tous les deux.»

N° 18. *Allegro.*

«Ah! mam'sell', qu'a-vez-vous fait là! Dit d'un' voix d'ton-ner-re Le ré-vé-rend du mo-nas-tè-re; Ah! mam-sell, qu'a-vez-vous fait là! Vot' feu s'est éteint, mais il vous en cui-ra. D'shabillez, d'shabillez, d'sha-bil-lez-la; Son af-faire Est claire; Qu'à l'instant même on l'en-ter-re, Et qu'çà, mor..., et qu'çà, mor..., et qu'çà, mor-bleu! L'i approne un' aut' fois à mieux souf-fler son feu!»

N° 19. *Allegro.*

Là-d'sus on lui couv l'es-to-mac D'un ling' tout noir qu'a l'air d'un sac; L'or-chest' l'y pince à sa ma-niè-re Un' marche à por-ter l'diable en ter-re; Et la pa-tien-te, d'son côté S'dit tout bas: «J'men a-vais dou-té.»

F Fz

N° 20. *Allegro.*

Si-lenc'! silenc'! si-len-ce! V'l'à qu'la troisième act' com-mence. J'vois six tombeaux, sept, huit, neuf, dix; Qu'c'est gai comm' un DE PROFUNDIS.

N° 21. *Andante.*

Au clair de la lu-ne L'a-mant, tout en l'air, Sur son in-for-tu-ne Vient chanter z'un air, Où c'qu'il dit: «Qu'all' meu-re, Et j'varrons beau train! S'il fait nuit à c't'heure, Il f'ra jour de-main.»

N° 22. *Allegro.*

Mais dres que d'là ves-ta-le Il en-tend v'nir l'con-voi, Crac, le v'là qui dé-ta-le... On n'sait pas trop pour-quoi. De-vant la fosse il s'ar-rê-te: On croit que l'pauvre of-fi-cier D'chagrin va s'y j'ter l'premier; Mais pas si bê-te!

N° 23. *Allegro.*

Du plus haut d'la mon - ta — gne, L'en-fant Descend, Tout l'mond' l'accompa - gne, Et tout bas chaqu'com-

8va loco.

Fz *Fz* *P* *F*

- pa — gne, S'dit en al - longeant l'cou: «V'là son trou, v'là son trou, v'là son trou.» Pen-dant l'Mi - se - re - re Qu'en-

morendo.

- ton - - ne m'sieu l'cu — ré, Blême et plus mor - te qu'vi - ve, Au bord du trou la

P *P*

Vestale ar - ri - - ve: Tout l'mon - de d'mand' qu'all' vi - ve; L'cu - ré répond: «Nen - ni, N, i, ni, c'est fi - ni.»

F *F*

N° 24. *Allegro.*

«C'ta-pen - dant, qu'il dit, j'veux bien Faire en - cor queuq' chos' pour el - le; Sur c'ré - chaud où gn'y a plus rien Met - tez

l'fi-chu d'la d'moi-sel - le; Si l'ling' brûle, on n'l'en-ter - ra pas; S'il n'brûl' pas, all' n'lé-chap-p'ra pas.—Vous l'vo-yez au-cune é - tin -

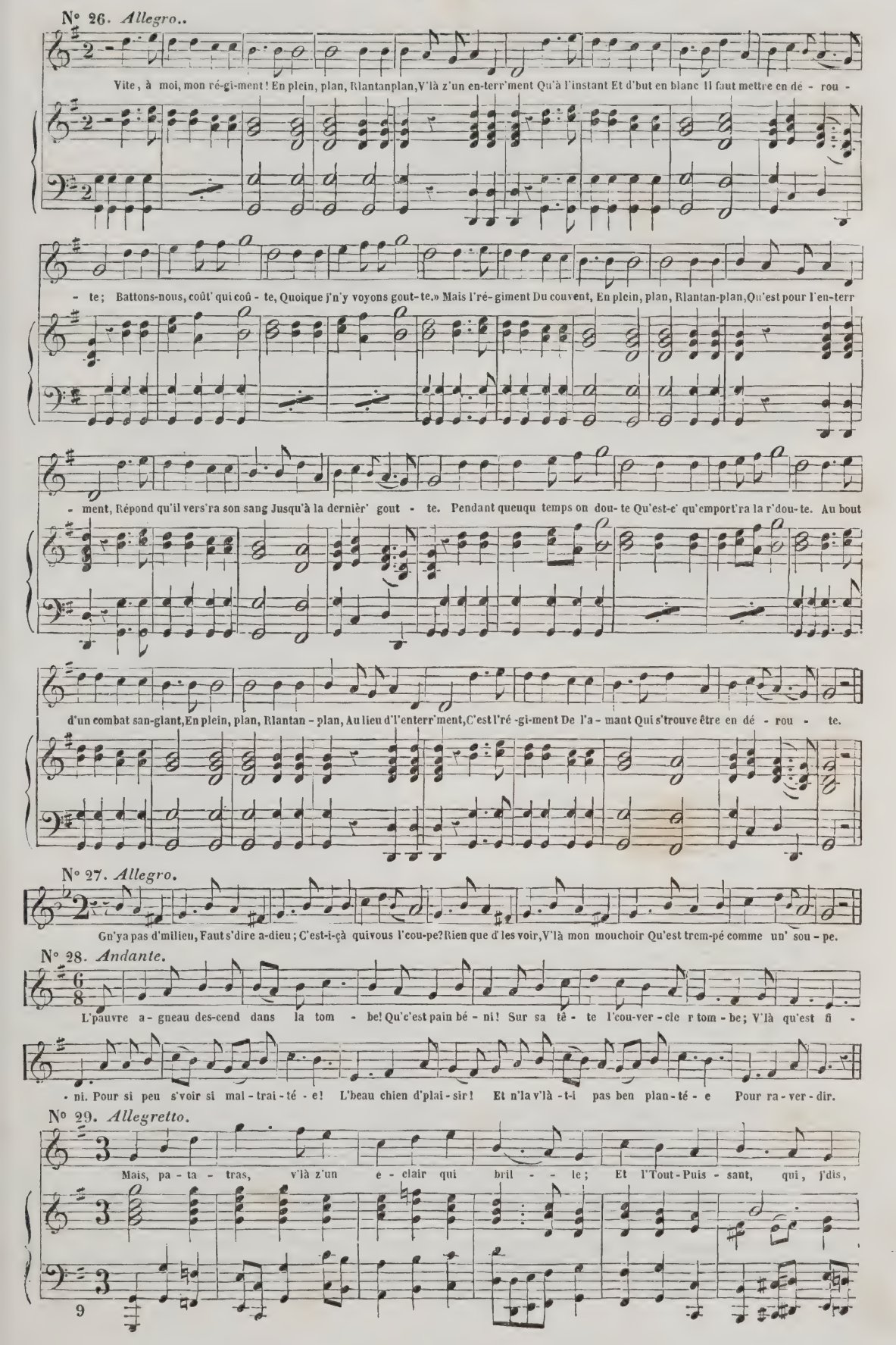
- cel - le N'vient con - tre-man-der son tré - pas; Or, plus d'dé - bats; Du haut en bas, Gn'y a point zà dir', faut qu'ell' sau - te l'pas.»

N° 25. *Allegro.*

«Douc'ment, dit l'a - mant Qui guet-tait l'mo - ment, Faut qu'en-fin l'cha - p'let s'dé-brouil - le: C'est moi qu'a tout fait; Grac' pour mon ob -

- jet, Si - non j'ai là ma pa - trouil - le. Par son tré - pas D'un crim' vot' bras Se souil le; Si ça n'est pas, J'veux qu'mon da -

8 - mas Se rouil - le!» «Mon Dieu! comm' il ment! Dit la pauvre en - fant; Ni vu, ni con - nu, j't'embrouil - le.»


N° 26. Allegro..
Vite, à moi, mon ré-gi-ment! En plein, plan, Rlantanplan, V'là z'un en-terr'ment Qu'à l'instant Et d'but en blanc Il faut mettre en dé - rou -
- te; Battons-nous, coût' qui coû - te, Quoique j'n'y voyons gout-te.» Mais l'ré-giment Du couvent, En plein, plan, Rlantan-plan, Qu'est pour l'en-terr
- ment, Répond qu'il vers'ra son sang Jusqu'à la dernièr' gout - te. Pendant queuqu temps on dou-te Qu'est-c' qu'emport'ra la r'dou-te. Au bout
d'un combat san-glant, En plein, plan, Rlantan - plan, Au lieu d'l'enterr'ment, C'est l'ré-gi-ment De l'a - mant Qui s'trouve être en dé - rou - te.
N° 27. Allegro.
Gn'ya pas d'milieu, Faut s'dire a-dieu; C'est-i-çà quivous l'cou-pe? Rien que d'les voir, V'là mon mouchoir Qu'est trem-pé comme un' sou - pe.
N° 28. Andante.
L'pauvre a - gneau des-cend dans la tom - be! Qu'c'est pain bé - ni! Sur sa té - te l'cou-ver - cle r tom - be; V'là qu'est fi -
- ni. Pour si peu s'voir si mal - trai - té - e! L'beau chien d'plai - sir! Et n'la v'là - t-i pas ben plan - té - e Pour ra - ver - dir.
N° 29. Allegretto.
Mais, pa - ta - tras, v'là z'un e - clair qui bril - - le; Et l'Tout-Puis - sant, qui, j'dis,
9

n'est pas man — chot, Pour sau-ver la pau-vre fil — — le, Vous lâche un pé-tard qui

8va

gril - - le L'dia-ble d'chif-fon qui pen-dait sur l'ré-chaud. Vi - ve l'Père E-ter-nel, Qui d'son ton-

loco.

tr

- nerre Arrang' l'af — fai - - re!... J'n'y comp-tions guè - re; C'est z'un coup du ciel.

N° 30. *Allegro.*

« Ah! mon Dieu! que je l'é-chap-pe bel - le! Dit en haus-sant l'cou [Au-d'sus du trou La de-moi-

- sel-le; Au bon Dieu je d'vons un fièr' chan - del - le! Car je n'pou-vons pas M dis-si-mu-ler qu'j'é-tions ben bas.»

N° 31. *Andante.*

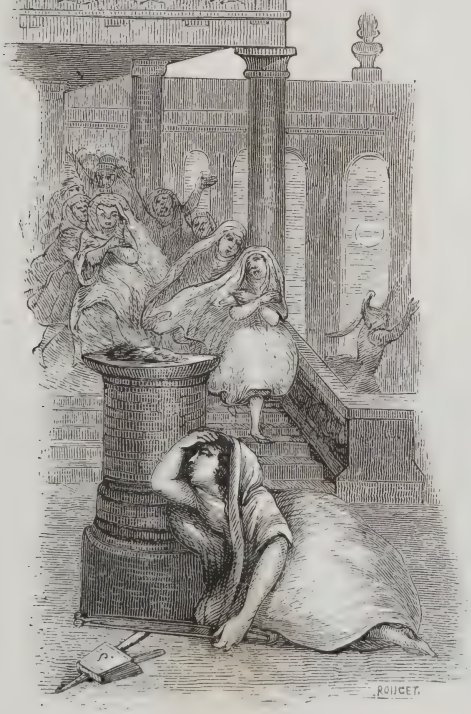
Tant y a que l'coupl' s'é - pou - sa, Et qu'chaqu' Ves - tal' dit,

FF Ped. *bien accentué* *FF Ped.*

vo - - yant çà: «Quand est-c' qu'au-tant m'en ar-riv - ra? AL - LE - LU - IA!»

PP

ritard.



15

Sitôt pris, sitôt pendu;
Elle court ouvrir la porte ;
L'amant, que l'plaisir transporte,
Accourt d'amour éperdu,
« Faut que ce soir je t'appartienne:
J'ai ta parole, t'as la mienne,
Pus d'feu, pus d'réchaud qui tienne,
— Ciel! m'arracher de c'lieu saint! »
Bref, mêm' rage les consume;
Et tandis qu'leur feu s'allume.
V'là-t-i pas qu'l'autre s'éteint! (*Bis.*)

16

« O ciel, je suis perdue!
Dit la Vestale émue;
Gn'y a pas d'bon dieu. »
Et v'là qu'la pauvre amante
Tomb' glacée et tremblante
Au coin du feu. (3 *fois.*)

17

Les cris d'la belle évanouie
onn'nt l'alerte à l'abbaye,
Qui s'éveill' tout ébahie :
Et l'amant qui s'sent morveux,
Voyant qu'on crie à la garde,
S'esbigne en disant : « Si j'tarde,
Si j'm'amuse à la moutarde,
Nous la obons tous les deux. »

18

« Ah! mamsell'! qu'avez-vous fait là!
Dit d'un' voix de tonnerre
Le révérend du monastère;
Ah! mamsell'! qu'avez-vous fait là!
Vot'feu s'est éteint, mais il vous en cuira.
D'shabillez, d'shabillez, d'shabillez-la,
Son affaire
Est claire :
Qu'à l'instant même on l'enterre.
Et qu'ça, mor... et qu'ça, mor... et qu'ça, morbleu!
L'i apprenne une aut'fois à bien souffler son feu! »

19

Là d'sus on lui couv' l'estomac
D'un ling' tout noir qu'a l'air d'un sac;
L'orchest' li pince à sa manière
Un' marche à porter l'diable en terre;
Et la patiente, d'son côté,
S'dit tout bas : « J'm'en avais douté. »

20

Silenc'! silenc'! silence!
V'là qu'la troisième act' commence.
J'vois six tombeaux, sept, huit, neuf, dix,
Qu'c'est gai comme un *De profundis*.

21

Au clair de la lune
L'amant tout en l'air,
Sur son infortune
Vient chanter z'un air.
Où c'qu'il dit : « Qu'all' meure,
Et j'varrons beau train!
S'il fait nuit à c't'heure,
Il f'ra jour demain. »

22

Mais drès que d'la Vestale
On entend v'nir l'convoi,
Crac, le v'là qui détale...
On n'sait pas trop pourquoi.
Devant la fosse il s'arrête;
On croit que l'pauvre officier
D'chagrin va s'y j'ter l'premier;
Mais pas si bête!

23

Du plus haut d' la montagne,
L'enfant
Descend,
Tout l'mond' l'accompagne,
Et tout bas, chaq' compagne,
S'dit, en allongeant l'cou,
« V'là son trou, v'là son trou, v'là son trou. »
Pendant l'*Miserere*
Qu'entonne m'sieu l'curé,
Blême et plus morte qu'vive,
Au bord du trou la Vestale arrive;
Tout l'monde d'mand'qu'all'vive;
L'curé répond : « Nenni,
N, i, ni, c'est fini. »

24

« Çtapendant, qu'il dit, j'veux bien
Faire encor' queuq'chose pour elle;
Sur c'réchaud où gn'y a plus rien
Mettez l'fichu d'la d'moiselle :
Si l'linge brûle, on n'l'enter'ra pas;
S'il n'brûle pas, ell' n'l'échapp'ra pas.
Vous l'voyez, aucune étincelle
N'vient contremander son trépas :
Or, plus d'débats;
Du haut en bas,
Gn'y a point za dir', faut qu'ell'saute l'pas. »

25

« Douc'ment,
Dit l'amant,
Qui guettait l'moment,
Faut qu'enfin l'chap'let s'débrouille :
C'est moi qu'a tout fait;
Grac'pour mon objet,
Sinon, j'ai là ma patrouille.
Par son trépas
D'un crim' vot'bras
Se souille;
Si ça n'est pas,
J'veux qu'mon damas
Se rouille!
— Mon Dieu, comme il ment!
Dit la pauvre enfant;
Ni vu ni connu, j't'embrouille. »

26

« Vite, à moi, mon régiment!
En plein, plan,
Rlantanplan,
V'là z'un enterr'ment
Qu'à l'instant
Et d'but en blanc
Il faut mettre en déroute;

Battons-nous, coût' qui coûte,
Quoique j'n'y voyons goutte. »
Mais l'régiment
Du couvent,
En plein, plan,
Rlantanplan,
Qu'est pour l'enterr'ment,
Répond qu'il vers'ra son sang
Jusqu'à la dernièr' goutte;
Pendant queuqu'temps on doute
Qu'est-c'qu'emport'ra la r'doute,
Au bout d'un combat sanglant,
En plein, plan,
Rlantanplan.
Au lieu d'l'enterr'ment,
C'est l'régiment
De l'amant
Qui s'trouve être e déroute.

27

Gn'y a pas d'milieu,
Faut s'dire adieu,
C'est-i-ça qui vous l'coupe?
Rien que d'les voir,
V'là mon mouchoir
Qu'est trempé comme un' soupe.

28

L'pauvre agneau descend dans la tombe!
Qu'c'est pain béni!
Sur sa tête l'couvercle r'tombe :
V'là qu'est fini.
Pour si peu s'voir maltraitée!
L'beau chien d'plaisir!
t n'la v'là-t-i pas ben plantée
Pour reverdir.

29

Mais patatras, v'là z'un éclair qui brille :
Et l'Tout-Puissant, qui, j'dis, n'est pas manchot,
Pour sauver la pauvre fille
Vous lâche un pétard qui grille
L'diable d'chiffon qui pendait sur l'réchaud.
Vive l'Père éternel,
Qui d'son tonnerre
Arrang' l'affaire!
J'n'y comptions guère;
C'est z'un coup du ciel.

30

« Ah! mon Dieu! que je l'échappe belle! »
Dit en haussant l'cou
Au-d'sus du trou,
La demoiselle :
« Au bon Dieu je d'vons un' fièr' chandelle!
Car je n'pouvons pas
M'dissimuler qu'jétions ben bas. »

31

Tant y a que l'coupl' s'épousa,
Et qu'chaqu' Vestal' dit, voyant ça :
« Quand est-c'qu'autant m'en arriv'ra? »
Alleluia!

LISTE DES AIRS ANCIENS

SUR LESQUELS ONT ÉTÉ COMPOSÉS LES COUPLETS DE LA PARODIE DE LA VESTALE.

1er	Couplet,	sur l'air :	V'là c' que c'est qu' d'aller au bois.
2e	—	—	Tous les bourgeois de Châtres.
3e	—	—	Du lendemain.
4e	—	—	Tarare Ponpon.
5e	—	—	A boire ! à boire ! à boire !
6e	—	—	Il était une fille.
7e	—	—	Quoi ? ma voisine, es-tu fâchée ?
8e	—	—	Dans les Gardes françaises.
9e	—	—	Traitant l'amour sans pitié.
10e	—	—	Bonsoir la compagnie.
11e	—	—	A boire ! à boire ! à boire !
12e	—	—	J'arrive à pied de province.
13e	—	—	Des fraises.
14e	—	—	Du haut en bas.
15e	—	—	Une fille est un oiseau.
16e	—	—	Au coin du feu.
17e	—	—	Des Trembleurs.
18e	—	—	Dépêchons, dépêchons, dépêchons-nous.
19e	—	—	Des Pendus.
20e	—	—	A boire ! à boire ! à boire !
21e	—	—	Au clair de la lune.
22e	—	—	Des Fleurettes.
23e	—	—	Le port Mahon est pris.
24e	—	—	Bonjour, mon ami Vincent.
25e	—	—	Nous nous marierons dimanche.
26e	—	—	R'lantanplan tirelire.
27e	—	—	Il a voulu, il n'a pas pu.
28e	—	—	N'est-il, Amour, sous ton empire.
29e	—	—	Ciel ! l'univers va-t-il se dissoudre !
30e	—	—	Ah ! maman, que je l'échappai belle.
31e	—	—	O filii et filiæ.

Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRE
Rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN. 10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.

LA BERGERONNETTE.

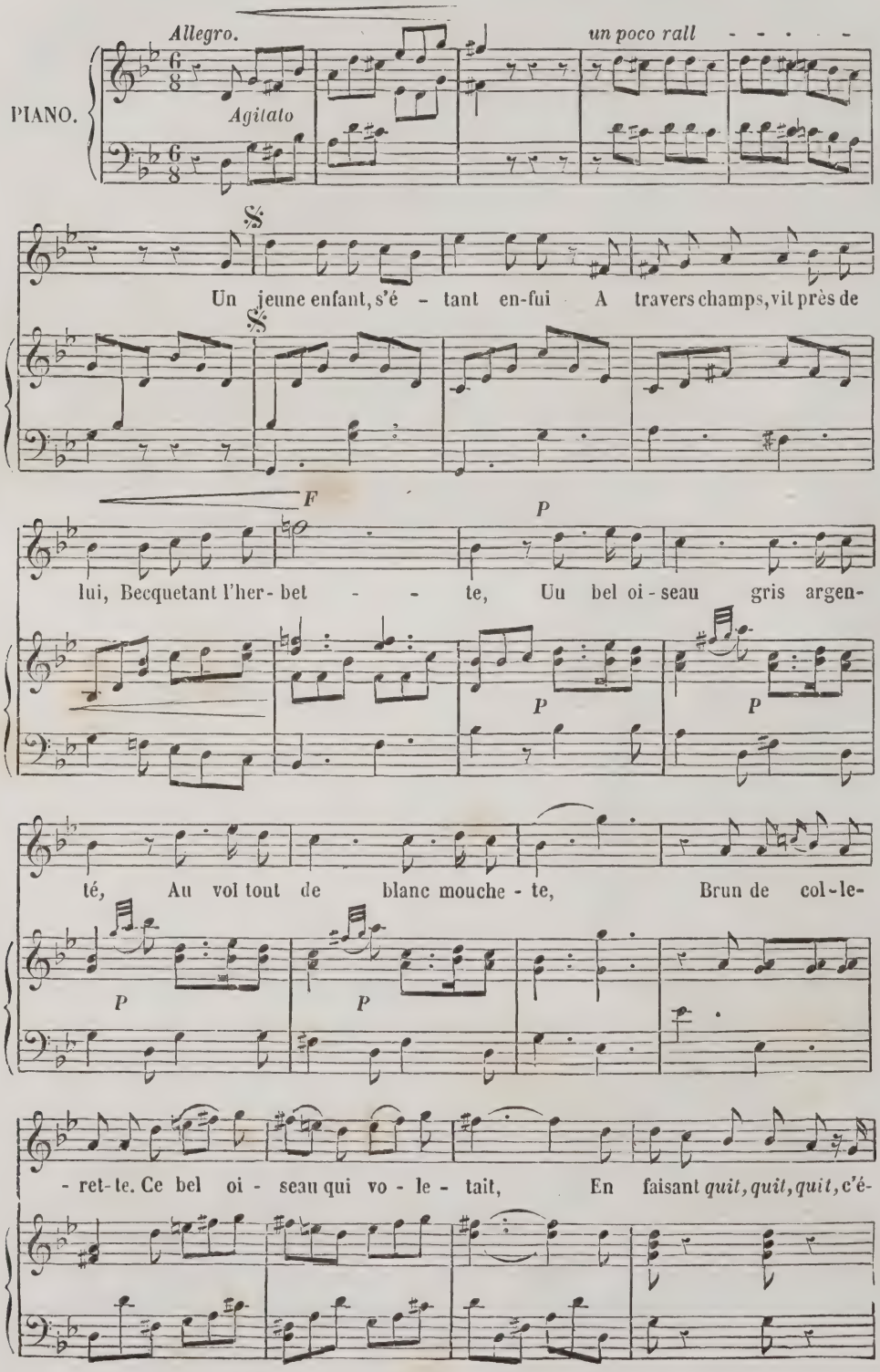
Par Gustave Mathieu.

Quit, quit, quit.
BUFFON.

Un jeune enfant s'étant enfui
A travers champs, vit près de lui,
Becquetant l'herbette,
Un bel oiseau gris argenté,
De petits points blancs moucheté,
Brun de collerette...
Ce bel oiseau qui voletait
En faisant *quit, quit, quit,* c'était
La bergeronnette.
Comme lavandière, sa sœur,
Qui vole autour des lessivières
Bergeronnette n'a pas peur
Des blancs moutons et des bergères.

LA BERGERONNETTE.

MUSIQUE ET ACCOMPAGNEMENT DE PIANO PAR Mlle ÉMILIE MATHIEU.



REFRAIN.

rall. - - - - - *Allegro con moto.*

- tait La ber - geron - net - te. Com-me la - van-diè-re, sa

sœur, Qui vole au - tour des les-si - viè - res, Ber - geron-

cres - -

- net - te n'a pas peur, Ber - geron - net - te n'a pas peur Des blancs mou-

cres - -

- *cen* - - - *do* *P* *rall* *P* - - - -

- tons, des blancs mou-tons, des blancs mou-tons et des ber - gè - - res.

a tempo

- *cen* - - - *do* *P* *rall* - *P* - - -

a tempo primo

L'en-

rallent - - - - - *a tempo primo* *pour finir*

L'enfant suivit par les chemins,
Du creux de ses petites mains,
La bergeronnette.
Bergeronnette voletant,
Sur elle-même viretant
Toute guillerette,
S'abattit sur un grand troupeau
Que gardait au pied d'un bouleau
Une bergerette.
Comme lavandière, sa sœur,
Qui vole autour des lessivières,
Bergeronnette n'a pas peur
Des blancs moutons et des bergères.

Debout sous le bouleau tremblant,
En jupon rouge, en calot blanc,
La blonde bergère,
Se tenait droite à son fuseau,
Parmi les fleurs du bord de l'eau,
Pieds dans la bruyère...
Bouleau, moutons, bergère et fleurs,
Se mirant aux douces lueurs
D'une source claire.
Comme lavandière, sa sœur,
Qui vole autour des lessivières,
Bergeronnette n'a pas peur
Des blancs moutons et des bergères.

Le petit gars toujours allant,
Poursuit par le troupeau bêlant
La bergeronnette.
Bergeronnette voletant,
Faisant *quit, quit, quit*, en partant,
Sans être inquiète,
De vol en vol au bord de l'eau,
Se posa sous le frais bouleau,
Près la bergerette.
Comme lavandière, sa sœur,
Qui vole autour des lessivières,
Bergeronnette n'a pas peur
Des blancs moutons et des bergères.

Main mi-fermée, à pas de loup,
L'enfant s'approche, et pour le coup
Croit qu'il va la prendre.
La bergère, en riant, lui dit :
Je sais un moyen, mon petit,
Que je veux t'apprendre,
C'est de mettre aux oiseaux du ciel
Droit sur la queue un grain de sel,
Pour mieux les surprendre.
Comme lavandière, sa sœur,
Qui vole autour des lessivières,
Bergeronnette n'a pas peur
Des blancs moutons et des bergères.

Le tout petit lors s'arrêta,
Des deux pieds s'impatienta,
Pourpre de colère.
Bergeronnette, au même instant,
Vola du côté de l'étang,
Loin de la bergère,
Qui voyant l'enfant s'emporter,
Se prit de loin à lui chanter
Comme eût fait sa mère :
Petits enfants, n'approchez pas,
Quand vous courez par la vallée,
Du grand étang qui luit là-bas,
Dans le brouillard, sous la feuillée !

G. Mathieu.

(Extrait de la symphonie de l'*Étang*.)

Le Journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN. 10 cent. NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.

LE FLANEUR.

Paroles de Casimir Ménétrier.

Moi, je flâne; (*bis.*)
Qu'on m'approuve ou me condamne!
Moi, je flâne, (*bis.*)
Je vois tout,
Je suis partout.

Dès sept heures du matin
Je demande à la laitière
Des nouvelles de Nanterre,
Ou bien du marché voisin;
Ensuite au café je flûte
Un verre d'eau pectoral;
Puis, tout en mangeant ma flûte,
Je dévore le journal.
Moi, je flâne, etc. (*bis.*)

J'ai des soins très-assidus
Pour les *Petites Affiches;*
J'y cherche les chiens caniches
Que l'on peut avoir perdus.
Des gazettes qu'on renomme
Je suis le premier lecteur;
Après je fais un bon somme
Sur l'éternel *Moniteur.*
Moi, je flâne, etc. (*bis.*)

Pressant ma digestion,
Je cours à la promenade,
Sans moi, jamais de parade,
Jamais de procession.
Joignant aux mœurs les plus sages
La gaîté, les sentiments,
Je m'invite aux mariages,
Je suis les enterrements.
Moi, je flâne, etc. (*bis.*)

J'inspecte le quai nouveau
Qu'on a bâti sur la Seine.
J'aime à voir d'une fontaine
Tranquillement couler l'eau;
Quelquefois, une heure entière,
Appuyé sur l'un des ponts,
Je crache dans la rivière
Pour faire de petits ronds.
Moi, je flâne, etc. (*bis.*)

Il faut me voir au Palais,
Debout à la Cour d'assises :
Près des caillettes assises,
Je suis tous les grands procès.
De l'antre des procédures
Je vole chez *Martinet*,
Et dans les caricatures
Je vois souvent mon portrait.
Moi, je flâne, etc. (*bis.*)

Almanach royal vivant,
Je connais chaque livrée,
Chaque personne titrée,
Et tout l'Institut savant.
Chaque généalogie
Se logeant dans mon cerveau,
Je pourrais, par mon génie,
Siéger au conseil du *sceau.*
Moi, je flâne, etc. (*bis.*)

Sur les quais, comme un savant
Et prudent bibliomane,
Je fais devant une manne
Une lecture en plein vent;
Si je trouve un bon ouvrage,
Je sais, en flâneur malin,
Faire une corne à la page,
Pour lire le lendemain.
Moi, je flâne, etc. (*bis.*)

Quand le soleil est ardent,
Pour ne point payer de chaise,
Et me reposer à l'aise,
Je m'étale sur un banc;
A Coblentz, aux Tuileries,
Observateur fortuné,
Combien de femmes jolies
Me passent... devant le nez!
Moi, je flâne, etc. (*bis.*)

Las de m'être promené,
Je vais, en gai parasite,
Rendre à mes amis visite
Quand vient l'heure du dîné.
Par une mode incivile,
S'il arrive par malheur,
Qu'hélas! ils dînent en ville,
Alors, je dîne par cœur.
Moi, je flâne, etc. (*bis.*)

Le soir, près des étourneaux,
A mon café je babille
Sur les effets d'une bille,
Sur un coup de dominos.
Je fais la paix ou la guerre
Avec quelque vieux nigaud,
Qui sable un cruchon de bière
En raisonnant comme un *pot.*
Moi, je flâne, etc. (*bis.*)

Enfin, soyez avertis
Que je ne vais au spectacle
Que quand, par un grand miracle,
Les *Français* donnent *gratis.*
Sans maîtresse et sans envie,
Buvant de l'eau pour soutien,
Ainsi je mène la vie
D'un joyeux *Épicurien.*
Moi, je flâne, etc. (*bis.*)

CASIMIR MENÉTRIER.

LE FLANEUR.

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.

Allegretto.

CHANT.

PIANO.

Moi, je flâ-ne, Moi, je flâ - ne, Qu'on m'approuve ou me con -

Fin.

- damne! Moi, je flâ-ne, moi, je flâ-ne, Je vois tout, Je suis par - tout; Dès sept

heu-res du ma - tin, Je de - mande à la lai - tiê - re des nou - vel-les de Nan -

- ter - re, Ou bien du marché voi - sin; Ensuite au ca - fé je flû - te Un ver-

- re d'eau pecto - ral; Puis, tout en mangeant ma flû-te, Je dé-vo-re le jour-nal. Moi, je

LE COMPILATEUR.

Air : *Moi, je flâne.*

Moi, je pille,
Je grappille,
J'ai pour plume une faucille ;
Moi, je pille,
Je grappille,
C'est le talent
D'à présent.

Sous le ciel rien de nouveau!...
J'approuve cette maxime :
Au vieux, la forme et la rime
Servent toujours de manteau.
Aussi de cette méthode
Pour moi je suis enchanté,
Et pour la mettre à la mode,
Je refais l'antiquité.
Moi, je pille, etc.

Depuis bientôt trois mille ans
Qu'on chante le vin, les belles,
Chansons soi-disant nouvelles
Viennent charmer nos instants.
Comme une femme ridée
Qui de fard se récrépit,
On rajeunit une idée
Comme on retourne un habit.
Moi, je pille, etc.

Je connais certains auteurs
Dont je vous tairai l'histoire,
Qui souvent n'ont dû leur gloire
Qu'à maints collaborateurs.
Enfants gâtés du théâtre,
Ils ne risquent pas d'enjeu,
Et le public idolâtre
N'y voit jamais que du feu.
Moi, je pille, etc.

A récolter de l'esprit,
Quelquefois, quand je m'amuse,
Il arrive que ma muse
Est prise en flagrant délit.
Mais au censeur inflexible
Qui veut me le démontrer,
Je réponds : C'est très-possible,
On peut bien se rencontrer.
Moi, je pille, etc.

Lorsque je veux m'engager
Dans un chant patriotique,
Je trouve un refrain magique
En compilant Béranger.
Pour un repas, une fête,
Grâce au roi des chansonniers,
J'ai ma chanson toute faite
Dans l'immortel Désaugiers.
Moi, je pille, etc.

Voyez sur ce feuilleton
Courir ces ciseaux agiles :
Ils taillent vingt vaudevilles
Avec le même patron.
Je les imite... Et quand même,
Pourquoi donc tant se gêner?
Je me pillerais moi-même,
Si... je pouvais me piller.
Moi, je pille, etc.

Bien que membre du Caveau,
Pourquoi me creuser la tête
Pour faire une chansonnette
Ou chercher un trait nouveau?
Nargue des censeurs austères,
Chez tous je prends à crédit :
En vous pillant, chers confrères,
J'aurai toujours de l'esprit.

Moi, je pille,
Je grappille,
J'ai pour plume une faucille ;
Moi, je pille,
Je grappille,
C'est le talent
D'à présent.

F. Olivier.

Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

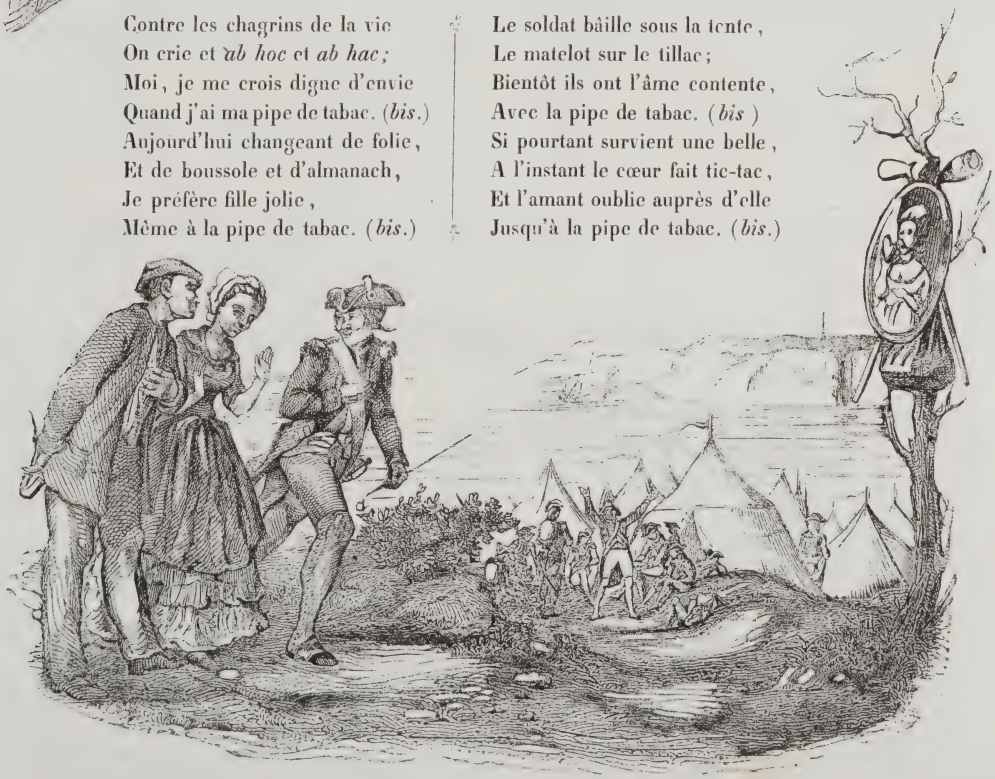
BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

LA PIPE DE TABAC.

Contre les chagrins de la vie
On crie et *ab hoc* et *ab hac;*
Moi, je me crois digne d'envie
Quand j'ai ma pipe de tabac. (*bis.*)
Aujourd'hui changeant de folie,
Et de boussole et d'almanach,
Je préfère fille jolie,
Même à la pipe de tabac. (*bis.*)

Le soldat bâille sous la tente,
Le matelot sur le tillac;
Bientôt ils ont l'âme contente,
Avec la pipe de tabac. (*bis*)
Si pourtant survient une belle,
A l'instant le cœur fait tic-tac,
Et l'amant oublie auprès d'elle
Jusqu'à la pipe de tabac. (*bis.*)



Je tiens cette maxime utile
De ce fameux monsieur de Crac :
En campagne comme à la ville,
Fêtons l'Amour et le Tabac. (*bis.*)

Quand ce grand homme allait en guerre,
Il portait dans son petit sac
Le doux portrait de sa bergère,
Avec la Pipe de Tabac. (*bis.*)

LE FUMEUR.

A cet emploi tranquille
M'occupant chaque jour,
Je vois que dans la ville,
De même qu'à la cour,
La gloire si fort estimée,
Put, put, put,
N'est que fumée.

Vous dont le vain système
Est d'avoir un grand nom,
De votre erreur extrême
Je ris avec raison ;
Car toute votre renommée,
Put, put, put,
N'est que fumée.

L'amant d'une infidèle
Loin d'elle est furieux :
Mais sitôt que la belle
Vient s'offrir à ses yeux,
Sa fureur si bien allumée,
Put, put, put,
N'est que fumée.

En partant pour la guerre,
Un rodomont fait peur ;
Il jette tout par terre :
Mais, hélas! sa valeur,
Sitôt qu'il voit l'armée,
Put, put, put,
N'est que fumée.

Pour fixer le mercure,
Vous qui dans un creuset
Mettez, à l'aventure,
Votre argent le plus net,
Qu'avez-vous au bout de l'année ?
Put, put, put,
De la fumée.

PAXARD.

LE VIN, LES FEMMES ET LE TABAC.

Quand j'ai ma pipe bien-aimée,
Mon seul trésor, mes seuls amours,
Lorsque s'exhale sa fumée,
Je vois renaître mes beaux jours.
Lorsqu'un nuage me contourne,
Ah! je suis plus heureux qu'un roi! (*bis.*)
Combats, victoir's, tout cela tourne,
Tout cela tourne autour de moi. (*ter.*)

Moi, je dis : Vive une maîtresse!
Il m'en faut, j'en veux à foison ;
Gaîment je change de tendresse
Quand je change de garnison.

Dans chaque endroit où je séjourne,
Fille ou veuve cède à ma loi ;
Oui, chaque tête tourne, tourne,
Chaque tête tourne pour moi.

Moi, le vin seul me met en veine ;
Lorsque j'en bois avec ardeur,
P'tit à p'tit j'deviens capitaine,
J'suis général, puis empereur.
Près de moi le plaisir séjourne,
Dans le paradis je me crois,
Lorsque tout tourne, tourne, tourne,
Lorsque tout tourne autour de moi.

LA PIPE DE TABAC.

MUSIQUE DE GAVEAUX.

ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.

Allegro.

CHANT.

PIANO.

Con-tre les cha-grins de la vi - e, On crie et

ab hoc et *ab hac*; Moi, je me crois di-gne d'en-vi - e Quand j'ai ma pi-pe de ta -

- bac, Quand j'ai ma pi - pe de ta - bac. Aujourd'hui, changeant de fo -

- li - e, Et de boussole et d'al - ma - nach, Je pré-fè - re fil - le jo -

- li - e, Même à la pi-pe de ta - bac, Même à la pi-pe de ta - bac.

A MON CIGARE.

Air : *Ah! sans regret, mon âme.*

Du soleil brûlant des Antilles,
Toi que mûrissent les ardeurs,
Toi, la terreur des jeunes filles,
Viens bannir mes tristes langueurs.
De mon briquet a jailli l'étincelle :
Je sens déjà ton parfum précieux;
De mes ennuis, ô compagnon fidèle,
Exhale-toi lentement vers les cieux.

Quand je vois ta vapeur chérie
Tourbillonner si mollement,
Pour moi le flambeau de la vie
Semble s'user plus doucement.
Fougueux amour, ta souffrance éternelle
N'est plus alors qu'un rêve gracieux.
De mes ennuis, ô compagnon fidèle,
Exhale-toi lentement vers les cieux.

Aux bivouacs de la grande armée
La Victoire aimait à s'asseoir;
Tu mêlais ta douce fumée
Aux chants qui la fêtaient le soir.
Oui, je revois la phalange immortelle,
J'entends encor les accents glorieux;
De mes ennuis, ô compagnon fidèle,
Exhale-toi lentement vers les cieux.

Myrte d'amour, palme guerrière,
Ne sauraient pour moi reverdir :
Tout passe, et déjà ta poussière
Se dissipe au gré du zéphyr ;
Mais l'Amitié, cette jeune immortelle,
Sourit encore au calumet joyeux.
De mes ennuis, ô compagnon fidèle,
Exhale-toi lentement vers les cieux.

Pinet.

LE FUMEUR PHILOSOPHE.

— 1830 —

Air : *J'ai du bon tabac.*

Quand la vertu, la probité,
Passent pour imbécillité;
Loin de déclamer,
J'agrippe
Ma pipe;
Loin de déclamer,
Je songe à fumer

Quand un journaliste vénal
Fronde et tranche du Juvénal,
Loin de déclamer, etc.

Quand de leur cigare empesté
Maints sots parfument la beauté,
Loin de déclamer, etc.

Quand Thémis lève son bandeau
Pour faire pencher un plateau,
Loin de déclamer, etc.

Quand un barbon veut rajeunir,
Quand un enfant veut se vieillir,
Loin de déclamer, etc.

Quand le drame avec ses horreurs
Corrompt notre scène et les mœurs,
Loin de déclamer, etc.

Quand un bitume empoisonné
Fume à la barbe de mon nez,
Loin de déclamer, etc.

Quand de la Bourse les piliers
De Macaire se font courtiers,
Loin de déclamer, etc.

Quand des béats faux et jaloux
Font les moutons et sont des loups,
Loin de déclamer, etc.

Quand l'or est le dieu vénéré
Par ce siècle dégénéré,
Loin de déclamer,
J'agrippe
Ma pipe;
Loin de déclamer,
Je songe à fumer.

HENRI PLON, — LÉCRIVAIN ET TOUBON, ÉDITEURS.

Paris Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN — 10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.

PLUS ON EST DE FOUS, PLUS ON RIT A TABLE.

RONDEAU — 1734

Plus on est de fous,
Plus on rit à table,
Plus on est de fous,
Plus Bacchus est doux.
Enivrons-nous tous
D'un jus délectable;
Plus on boit de coups,
Plus on est aimable,
Plus on est de fous,
Plus on rit à table,
Plus on est de fous,
Plus Bacchus est doux.

Plus dans un repas
Est nombreuse troupe,
Plus dans un repas
On fait de fracas;
Avec plus d'appas
On vide la coupe;
On a plus de plats,
L'un sert, l'autre coupe.
Plus dans un repas
Est nombreuse troupe,
Plus dans un repas
On fait de fracas.

Je bois à chacun,
Je bois à chacune,
Je bois à chacun
D'abord en commun.
Et crainte qu'aucun
N'ait de la rancune,
Je bois à chacun
Plutôt deux fois qu'une.
Je bois à chacun,
Je bois à chacune,
Je bois à chacun
D'abord en commun.

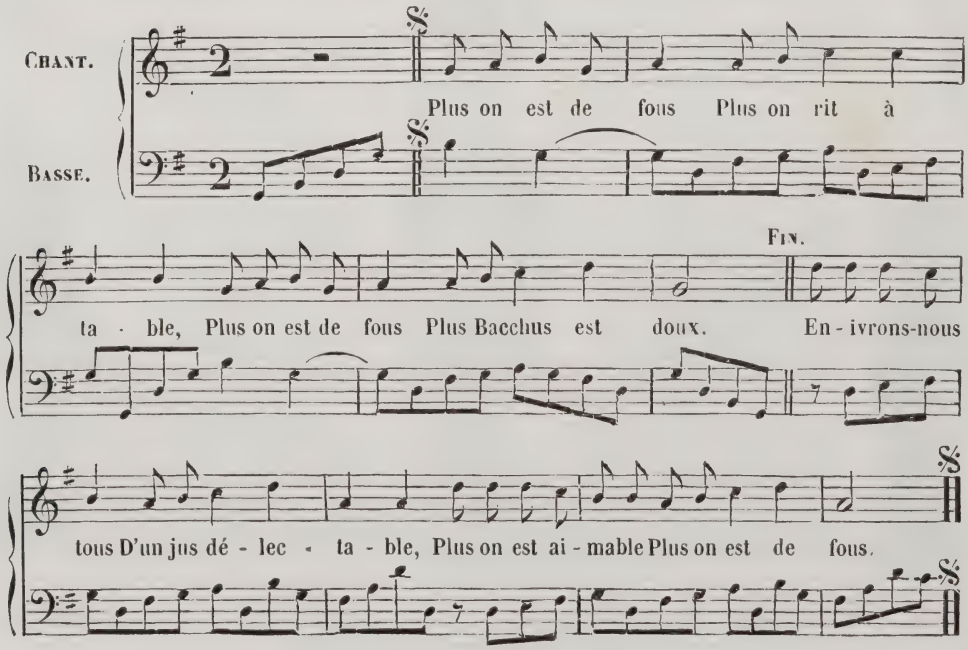
Portant des santés
Bien mieux je me porte,
Portant des santés
De tous les côtés,
Je bois aux beautés,
Et je vous la porte
Vous, laquais, sortez,
Qu'on ferme la porte.
Portant des santés
Bien mieux je me porte,
Portant des santés
De tous les côtés.

En faisant raison
J'enivre la mienne;
En faisant raison
Je bois à foison.
Ami, sans façon,
Rien ne te retienne :
Bois à ma Fanchon,
Je bois à la tienne.
En faisant raison
J'enivre la mienne;
En faisant raison
Je bois à foison.

Bien ou mal traité,
Buvons-y, qu'importe!
Bien ou mal traité,
Buvons leur santé.
Car plus la beauté
Que mon cœur transporte
A de cruauté,
Plus la dose est forte.
Bien ou mal traité,
Buvons-y, qu'importe!
Bien ou mal traité,
Buvons leur santé.

A moi, Bourguignon,
J'ai la courte haleine;
A moi, Bourguignon
Mon cher compagnon.
La soupe à l'oignon
Rend la tête saine;
Fais-m'en, mon mignon,
La terrine pleine.
A moi, Bourguignon,
J'ai la courte haleine;
A moi, Bourguignon,
Mon cher compagnon.

PLUS ON EST DE FOUS, PLUS ON RIT A TABLE.



LE PAN PAN BACHIQUE.

Air : *Repas en voyage.*

Lorsque le champagne
Fait en s'échappant
Pan pan,
Ce doux bruit me gagne
L'âme et le tympan.

Le mâcon m'invite
Le beaune m'agite,
Le bordeaux m'excite,
Le pomard me séduit;
J'aime le tonnerre,
J'aime le madère;
Mais par caractère,
Moi qui suis pour le bruit,...
Lorsque le champagne, etc.

Quand, aidé du pouce,
Le liége que pousse
L'écumante mousse,
Saute et chasse l'ennui,
Vite je présente
Ma coupe brûlante
Et gaîment je chante
En sautant avec lui :
Lorsque le champagne, etc.

Qu'Horace en goguette,
Courant la guinguette,
Verse à sa grisette
Le falerne si doux;
S'il eût, le cher homme,
Connu Paris comme
Il connaissait Rome,
Il eût dit avec nous :
Lorsque le champagne, etc.

Maîtresse jolie
Perd de sa folie,
Se fane et s'oublie,
Victime des hivers.
Mais ma Champenoise,
Grise comme ardoise,
En est plus grivoise,
Et me dicte ces vers :
Lorsque le champagne, etc.

De ce véhicule
Où roule et circule
Maint et maint globule,
Si le feu me séduit,
C'est que de ma tête,
Qu'aucun frein n'arrête,
L'image parfaite
Toujours s'y reproduit.
Lorsque le champagne, etc.

Quand de la folie
La vive saillie
S'arrête affaiblie,
Vers la fin du banquet,
Qui vient du délire
Remonter la lyre?
Du jus qui m'inspire
C'est le divin bouquet.
Lorsque le champagne, etc.

Pour calmer la peine,
Adoucir la gêne,
Éteindre la haine
Et dissiper l'effroi,
Que faut-il donc faire?
Sabler à plein verre
Ce jus tutélaire,
Et chanter avec moi :

Lorsque le champagne
Fait en s'échappant
Pan pan,
Ce doux bruit me gagne
L'âme et le tympan.

Désaugiers.

L'AMOUR ET LE VIN.

Air du temps.

Folâtrons, rions sans cesse;
Que le vin et la tendresse
Remplissent tous les moments!
De myrte parons nos têtes,
Et ne composons nos fêtes
Que de buveurs et d'amants.

Quand je bois, l'âme ravie,
Je ne porte point d'envie
Aux trésors du plus grand roi :
Souvent j'ai vu sous la treille
Que Thémire et ma bouteille
Étaient encor trop pour moi.

S'il faut qu'à la sombre rive,
Tôt ou tard chacun arrive,
Vivons exempts de chagrin,
Et que la Parque inhumaine
Au tombeau ne nous entraîne
Qu'ivres d'amour et de vin.

Laujon.

CHANSON BACHIQUE.

AIR : *Allez, allez, oui, je vous l'conseille.*

(DE LA FÊTE DU VILLAGE VOISIN.)

Mes chers amis, pour jouir de la vie,
Le verre en main bravons la faulx du temps;
Et pour Momus prodiguant notre encens,
Que sa marotte nous rallie.
Joyeux troubadours,
Répétons toujours :
Non, non, non, non, non, point de mélancolie;
Oui, le vrai bonheur
Est au son flatteur
De tous les panpan, les panpan de nos bouchons,
De tous les glouglous, les gouglous de nos flacons,
De tous les lanla, les lanla de nos chansons.

Dans un concert, qu'une voix magnifique
Par ses accents ravisse l'auditeur,
Et qu'un Lafont sur son luth enchanteur
Promène son archet magique
A tous ces grands airs,
Ces brillants concerts,
Ces fron fron fron fron fron fron de la musique,
Je préfère encor
Le joyeux accord
De tous les panpan, les panpan de nos bouchons,
De tous les glouglous, les glouglous de nos flacons,
De tous les lanla, les lanla de nos chansons.

Un vieux soldat, à la gloire fidèle,
De son pays protégeant les remparts,
Si Mars chez lui porte ses étendards,
S'anime d'une ardeur nouvelle ;
Il n'est jamais sourd
Lorsque du tambour
Le plan rlan tan plan, rlan tan plan le rappelle,
Mais sous l'olivier,
Ce vaillant guerrier
Revient aux panpan, aux panpan de nos bouchons,
Au bruit des glouglous, des glouglous de nos flacons,
Au bruit des lanla, des lanla de nos chansons.

Quand votre ami, par un retour sincère,
Dans un repas veut réparer ses torts,
Pour le haïr, en vain doublant d'efforts,
Vous lui montrez un front sévère ;
Si d'un verre plein
Sa tremblante main
Tin tin tin tin tin, vient choquer votre verre,
La haine s'enfuit
Et cède au doux bruit
De tous les panpan, les panpan de nos bouchons,
De tous les glouglous, les glouglous de nos flacons,
De tous les lanla, les lanla de nos chansons.

Pour obtenir d'une jeune fillette
L'aveu charmant que retient la pudeur,
Joyeux lurons, cherchons avec ardeur
A trinquer avec la pauvrette;
Si le jus divin
Pénètre son sein,
Zon zon zon zon zon, elle n'est plus muette,
Et le tendre aveu
Part avec le feu
De tous les panpan, les panpan de nos bouchons,
De tous les glouglous, les glouglous de nos flacons,
De tous les lanla, les lanla de nos chansons.

A mon convoi (puisqu'il faut que je meure),
Pour cierge, amis, que l'on porte un flacon;
Qu'un vieux tonneau de beaune ou de mâcon
Fasse ma dernière demeure;
Qu'au temple divin
Les verres de vin
Din din din din din, du convoi sonnent l'heure;
Et pleins du doux jus,
Chantez l'oremus
Au bruit des panpan, des panpan de nos bouchons,
Au bruit des glouglous, des glouglous de nos flacons,
Au bruit des lanla, des lanla de nos chansons.

CLAYE.

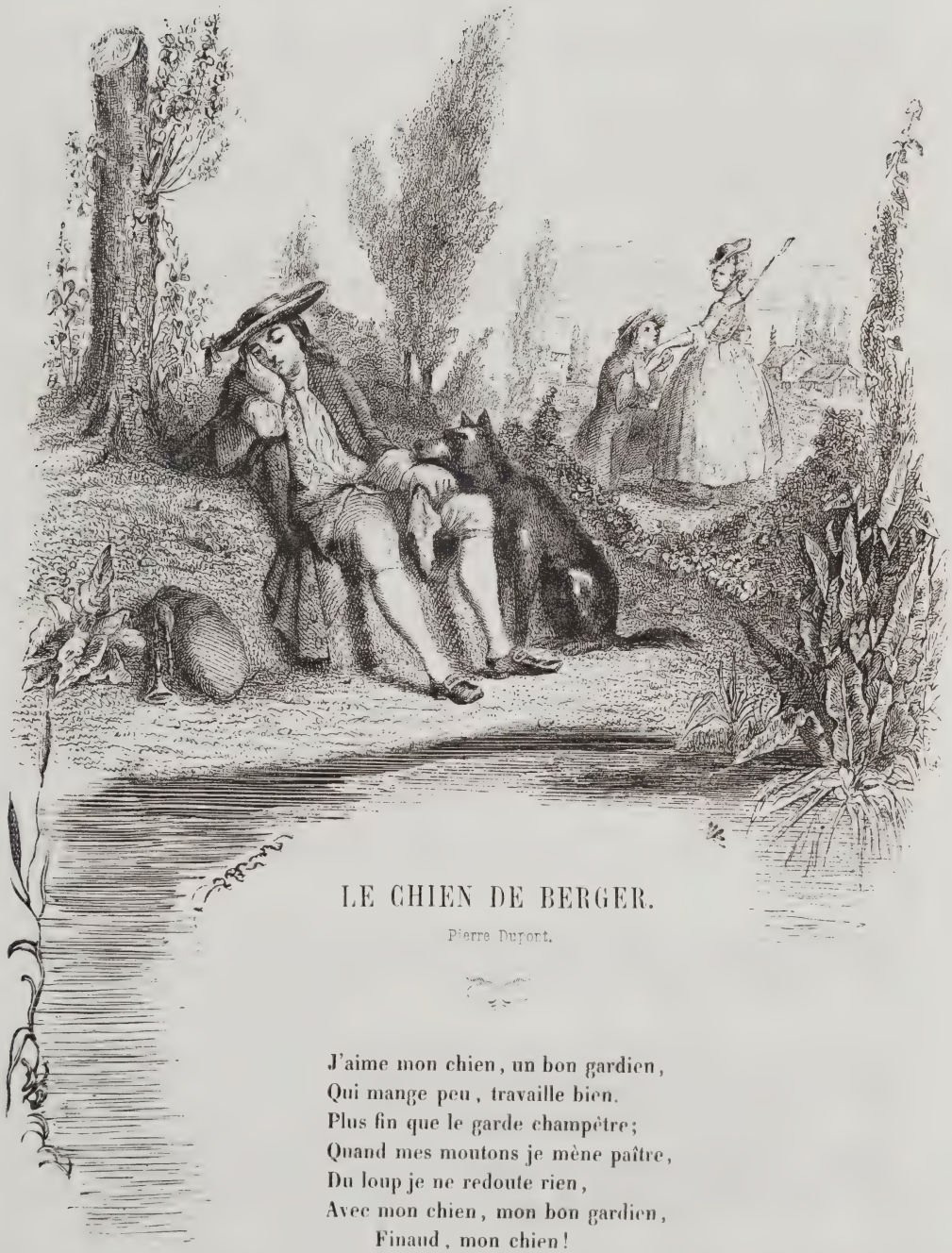
Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRE
Rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN
10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.



LE CHIEN DE BERGER.

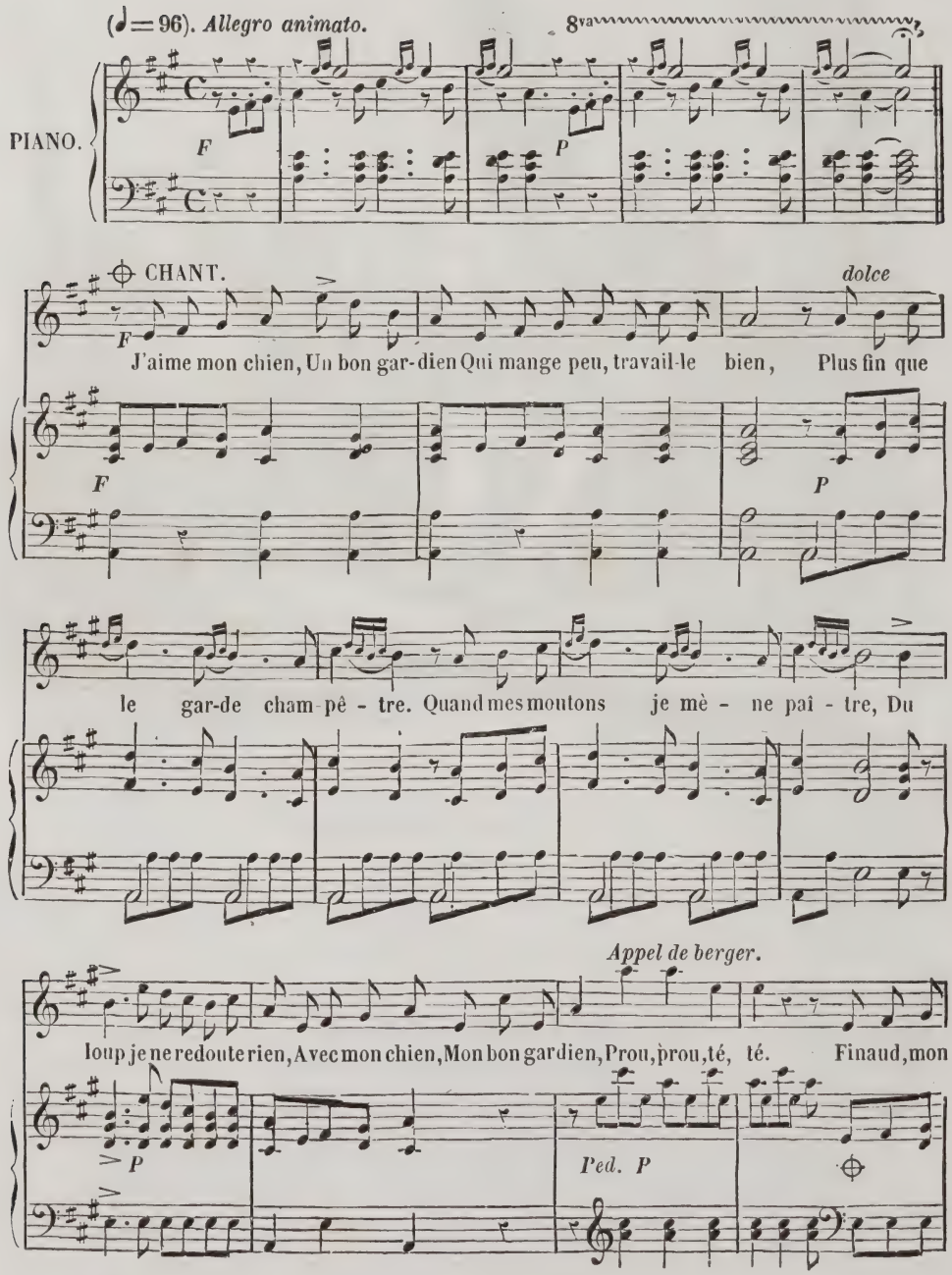
Pierre Dupont.

J'aime mon chien, un bon gardien,
Qui mange peu, travaille bien.
Plus fin que le garde champêtre;
Quand mes moutons je mène paître,
Du loup je ne redoute rien,
Avec mon chien, mon bon gardien,
Finaud, mon chien!

LE CHIEN DE BERGER.

MUSIQUE DE PIERRE DUPONT.

ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. VICTOR PARIZOT.



chien.

8va

F P

Dolce.

Toujours crot-té, sans goût ni grâ-ce, Finaud n'est pas trop dé - plai - sant; Il a la

P

queue en cor de chas - se, Les yeux bril - lants du ver lui - sant; Ses crocs sont

P F

prêts, son poil de chè - vre Se dresse dru comme des clous, Dès qu'il sent

Dolce.

F

la tra-ce d'un liè-vre, Dès qu'il sent la tra ce des loups.

P

Toujours crotté, sans goût ni grâce,
Finaud n'est pas trop déplaisant;
Il a la queue en cor de chasse,
Les yeux brillants du ver luisant;
Ses crocs sont prêts, son poil de chèvre
Se dresse dru comme des clous,
Dès qu'il sent la trace du lièvre,
Dès qu'il sent la trace des loups.

J'aime mon chien, un bon gardien,
Qui mange peu, travaille bien,
Plus fin que le garde champêtre;
Quand mes moutons je mène paître,
Du loup je ne redoute rien,
Avec mon chien, mon bon gardien,
Finaud, mon chien.

Il entend la brebis qui bêle,
Au loin il court la rallier;
Il joue avec la blanche agnèle,
Il lutte avec le vieux bélier;
Quand je siffle ou quand je fais signe
Il se donne du mouvement,
Comme un sergent qui range en ligne
Les conscrits de son régiment.

J'aime mon chien, un bon gardien,
Qui mange peu, travaille bien,
Plus fin que le garde champêtre;
Quand mes moutons je mène paître,
Du loup je ne redoute rien,
Avec mon chien, mon bon gardien,
Finaud, mon chien!

Depuis dix ans à mon service,
Finaud est bon, il est très-bon;
Je ne lui connais pas de vice,
Il ne prend ni lard ni jambon;
Il ne touche pas au fromage,
Non plus qu'au lait de mes brebis;
Il ne dépense à mon ménage
Que de l'eau claire et du pain bis.

J'aime mon chien, un bon gardien,
Qui mange peu, travaille bien,
Plus fin que le garde champêtre;
Quand mes moutons je mène paître,
Du loup je ne redoute rien,
Avec mon chien, mon bon gardien,
Finaud, mon chien!

Un jour près d'une fondrière,
Jeanne, en conduisant son troupeau,
Dégringola dans la rivière;
Finaud la repêcha dans l'eau,
Et moi j'aurai la récompense,
Jeanne me prend pour épouseur.
C'est tout de même vrai, j'y pense,
Que les chiens n'ont pas de bonheur!

J'aime mon chien, un bon gardien,
Qui mange peu, travaille bien,
Plus fin que le garde champêtre;
Quand mes moutons je mène paître,
Du loup je ne redoute rien,
Avec mon chien, mon bon gardien,
Finaud, mon chien!

Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉGRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue Gît-le-Cœur, 10.

Paris Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

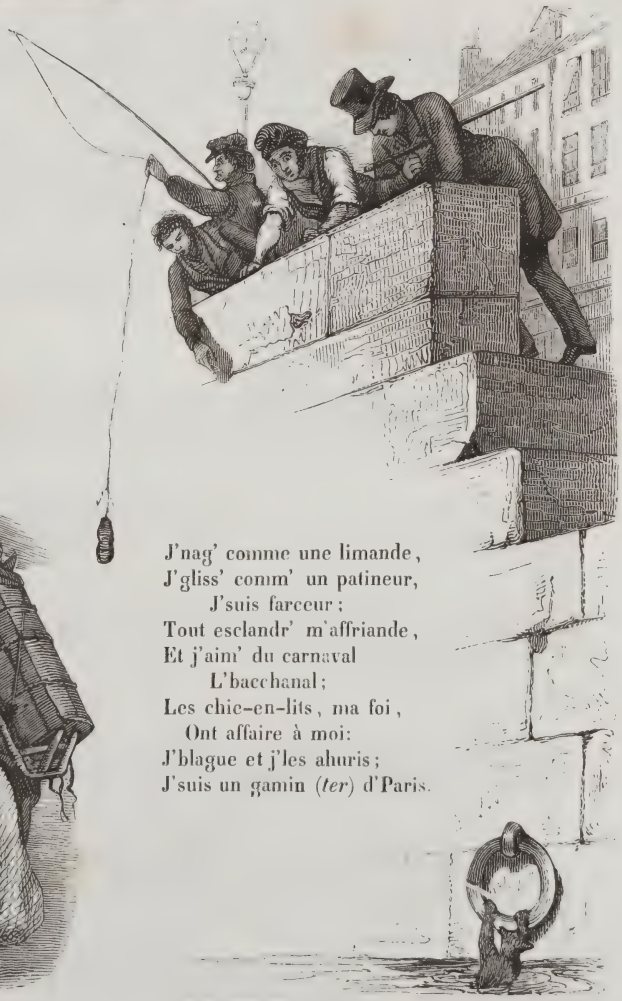
LE GAMIN DE PARIS.

P. J. Charrin.

Air : *Il était un p'tit homme.*

L'matin, à l'exercice,
J'précèd', marchant au pas
Les soldats :
Au r'tour, encor d'service,
Moi, j'escorte toujours
Les tambours,
Qui n'battraient pas l'soir
La r'trait' sans me r'voir;
A c'métier j'm'aguerris;
J'suis un gamin (*ter*) d'Paris.

J'sais m'*bucher* par principes,
J'suis bâtonnist', jongleur
Amateur;
J'culott' très-bien les pipes,
Et j'*lampe* au cabaret
Le *suret*,
L'*trois-six* égal'ment;
J'*chahut'* joliment,
J'chante comm' les canaris;
J'suis un gamin (*ter*) d'Paris.

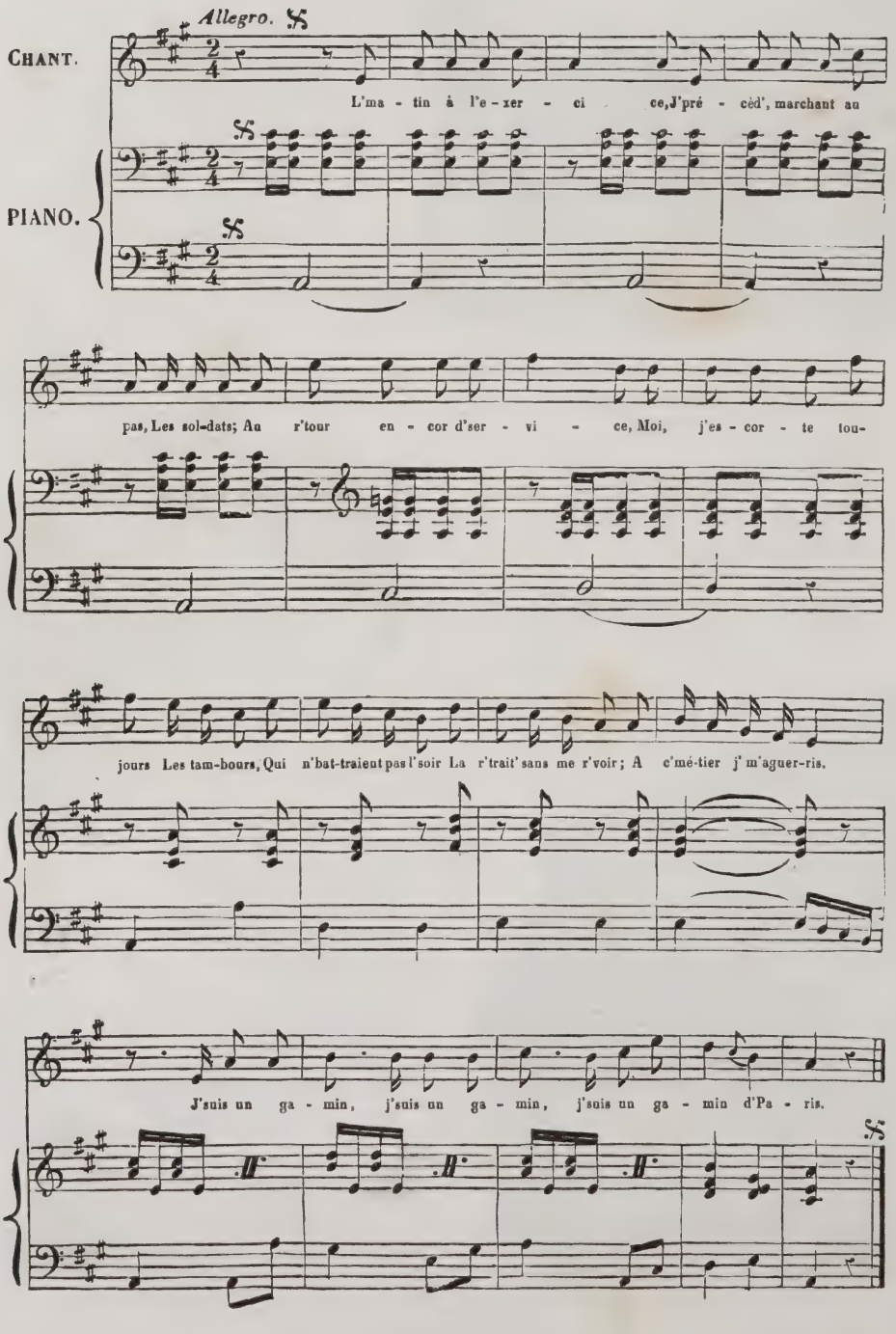


J'nag' comme une limande,
J'gliss' comm' un patineur,
J'suis farceur;
Tout esclandr' m'affriande,
Et j'aim' du carnaval
L'bacchanal;
Les chic-en-lits, ma foi,
Ont affaire à moi:
J'blague et j'les ahuris;
J'suis un gamin (*ter*) d'Paris.

LE GAMIN DE PARIS.

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.



L'hiver j'tripott' la neige,
Si j'ai l'onglée aux doigts;
Mais quelqu'fois,
Mon étoile m'protége,
Et d'un tas d'paill' jeté
De côté,
J'fais un immens' feu
Qui raviv', morbleu!
Mes membr's endoloris;
J'suis un gamin (*ter*) d'Paris.

Qu'une averse subite
Vienn' vexer les flaneurs,
Les prom'neurs,
J'm'empar' des fiacr's tout d'suite.
Pour chaqu' piéton cossu
J'suis l'bien venu,
Et j'palp' les argents
Des brav's et bonn's gens
Que l'orage a surpris;
J'suis un gamin (*ter*) d'Paris.

Partout d'un' main aisée,
J'trace au charbon
Un nom, *propre* ou non;
J'fais d'la rue un musée
Qui n'est pas des meilleurs
Pour les mœurs;
Et les murs choisis,
Pour j'ter mes croquis,
Sont frais peints, frais crépis;
J'suis un gamin (*ter*) d'Paris.

Aux théâtr's on m'remarque :
Aux grands comme aux petits
J'entr' gratis;
Chaqu' fois qu'une contremarque
Qu' j'attrape et dont j'fais cas,
N'se vend pas.
Alors, tout bêt'ment
J'*gobe* un dénoûment,
C'est toujours autant d'pris;
J'suis un gamin (*ter*) d'Paris.

Pour faire d'l'étalage,
J'prends, quand j'ai du quibus,
L'omnibus;
J'me carre en équipage.
Gastronome ambulant,
En m'promenant,
Moi qu'ai toujours faim,
J'mange *un sou* de pain
Et *six blancs* d'goujons frits
J'suis un gamin (*ter*) d'Paris.

Dans maint' fête publique,
Aux mâts d'cocagn' j'ai pris
Bien des prix.
Du Roi, d'la République,
N'importe quoi! j'ai porté
La santé;
Et d'nuit, au hasard,
En lançant l'pétard
J'ai fait pousser d'beaux cris;
J'suis un gamin (*ter*) d'Paris.

En plein vent la roulette
M'entretient de bonbons,
D'macarons.
Au tir de l'arbalète
Sapristi! faut me voir
Piquer l'noir :
Fort à tous les jeux,
J'couvre les enjeux
Et j'gagne mes paris;
J'suis un gamin (*ter*) d'Paris.

J'ai longtemps joué-z-aux billes;
J'm'fais homme à présent
Et d'viens galant;
J'joue avec les jeunes fill's;
J'ai r'çu d'fameus's leçons
D'bons garçons,
Bambocheurs, noceurs
Et d'ces professeurs
J'enseigne c'que j'appris;
J'suis un gamin (*ter*) d'Paris.

LES BONS AMIS DE PARIS.

Air : *Il était un p'tit homme.*

Ma fortune était mince;
Mais j'avais un parent,
Dont le rang,
Annonçait que du prince
Il était bien connu,
Bien venu...
Chacun me flatta,
Chacun me fêta,
Chacun me visita...
Qu'ils sont polis,
Qu'ils sont jolis,
Nos bons amis
D' Paris!

Mais (affreuse disgrâce!)
Par un coup du destin,
Un matin,
De mon parent en place
La faveur disparut;
Il mourut!
Chacun défila,
Chacun détala,
Chacun me planta là.
Qu'ils sont polis,
Qu'ils sont jolis,
Nos bons amis
D' Paris!

L'acte testamentaire
Qu'avait fait mon parent,
En mourant,
Me nommant légataire
D'un large coffre-fort
Rempli d'or,
On me reflatta,
On me refêta,
On me revisita...
Qu'ils sont polis,
Qu'ils sont jolis,
Nos bons amis
D' Paris!

Lancé dans les affaires
Par l'appât d'un butin
Incertain,
Des calculs téméraires
Ayant réduit à rien
Tout mon bien,
On redéfila,
On redétala,
On me replanta là...
Qu'ils sont polis,
Qu'ils sont jolis,
Nos bons amis
D' Paris!

Par pure bonté d'âme,
La charmante Élisa
M'épousa.
Des charmes de ma femme
Le bruit se répandit,
S'étendit...
On me reflatta,
On me refêta,
On me revisita...
Qu'ils sont polis,
Qu'ils sont jolis,
Nos bons amis
D' Paris!

L'un d'entre eux qui sans cesse
D'amitiés me comblait,
M'accablait,
Un jour de ma princesse
M'enleva les appas,
Les ducats :
On redéfila,
On redétala,
On me replanta là...
Qu'ils sont polis,
Qu'ils sont jolis,
Nos bons amis
D' Paris!

De mon argenterie
Je fis ressource, et crac,
Dans un sac,
Vite à la loterie
Le magot fut donné :
Je gagnai...
On me reflatta,
On me refêta,
On me revisita...
Qu'ils sont polis,
Qu'ils sont jolis,
Nos bons amis
D' Paris!

Une fièvre soudaine
M'ayant glacé de son
Noir frisson,
Chez moi l'on vit à peine
Succéder le docteur
Au traiteur,
Qu'on redéfila,
On redétala,
On me replanta là...
Qu'ils sont polis,
Qu'ils sont jolis,
Nos bons amis
D' Paris!

Malgré soins et prières,
La fièvre prévalut;
Il fallut
Mettre ordre à mes affaires..
Au bruit du testament,
Poliment,
On me reflatta,
On me refêta,
On me revisita...
Qu'ils sont polis,
Qu'ils sont jolis,
Nos bons amis
D' Paris!

Mais comme sur leur compte
J'ouvrais enfin les yeux
Un peu mieux,
Aucun d'eux, à sa honte,
N'étant même héritier
D'un denier,
On redéfila,
On redétala,
On me replanta là...
Qu'ils sont polis,
Qu'ils sont jolis,
Nos bons amis
D' Paris!

Voyant chez mes ancêtres
Mon voyage remis,
J'ai promis
Qu'après ma mort les prêtres,
Devant le trépassé
Délaissé,
Pour tout *oremus*,
Pour tout *in manus*,
Chanteraient en *chorus* :
Qu'ils sont polis,
Qu'ils sont jolis,
Nos bons amis
D' Paris!

HENRI PLON, — LÉCRIVAIN ET TOUBON, ÉDITEURS.

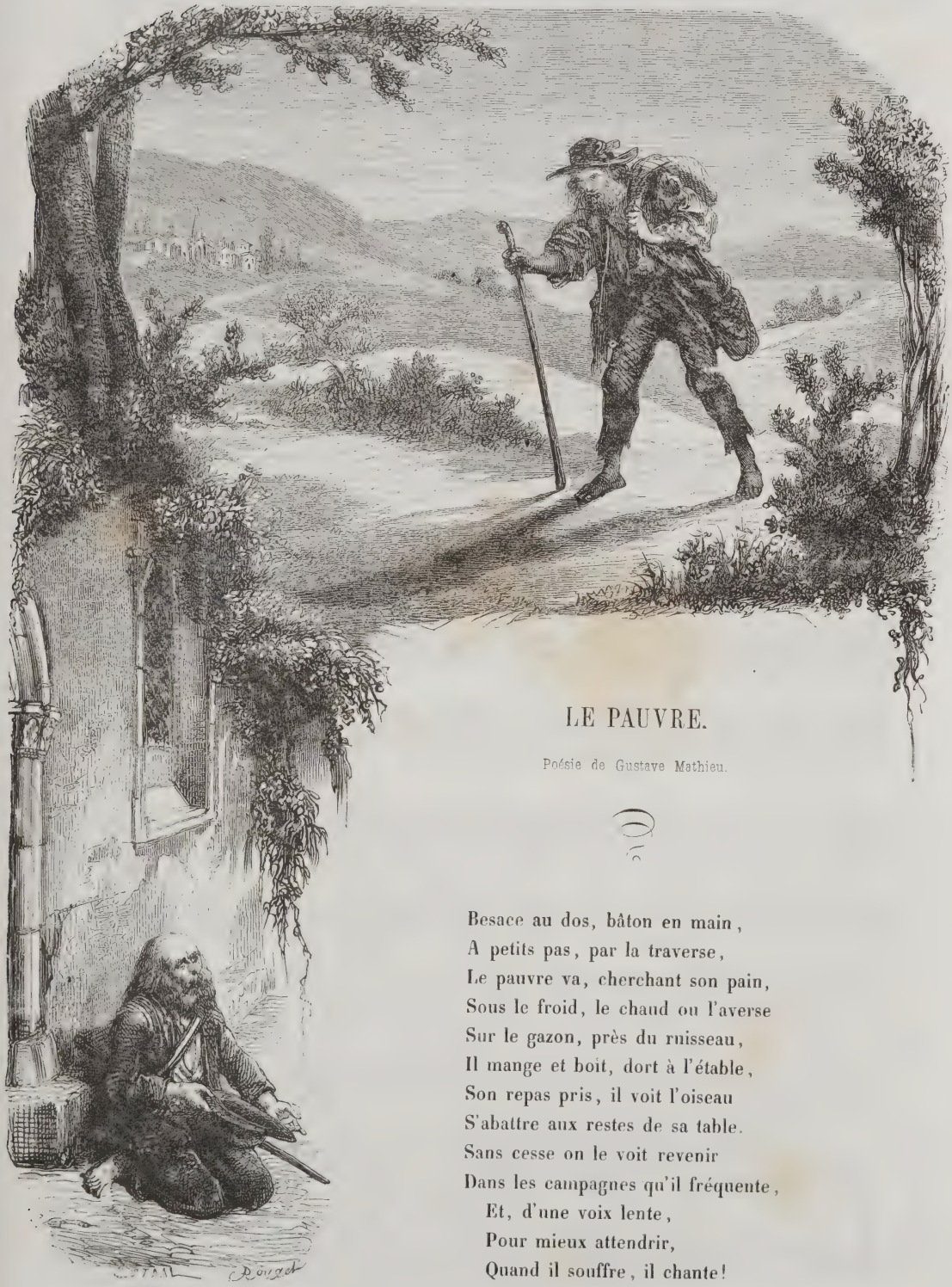
Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE

6 fr. PAR AN.

10 cent. LE NUMÉRO.

JOURNAL ILLUSTRÉ.



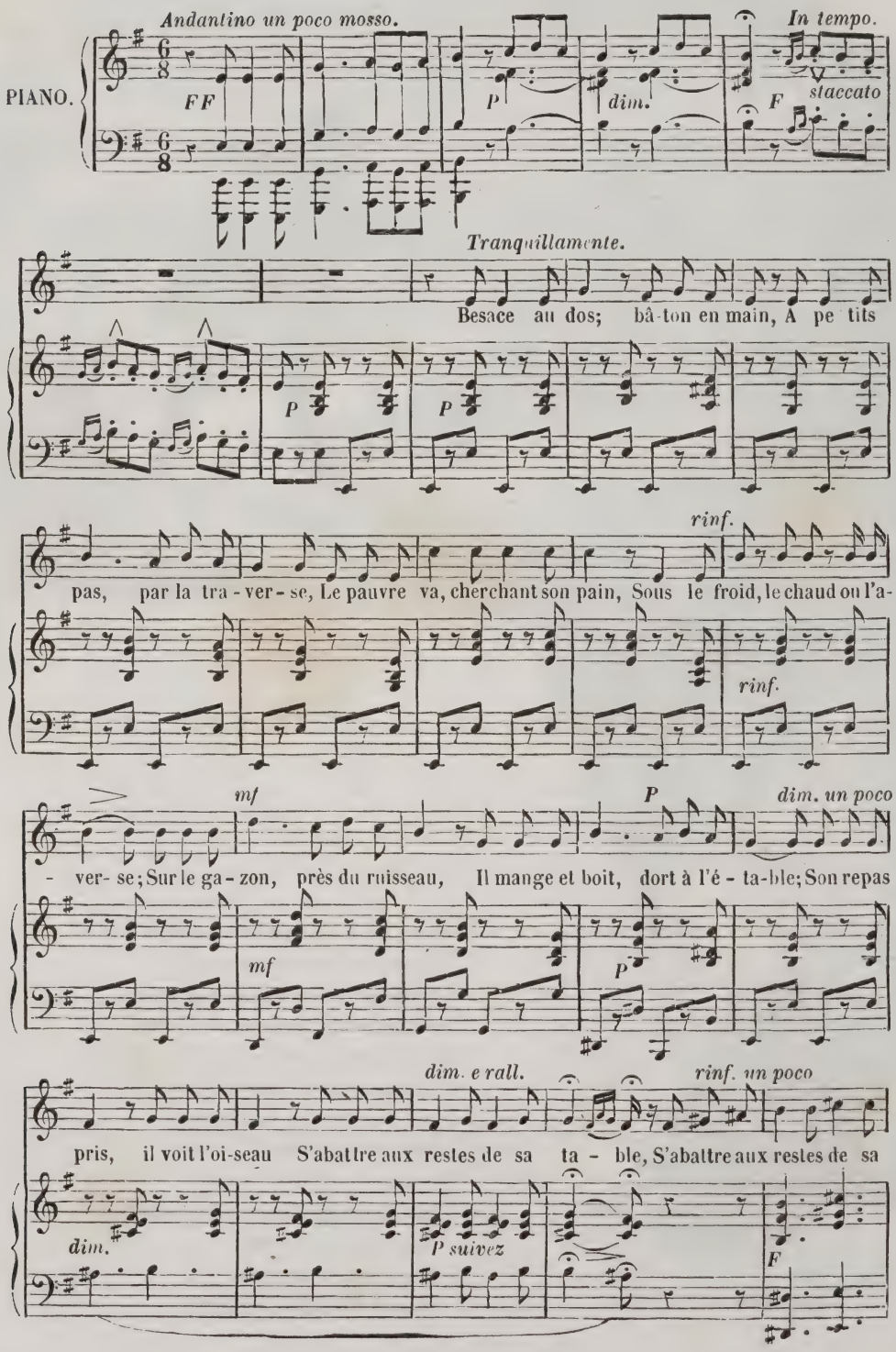
LE PAUVRE.

Poésie de Gustave Mathieu.

Besace au dos, bâton en main,
A petits pas, par la traverse,
Le pauvre va, cherchant son pain,
Sous le froid, le chaud ou l'averse
Sur le gazon, près du ruisseau,
Il mange et boit, dort à l'étable,
Son repas pris, il voit l'oiseau
S'abattre aux restes de sa table.
Sans cesse on le voit revenir
Dans les campagnes qu'il fréquente,
Et, d'une voix lente,
Pour mieux attendrir,
Quand il souffre, il chante!

LE PAUVRE.

MUSIQUE ET ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. MASINI.



largement — REFRAIN. *Animando un poco.*

F — *mf*

ta - - - - ble. Sans ces - se on le voit re-ve - nir Dans

F col canto — *F* — *F* — *F*

Sostenuto a mezzo voce.

les cam-pa - gnes qu'il fré - quen - - te; Et d'une voix len -

FP — *P* — *P*

Con melanconia. — *rall.* — *rit.*

- te, Pour mieux atten-drir, Quand il souffre il chan - - - - - - -

P — *P* — *FP* — *P col canto* — *FP*

smorzando — *rall.* — *rit.* — *dolce rall.*

- te, Quand il souffre il chan - - - - - - - te! Pour mieux at-ten-

P — *col canto* — *FP* — *P* — *rall.*

dolcissimo rall. — *morendo*

- drir, Quand il souffre il chan - - - - - - - te!

rall — RIT^lle.

P col il canto — *PP* — *PP rall.* — *morendo* — *PPP*

Tous les dimanches, le matin,
Non loin du porche de l'église,
Il se plante sur le chemin,
Comme un vieux saint de pierre grise.
Là, mains jointes, à deux genoux,
On le voit, front haut, tête nue,
Implorer la pitié de tous,
Faisant des yeux blancs à la nue.
Sans cesse on le voit revenir, etc.

La messe dite, il fait son tour
A chaque porte du village,
Pour chercher le repas du jour.
On lui donne, selon l'usage,
Du grain, du chanvre, ou quelques noix,
Souvent même sans qu'il demande;
Et, par le signe de la croix,
Il remercie à chaque offrande.
Sans cesse on le voit revenir, etc.

Mais voici que d'un pied discret
Il s'avance sous sa besace,
Flairant l'odeur du cabaret,
Sans oser regarder en face.
S'excitant à ses vêtements,
De chiens une troupe importune
Le poursuit de ses aboîments,
Hurlant à lui comme à la lune.
Sans cesse on le voit revenir, etc.

Allons, mon pauvre, un coup de vin,
Bois avec nous, mange et prends place,
Sans t'occuper, sur ton chemin,
Du chien que la misère agace.
Dans son langage il te prédit
Qu'il faut à tous du pain dans l'arche,
Du linge blanc, un bon habit..
Prends ton bâton, espère et marche!
Sans cesse on le voit revenir, etc.

Le voyez-vous là-bas, marchant
Comme une grande ombre qui passe
Parmi les splendeurs du couchant?
Pauvre et soleil sont face à face!
L'un va chercher son lit dans l'eau,
Et l'autre à l'étable voisine,
Dans les senteurs du foin nouveau,
Près d'une vache qui rumine.
Sans cesse on le voit revenir
Dans les campagnes qu'il fréquente,
Et, d'une voix lente,
Pour mieux attendrir,
Quand il souffre, il chante.

Le Journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRE
Rue Gît-le-Cœur, 10.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 f. PAR AN — 10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.

IL ÉTAIT UN' BERGÈRE.

MONDE.

Il était un' bergère,
Et ron, ron, ron, petit patapon,
Il était un' bergère
Qui gardait ses moutons,
Ron, ron,
Qui gardait ses moutons.

Elle fit un fromage,
Et ron, ron, ron, petit patapon,
Elle fit un fromage
Du lait de ses moutons,
Ron, ron,
Du lait de ses moutons.

IL ÉTAIT UN' BERGÈRE.

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.

Allegro

SOPRANO. Il é-tait un'ber-gè - re, Et ron,ron,ron,Petit pa-ta-pon, Il

TÉNORE. Il é-tait un'ber-gè - re, Et ron,ron,ron,Petit pa-ta-pon, Il

BASSE. Il é-tait un'ber-gè - re, Et ron,ron,ron,Petit pa-ta-pon, Il

PIANO.

DEUXIEME COUPLET.

é-tait un' ber-gè - re Qui gardait ses moutons, Ron, ron, Qui gardait ses moutons El -

é-tait un' ber-gè - re Qui gardait ses moutons, Ron, ron, Qui gardait ses moutons. El -

é-tait un' ber-gè - re Qui gardait ses moutons, Ron, ron, Qui gardait ses mou-tons. El -

Fin.

Le chat qui la regarde,
Et ron, ron, ron, petit patapon,
Le chat qui la regarde
D'un petit air fripon,
Ron, ron,
D'un petit air fripon.

Si tu y mets la patte,
Et ron, ron, ron, petit patapon,
Si tu y mets la patte,
Tu auras du bâton,
Ron, ron,
Tu auras du bâton.

Il n'y mit pas la patte,
Et ron, ron, ron, petit patapon,
Il n'y mit pas la patte,
Il y mit le menton,
Ron, ron,
Il y mit le menton.

La bergère en colère,
Et ron, ron, ron, petit patapon,
La bergère en colère
Tua son p'tit chaton,
Ron, ron,
Tua son p'tit chaton.

Elle fut à confesse,
Et ron, ron, ron, petit patapon,
Elle fut à confesse
Pour obtenir pardon,
Ron, ron,
Pour obtenir pardon

Mon père, je m'accuse,
Et ron, ron, ron, petit patapon,
Mon père, je m'accuse
D'avoir tué mon chaton,
Ron, ron,
D'avoir tué mon chaton.

Ma fill', pour pénitence,
Et ron, ron, ron, petit patapon,
Ma fill', pour pénitence,
Nous nous embrasserons,
Ron, ron,
Nous nous embrasserons.

La pénitence est douce,
Et ron, ron, ron, petit patapon,
La pénitence est douce,
Nous recommencerons,
Ron, ron,
Nous recommencerons.

LA PETITE JEANNETON.

— RONDE. —

Air *de la Petite Thérèse.*

Jeanneton prit sa faucille
Pour aller couper du jonc;
Et quand la botte fut faite,
Elle s'endormit au long.
Las! pourquoi s'endormit-elle,
La petite Jeanneton?

Et quand la botte fut faite,
Elle s'endormit au long;
Par hasard par là passèrent
Trois chevaliers de renom.
Las! pourquoi s'endormit-elle,
La petite Jeanneton?

Par hasard par là passèrent
Trois chevaliers de renom;
Le premier, un peu timide,
Regarda son air mignon.
Las! pourquoi s'endormit-elle,
La petite Jeanneton?

Le premier, un peu timide,
Regarda son air mignon;
Le second, qui fut moins sage,
L'embrassa sous le menton.
Las! pourquoi s'endormit-elle,
La petite Jeanneton?

Le second, qui fut moins sage,
L'embrassa sous le menton;
Ce que lui fit le troisième
N'est pas mis dans la chanson.
Las! pourquoi s'endormit-elle,
La petite Jeanneton?

Ce que lui fit le troisième
N'est pas mis dans la chanson;
Si vous le saviez, Mesdames,
Vous iriez couper du jonc.
Las! pourquoi s'endormit-elle,
La petite Jeanneton?

ROMANCE DE CENDRILLON.

— 1810 —

Je suis modeste et soumise,
Le monde me voit fort peu,
Car je suis toujours assise
Dans le petit coin du feu.
Cette place n'est pas belle,
Mais pour moi tout paraît bon :
Voilà pourquoi l'on m'appelle
La petite Cendrillon.

Mes sœurs du soin du ménage
Ne s'occupent pas du tout.
C'est moi qui fais tout l'ouvrage,
Et pourtant j'en viens à bout.
Attentive, obéissante,
Je sers toute la maison ;
Et je suis votre servante,
La petite Cendrillon.

Quoique toujours je m'empresse,
Mon zèle est très-mal payé ;
Et jamais on ne m'adresse
Un petit mot d'amitié.
Mais, n'importe, on a beau faire,
Je me tais, et j'ai raison.
Dieu protégera, j'espère,
La petite Cendrillon.

ÉTIENNE.

JEAN DE VERT.

AIR *brabançon*.

Petits enfants, qui pleurera?
Voilà Jean de Vert qui s'avance!
Aucun marmot ne bougera,
Ou Jean de Vert le mangera.

Jean de Vert était un soudard*
De riche et de fière chevance;
Jean de Vert était un trichard
Moitié prince et moitié bâtard.

Petits enfants, qui pleurera?
Voici Jean de Vert qui s'avance!
Aucun marmot ne bougera,
Ou Jean de Vert le mangera.

Jean de Vert était un brutal
Qui fit pleurer le roi de France.
Jean de Vert, étant général,
A fait trembler le cardinal.

Petits enfants, qui pleurera?
Voilà Jean de Vert qui s'avance!
Aucun marmot ne bougera,
Ou Jean de Vert le mangera.

* JEAN DE VERT ou DE WERTH était un capitaine redoutable de partisans allemands ; Turenne le fit prisonnier Les vaudevillistes du temps le prirent, à leur tour, pour sujet de leurs chansons.

Le Journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRE
Rue Gît-le-Cœur, 10.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

LE BUVEUR.

A boire je passe ma vie,
Toujours dispos, toujours content;
La bouteille est ma bonne amie,
Et je suis un amant constant.
Au cabaret j'attends l'aurore,
Du vin tel est l'heureux effet:
La nuit souvent me trouve encore, } *bis.*
Me trouve encore au cabaret. }

Si, frappé de quelques alarmes,
Mon cœur éprouve du chagrin,
Soudain on voit couler mes larmes,
Mais ce sont des larmes de vin.
Jé bois, je bois à longue haleine,
Du vin tel est l'heureux effet:
Le malheureux n'a plus de peine, } *bis.*
N'a plus de peine au cabaret }

LE CABARET.

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.

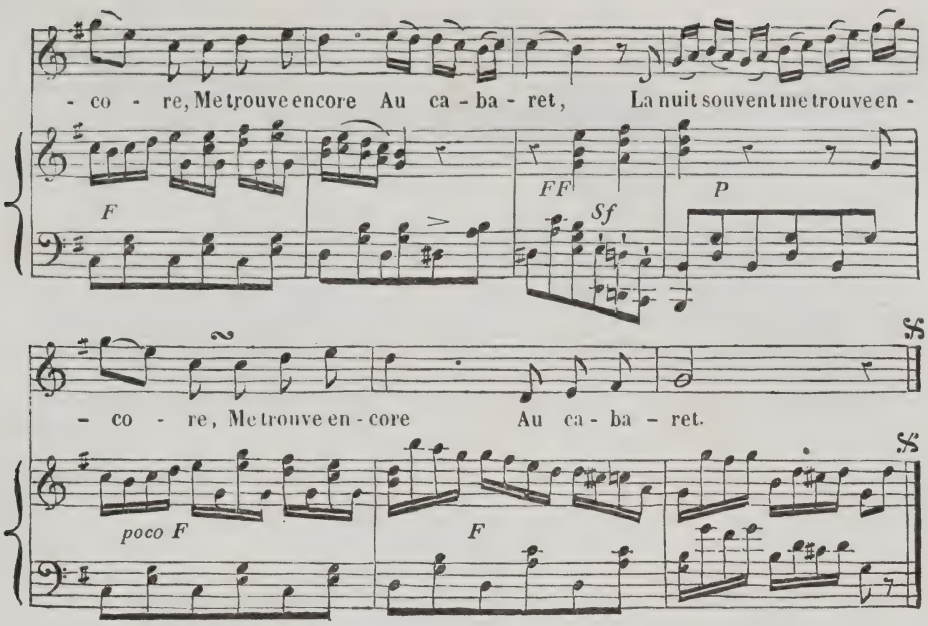
Allegretto.

CHANT.

PIANO.

A boi-re je pas-se ma vi-e, Tou-jours dis-pos, tou-jours con-tent, La bouteille est ma bonne a-mi-e, Et je suis un a-mant con-stant; Au ca-ba-ret, j'attends l'au-ro-re, Du vin, ô bien puissant ef-fet! La nuit sou-vent me trouve en-

F *P* *F* *P* *F* *FF* *P* *cres.*



Si j'étais maître de la terre,
Tout homme serait vigneron;
Au Dieu d'amour toujours sincère,
Bacchus serait mon Cupidon;
Je ne quitterais plus sa mère,
Car de la cour un juste arrêt
Ferait du temple de Cythère,
Oui, de Cythère un cabaret. } *bis.*

Auteurs qui courez vers la gloire,
Bien boire est le premier talent,
Bacchus au temple de Mémoire
Obtient toujours le premier rang;
Un tonneau, voilà mon Pégase,
Ma lyre un large robinet,
Et je trouve le mont Parnasse,
Le mont Parnasse au cabaret. } *bis.*

A BOIRE, A BOIRE, A BOIRE!

Air connu.

Chaq' chanson qui prend sa fin,
Ell' mérite, ell' mérite,
Chaq' chanson qui prend sa fin,
Ell' mérite un verre de vin.
A boire, à boire, à boire!
Nous quitterons-nous sans boire?
Les bons enfants n' sont pas si fous,
Que d' se quitter sans boire un coup.

Un coup, c'est trop peu, mon vieux,
Encore un, frère Grégoire!
Quand les bœufs vont deux à deux,
Le labourage en va mieux.
A boire, etc.

Deux coups sont bientôt finis;
Verse encor, frère Grégoire,
A la santé des amis
A table ici réunis.
A boire, etc.

Trois coups, ce n'est pas assez;
Allons donc, frère Grégoire,
En l'honneur de ces beautés
Dont nos cœurs sont enchantés,
A boire, etc.

Quatre coups! morguenne, holà!
Non vraiment, frère Grégoire,
A notre hôte que voilà,
Buvons encore celui-là.
A boire, etc.

Cinq coups, l' compte n'est pas fait,
Encore un, frère Grégoire;
Notre hôte se fâcherait
Si sa cave n'y passait.
A boire, etc.

Mais la m'sure est au complet,
Merci bien, frère Grégoire,
Laissons reposer l'cornet,
Et fermez le robinet.
A boire, etc.

CHANSON BACHIQUE.

Buvons, mes chers amis, buvons,
Le temps qui fuit nous y convie;
Profitons de la vie
Autant que nous pouvons.

Quand on a passé l'onde noire,
Adieu le bon vin, nos amours;
Dépêchons-nous de boire,
On ne boit pas toujours.

Laissons déraisonner les sots
Sur le vrai bonheur de la vie;
Notre philosophie
Le met parmi les pots.

Les biens, le savoir et la gloire
N'ôtent point les soucis fâcheux;
Et ce n'est qu'à bien boire
Que l'on peut être heureux.

MOLIÈRE.

SUR LE VIN.

Non, il n'est rien dans l'univers
Qui ne te rende hommage;
Jusqu'à la glace des hivers,
Tout est pour ton usage;

La terre fait de te nourrir
Son plaisir et sa gloire;
Le soleil luit pour te mûrir,
Moi, je vis pour te boire.

NE PAS MOURIR SANS BOIRE.

AIR *du Temps*.

Dieu, quand viendra la fin du monde,
S'il faut que le ciel nous inonde,
Fais que ce soit de flots de vin.

L'eau pure ternirait ta gloire,
Et si le monde meurt enfin,
Ne le fais pas mourir sans boire.

LE BUVEUR.

Vive le vin! vive l'amour!
Amant et buveur tour à tour,
Je brave la mélancolie;
Jamais les peines de la vie

Ne me coûtèrent de soupirs :
Avec l'amour, je les change en plaisir,
Avec le vin je les oublie.

SEDAINE, auteur dramatique.

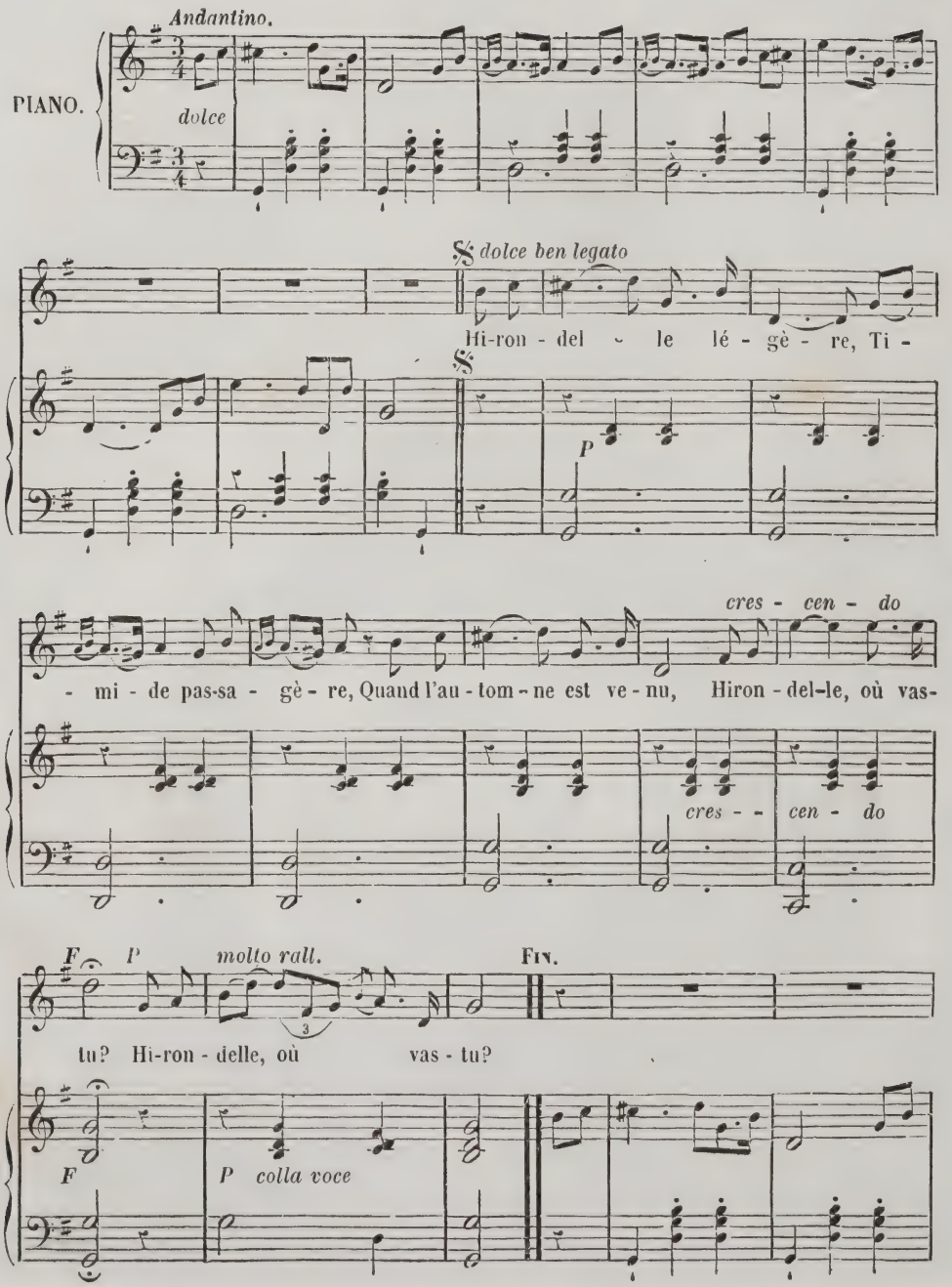
HENRI PLON, — LÉCRIVAIN ET TOUBON, ÉDITEURS.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

OÙ VAS-TU ?

OÙ VAS-TU?

MUSIQUE ET ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. CH. LECORBEILLER



mezzo forte

Quand tu quit-tes la Fran - ce, A -

mf

- dieu tous nos beaux jours; Nos rê - ves d'es - pé -

rall.

- ran - ce Et nos rê - ves d'a - - - mours.

cres - - cen - - do

p 1° *tempo*

Quand tu quittes nos toits Et nos vieil - - les tou - rel - les,

p legatissimo

Et leurs a- bris trop froids, Pour tes amours nou- vel - les.

Hirondelle légère,
Timide passagère,
Quand l'automne est venu,
Hirondelle, où vas tu?

Quand tu quittes la France,
Adieu tous nos beaux jours,
Nos rêves d'espérance
Et nos rêves d'amours.
Quand tu quittes nos toits
Et nos vieilles tourelles,
Et leurs abris trop froids
Pour tes amours nouvelles,
Hirondelle légère,
Timide passagère,
Quand l'automne est venu,
Hirondelle, où vas-tu?

Vas-tu dans les déserts
De la triste Arabie?
Vois-tu les sapins verts
De la belle Helvétie?
Vas-tu dans les palais
Ou bien dans la campagne?
Vas-tu dans les chalets?
Vas-tu sur la montagne?
Hirondelle légère,
Timide passagère,
Quand l'automne est venu,
Hirondelle, où vas-tu?

Quand tu fuis loin de nous,
Dans ta course rapide,
Sur la mer en courroux
Quelle étoile te guide?
Aux pauvres naufragés
Portes-tu l'espérance?
Aux tristes exilés
Parles-tu de la France?
Hirondelle légère,
Timide passagère,
Quand l'automne est venu,
Hirondelle, où vas-tu?

HENRI PLON, — LÉCRIVAIN ET TOUBON, ÉDITEURS.

Paris Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN
10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.

LE CHANT DE LA MER.

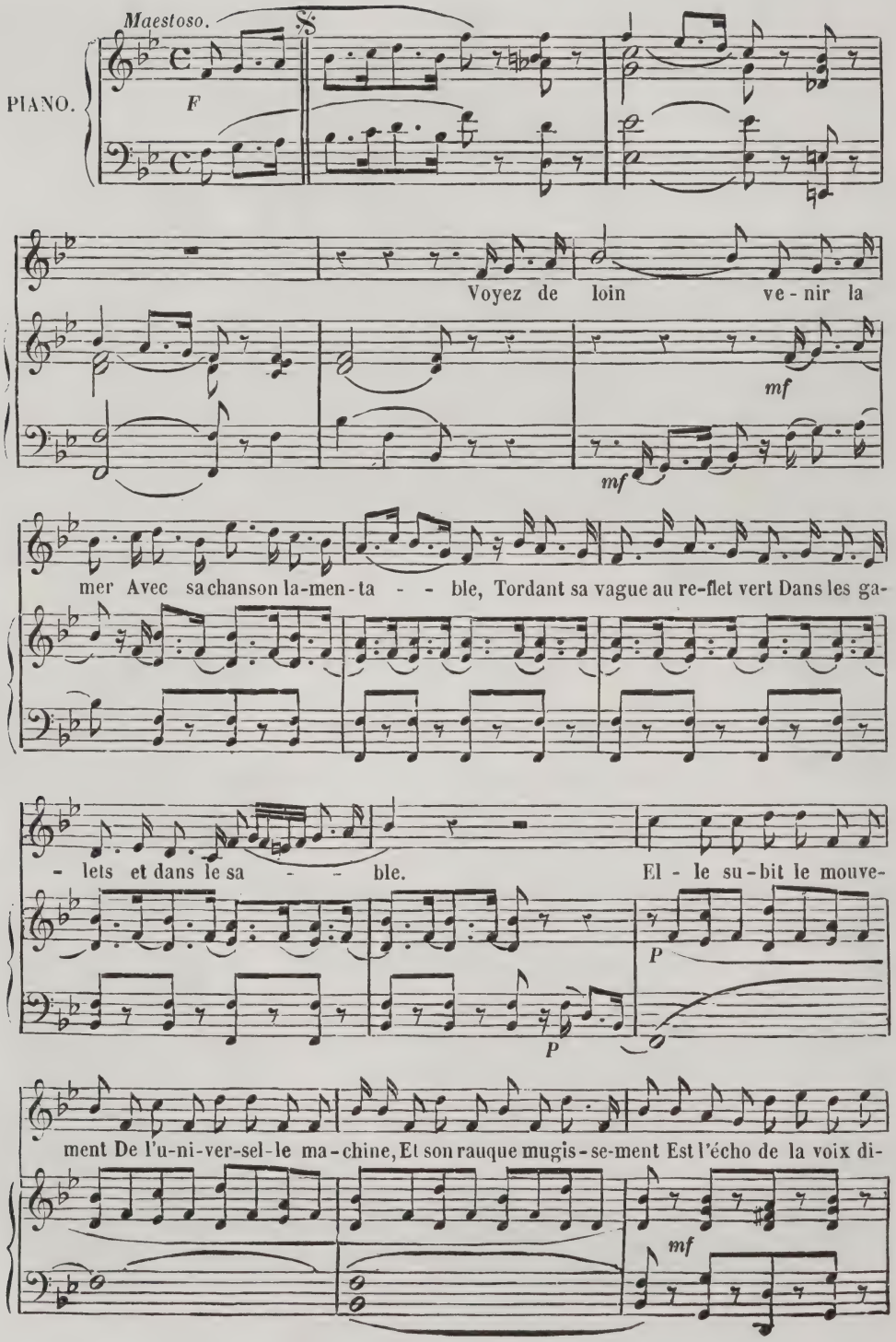
Pierre Dupont.

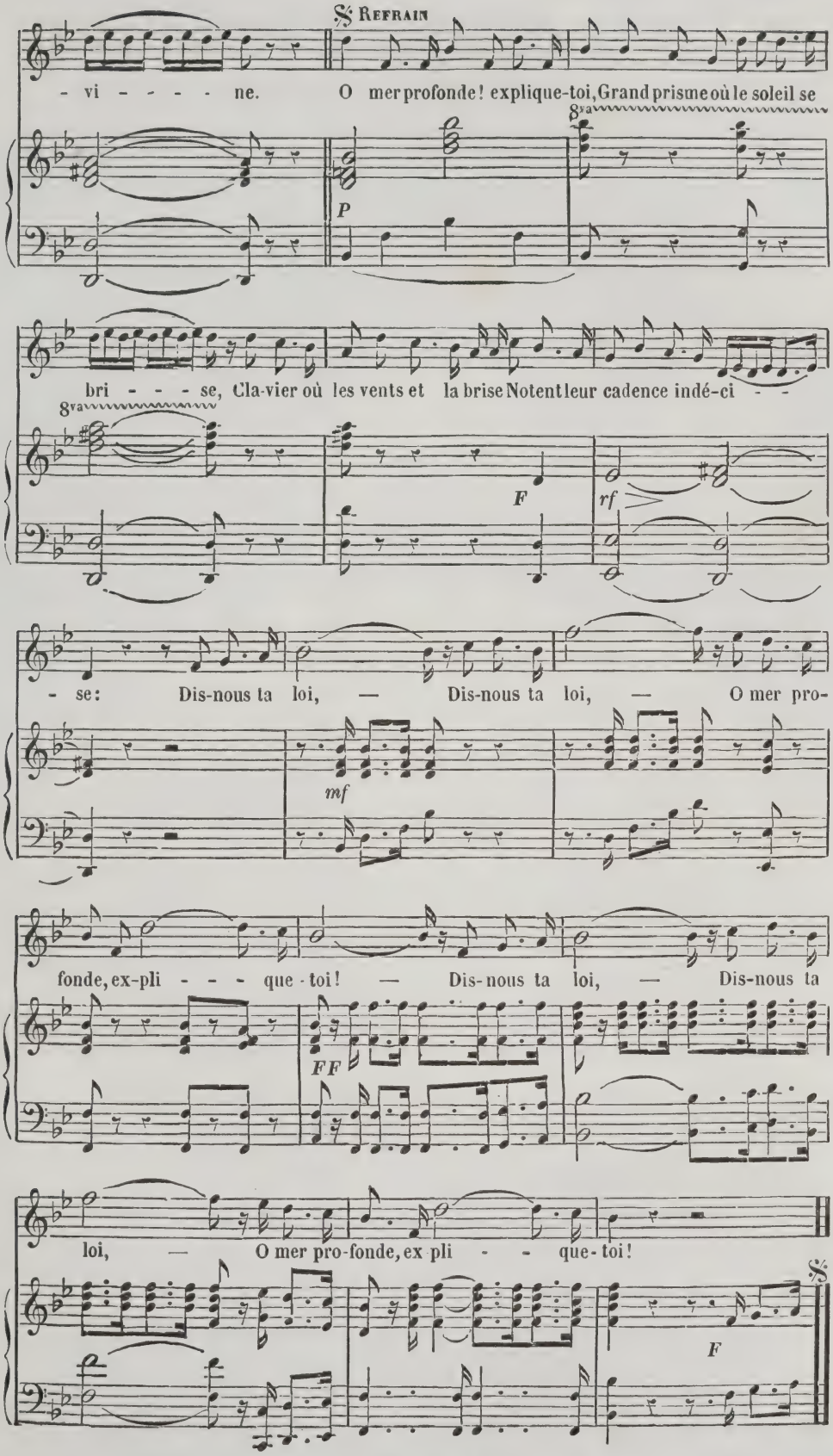
Voyez de loin venir la mer
Avec sa chanson lamentable,
Tordant sa vague au reflet vert
Dans les galets et dans le sable.
Elle subit le mouvement
De l'universelle machine,
Et son rauque mugissement
Est l'écho de la voix divine.

O mer profonde, explique-toi.
Grand prisme où le soleil se brise,
Clavier où les vents et la brise
Notent leur cadence indécise,
Dis-nous ta loi, dis-nous ta loi.
O mer profonde, explique-toi. } (*bis.*)

LE CHANT DE LA MER.

MUSIQUE DE PIERRE DUPONT.




Refrain
- vi - - - - ne. O mer profonde! explique-toi, Grand prisme où le soleil se
P
bri - - - se, Cla-vier où les vents et la brise Notent leur cadence indé-ci - -
F
rf
- se: Dis-nous ta loi, — Dis-nous ta loi, — O mer pro-
mf
fonde, ex-pli - - - que - toi! — Dis-nous ta loi, — Dis-nous ta
FF
loi, — O mer pro-fonde, ex pli - - que-toi!
F

La mer submerge les trois quarts
De notre globe à sa surface;
Elle en a fait cinq grandes parts
Qu'elle supporte dans l'espace.
Voyez, le nouveau monde sort
Des plis flottants de sa tunique;
Elle embrasse du sud au nord
L'Europe, l'Asie et l'Afrique.

O mer profonde, explique-toi.
Grand prisme où le soleil se brise,
Clavier où les vents et la brise
Notent leur cadence indécise,
Dis-nous ta loi, dis-nous ta loi. } (*bis.*)
O mer profonde, explique-toi. }

Épanouie au sein des flots,
La terre y plonge ses racines
Comme le dernier des îlots
Et comme les algues marines.
La mer nous rejette le sel,
La soude avec la magnésie,
Et tout ce qu'elle emprunte au ciel
D'air vital et de poésie.

O mer profonde, explique-toi.
Grand prisme où le soleil se brise,
Clavier où les vents et la brise
Notent leur cadence indécise,
Dis-nous ta loi, dis-nous ta loi. } (*bis.*)
O mer profonde, explique-toi. }

Voyez à vos pieds ce poisson,
Ou les reflets de cette écaille,
C'est la mer vue à l'horizon,
Des sept couleurs elle s'émaille;
Elle respire, et son remous
A les battements d'une artère;
Quand dans la marée elle bout,
On dirait l'âme de la terre.

O mer profonde, explique-toi.
Grand prisme où le soleil se brise,
Clavier où les vents et la brise
Notent leur cadence indécise,
Dis-nous ta loi, dis-nous ta loi. } (*bis.*)
O mer profonde, explique-toi. }

Bûcherons, coupez le sapin;
Scieurs de long, drus à la tâche,
Gais charpentiers, mettons en train
Le marteau, la scie et la hache!
Battez la quille du vaisseau,
Le tisserand finit sa toile,
Le goudron fume, on glisse à l'eau,
L'équipage met à la voile.

O mer profonde, explique-toi.
Grand prisme où le soleil se brise,
Clavier où les vents et la brise
Notent leur cadence indécise,
Dis-nous ta loi, dis-nous ta loi. } (*bis*)
O mer profonde, explique-toi. }

Quel que soit votre pavillon,
Dieu vous aide, troupe intrépide!
Creusez tout droit votre sillon,
Laboureurs de la plaine humide;
Rapportez les trésors cachés :
Poivre, poissons, corail et perle;
Surtout évitez les rochers
Où la vague en pleurant déferle.

O mer profonde, explique-toi,
Grand prisme où le soleil se brise,
Clavier où les vents et la brise
Notent leur cadence indécise,
Dis-nous ta loi, dis-nous ta loi. } (*bis.*)
O mer profonde, explique-toi. }

Surtout ne teignez pas de sang
Le grand Océan pacifique;
De Trafalgar et d'Ouessant
Cicatrisons la plaie antique :
Marins, le plus grand des trois-mâts
N'est sur la mer qu'une coquille;
Du sang versé dans les combats
On ne fait pas la cochenille.

O mer profonde, explique-toi.
Grand prisme où le soleil se brise,
Clavier où les vents et la brise
Notent leur cadence indécise,
Dis-nous ta loi, dis-nous ta loi. } (*bis.*)
O mer profonde, explique-toi. }

Le Journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue Gît-le-Cœur, 10.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE

6 fr. PAR AN — 10 cent. LE NUMÉRO

JOURNAL ILLUSTRÉ.

LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS.

Fable de La Fontaine.

Autrefois le rat de ville
Invita le rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent les deux amis.

Le régal fut fort honnête,
Rien ne manquait au festin :
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étaient en train.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit :
Le rat de ville détale;
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire :
Rats en campagne aussitôt;
Et le citadin de dire :
Achevons tout notre rôt.

— C'est assez, dit le rustique ;
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de roi ;

Mais rien ne vient m'interrompre ;
Je mange tout à loisir.
Adieu donc. *Fi du plaisir*
Que la crainte peut corrompre !

LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS.

MUSIQUE POPULAIRE,

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. ELWART.

Allegretto.

CHANT. — PIANO.

Au-tre- fois le rat de vil-le In-vi - ta le rat des champs, D'une fa-çon fort ci-

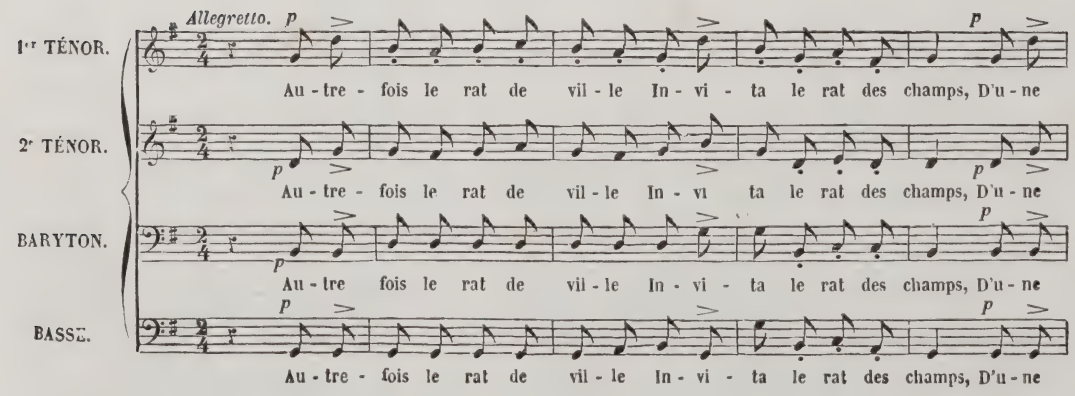
vi-le A des reliefs d'orto-lans. Sur un ta-pis de Tur-qui-e Le cou-vert se trouva mis Je laisse

à pen-ser la vi-e Que fi-rent les deux a mis. Le re- -sir, A-dieu donc. *Fi du plai-*

- sir Que la crainte peut cor-rompre, Que la crainte peut cor-rom - - pre!

LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS

ARRANGÉ EN CHŒUR POUR LES ORPHÉONS



fa- çon fort ci - vi - le, A des re-liefs d'or- to - lans. Sur un ta - pis de Tur - qui - e Le cou - vert se trou-va

fa- con fort ci - vi - le, A des re-liefs d'or- to - lans. Sur un ta - pis de Tur - qui - e Le cou - vert se trou-va

fa- çon fort ci - vi - le, A des re-liefs d'or - to - lans. Sur un ta- pis de Tur - qui - e Le cou - vert se trou-va

fa- çon fort ci - vi - le, A des re-liefs d'or - to - lans. Sur un ta- pis de Tur - qui - e Le cou - vert se trou-va

f

mis. Je laisse à pen-ser la vi - e Que fi - rent les deux a - mis. Le ré - gal fut fort hon - nê - te, Rien ne

f

mis. Je laisse à pen-ser la vi - e Que fi - rent les deux a - mis. Le ré - gal fut fort hon - nê - te, Rien ne

f

mis. Je laisse à pen-ser la vi - e Que fi - rent les deux a - mis. Le ré - gal fut fort hon - nê - te, Rien ne

f

mis. Je laisse à pen-ser la vi - e Que fi - rent les deux a - mis. Le ré - gal fut fort hon - nê - te, Rien ne

dim. *f* *dim.* *p*

manquait au fes - tin; Mais quel-qu'un troubla la fê te Pendant qu'ils é-taient en train. A la por - te de la

f *p*

manquait au fes - tin; Mais quel-qu'un troubla la fê - te Pendant qu'ils é-taient en train. A la por - te de la

dim. *f* *dim.* *p*

manquait an fes - tin; Mais quel-qu'un troubla la fê - te Pendant qu'ils é-taient en train. A la por - te de la

f *p*

manquait au fes - tin; Mais quel-qu'un troubla la fê - te Pendant qu'ils é- taient en train. A la por - te de la

dim. *f* *dim.* *pp*

sal - le Ils en - ten - di-rent du bruit: Le rat de vil - le dé - ta - le, Son ca - ma - ra - de le suit. Le bruit

f *pp*

sal - le Ils en - ten - di-rent du bruit: Le rat de vil - le dé - ta - le, Son ca - ma - ra - de le suit. Le bruit

f *dim.* *pp*

sal - le Ils en - ten- di- rent du bruit: Le rat de vil - le dé - ta - le, Son ca - ma - ra - de le suit. Le bruit

f *pp*

sal - le Ils eu - ten - di-rent du bruit: Le rat de vil - le dé ta - le, Son ca ma - ra - de le su.t. Le bruit

cesse, on se re - ti - re, Rats en campagne aus - si - tôt; Et le ci - ta - din de di - re: A - che - vons tout no - tre

cesse, on se re - ti - re, Rats en campagne aus - si - tôt; Et le ci - ta - din de di - re: A - che - vons tout no - tre

cesse, on se re - ti - re, Rats en campagne aus - si - tôt; Et le ci - ta - din de di - re: A - che - vons tout no - tre

cesse, on se re - ti - re, Rats en campagne aus - si - tôt; Et le ci - ta - din de di - re: A - che - vons tout no - tre

cresc. *cresc.* *f* *p*

rot. C'est as - sez, dit le ru - sti - que, Demain vous viendrez chez moi; Ce n'est pas que je me pi - que de tous

rot. C'est as - sez, dit le ru - sti - que, Demain vous viendrez chez moi; Ce n'est pas que je me pi - que de tous

cresc. *cresc.* *f* *p*

rot. C'est as - sez, dit le ru - sti - que, Demain vous viendrez chez moi; Ce n'est pas que je me pi - que de tous

rot. C'est as - sez, dit le ru - sti - que, Demain vous viendrez chez moi; Ce n'est pas que je me pi - que de tous

f

vos fes - tins de roi: Mais rien ne vient m'inter - rompre, Je man - ge tout à loi - sir. A - dieu donc. *Fi du plai-*

vos fes - tins de roi: Mais rien ne vient m'inter - rompre, Je man - ge tout à loi - sir. A - dieu donc. *Fi du plai-*

vos fes - tins de roi: Mais rien ne vient m'inter - rompre, Je man - ge tout à loi - sir. A - dieu donc. *Fi du plai-*

vos fes - tins de roi: Mais rien ne vient m'inter - rompre, Je man - ge tout à loi - sir. A - dieu donc. *Fi du plai-*

f *tr*

- sir Que la crain - te peut cor - rom - pre, Que la crain - te peut cor - rom - - - - pre!

- sir Que la crain - te peut cor - rom - pre, Que la crain - te peut cor - rom - - - pre!

- sir Que la crain - te peut cor - rom - pre, Que la crain - te peut cor - rom - - - - pre!

- sir Que la crain - te peut cor - rom - pre, Que la crain - te peut cor - rom - - - - pre!

Le Journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue Gît-le-Cœur, 10.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN
10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.

CLÉMENCE ISAURE.

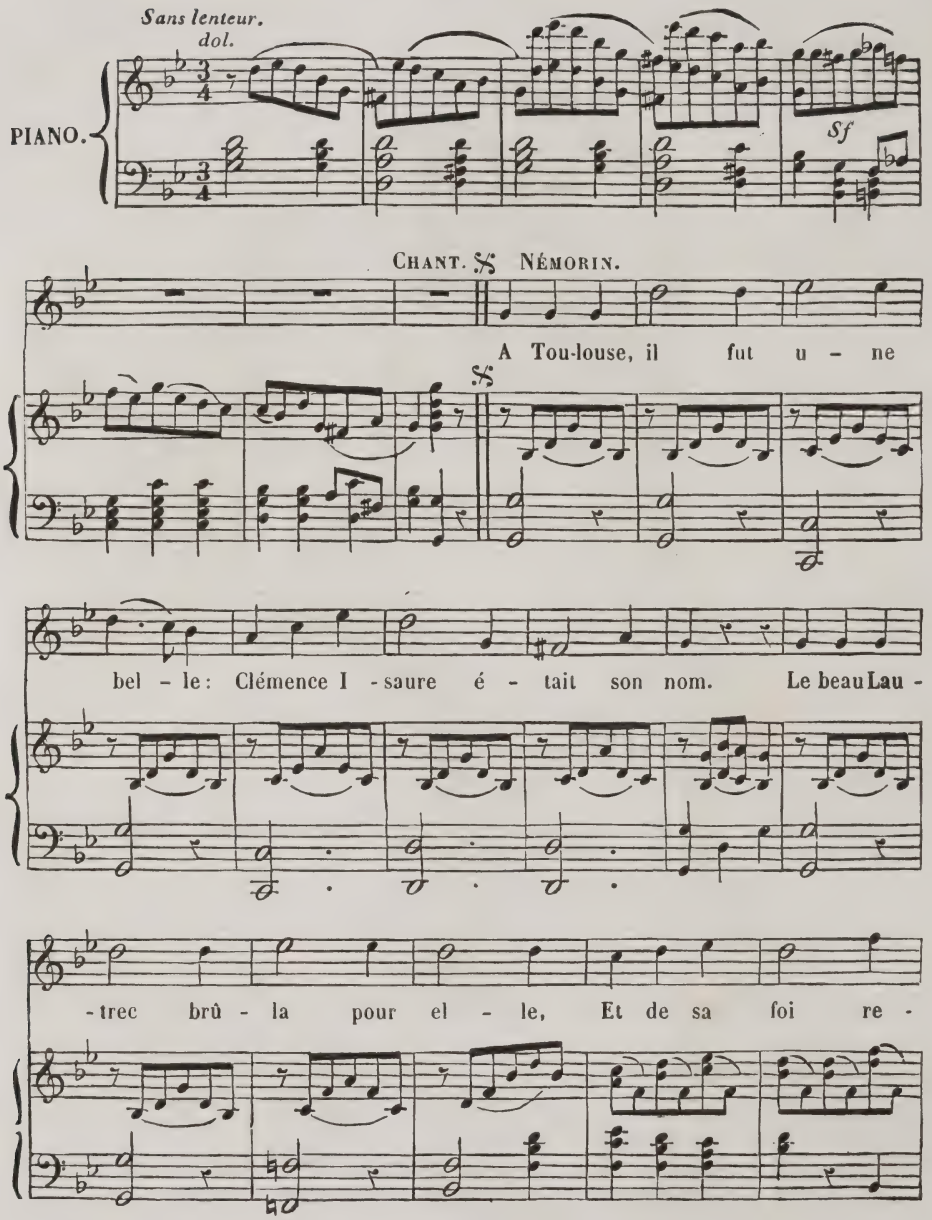
Paroles de Florian.

A Toulouse il fut une belle,
Clémence Isaure était son nom :
Le beau Lautrec brûla pour elle,
Et de sa foi reçut le don.
Mais leurs parents trop inflexibles
S'opposaient à leurs tendres feux.
Ainsi toujours les cœurs sensibles
Sont nés pour être malheureux.

CLÉMENCE ISAURE.

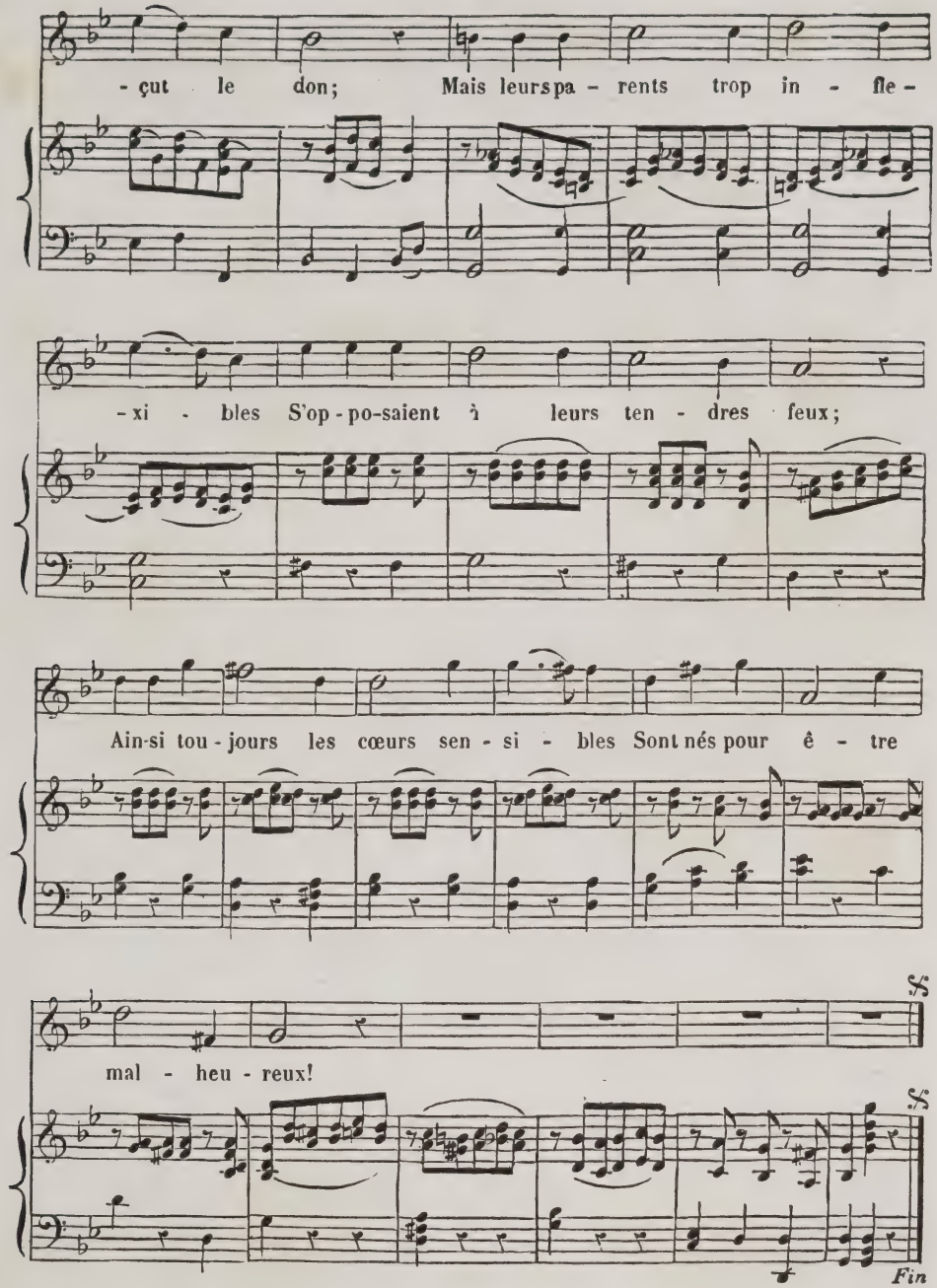
ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.



Alphonse, le père d'Isaure,
Veut lui donner un autre époux.
Fidèle à l'amant qu'elle adore,
Sa fille tombe à ses genoux :
« Ah! que plutôt votre colère
Termine des jours de douleur!
Ma vie appartient à mon père;
A Lautrec appartient mon cœur. »

Le vieillard, pour qui la vengeance
A plus de charmes que l'amour,
Fait charger de chaînes Clémence,
Et l'enferme dans une tour.
Lautrec, que menaçait sa rage,
Vient gémir au pied du donjon,
Comme l'oiseau près de la cage
Où sa compagne est en prison.



Une nuit, la tendre Clémence
Entend la voix de son amant;
A ses barreaux elle s'élance,
Et lui dit ces mots en pleurant :
« Mon ami, cédons à l'orage ;
Va trouver le roi des Français :
Emporte mon bouquet pour gage
Des serments que mon cœur t'a faits.

L'églantine est la fleur que j'aime,
La violette est ma couleur;
Dans le souci tu vois l'emblème
Des chagrins de mon triste cœur.
Ces trois fleurs que ma bouche presse
Seront humides de mes pleurs;
Qu'elles te rappellent sans cesse
Et nos amours et nos douleurs! »

Elle dit, et par la fenêtre
Jette les fleurs à son amant.
Alphonse, qui vient à paraître,
Le force de fuir tout tremblant.
Lautrec part. La guerre commence,
Et s'allume de toutes parts :
Vers Toulouse l'Anglais s'avance,
Et brûle déjà ses remparts.

Sur ses pas Lautrec revient vite :
A peine est-il sur le glacis,
Qu'il voit des Toulousains l'élite
Fuyant devant les ennemis.
Un seul vieillard résiste encore :
Lautrec court lui servir d'appui ;
C'était le vieux père d'Isaure ;
Lautrec est blessé près de lui.

Hélas ! sa blessure est mortelle,
Il sauve Alphonse et va périr.
Le vieillard fuit ; Lautrec l'appelle,
Et lui dit avant de mourir :
« Cruel père de mon amie,
Tu ne m'as pas voulu pour fils !
Je me venge en sauvant ta vie :
Le trépas m'est doux à ce prix.

Exauce du moins ma prière ;
Rends les jours de Clémence heureux :
Dis-lui qu'à mon heure dernière
Je t'ai chargé de mes adieux ;
Reporte-lui ces fleurs sanglantes,
De mon cœur le plus cher trésor,
Et laisse mes lèvres mourantes
Les baiser une fois encor. »

En disant ces mots il expire.
Alphonse, accablé de douleur,
Prend le bouquet et s'en va dire
A sa fille l'affreux malheur.
En peu de jours la triste amante
Dans les pleurs terminant son sort,
Prit soin, d'une main défaillante,
D'écrire un testament de mort.

Elle ordonna que chaque année,
En mémoire de ses amours,
Chacune des fleurs fût donnée
Aux plus habiles troubadours.
Tout son bien fut laissé par elle
Pour que ces trois fleurs fussent d'or.
Sa patrie, à son vœu fidèle,
Observe cet usage encor.

MARIE STUART.

Air du temps.

En vain de ma douleur affreuse
Ces murs sont les tristes échos ;
En songeant que je fus heureuse,
Je ne fais qu'accroître mes maux.
A travers ces grilles terribles
Je vois les oiseaux dans les airs :
Ils chantent leurs amours paisibles,
Et moi je pleure dans les fers !

Quel que soit le sort qui m'accable,
Mon cœur saura le soutenir :
Infortunée, et non coupable,
Je prends pour juge l'avenir.

Perfide et barbare ennemie,
On détestera tes fureurs,
Et sur la tombe de Marie
La pitié versera des pleurs.

Voûtes sombres, séjour d'alarmes,
Lieux au silence destinés,
Ah ! qu'un jour passé dans les larmes
Est long pour les infortunés !
Les vents sifflent, le hibou crie,
J'entends une cloche gémir...
Tout dit à la triste Marie :
Ton heure sonne, il faut mourir !

FLORIAN.

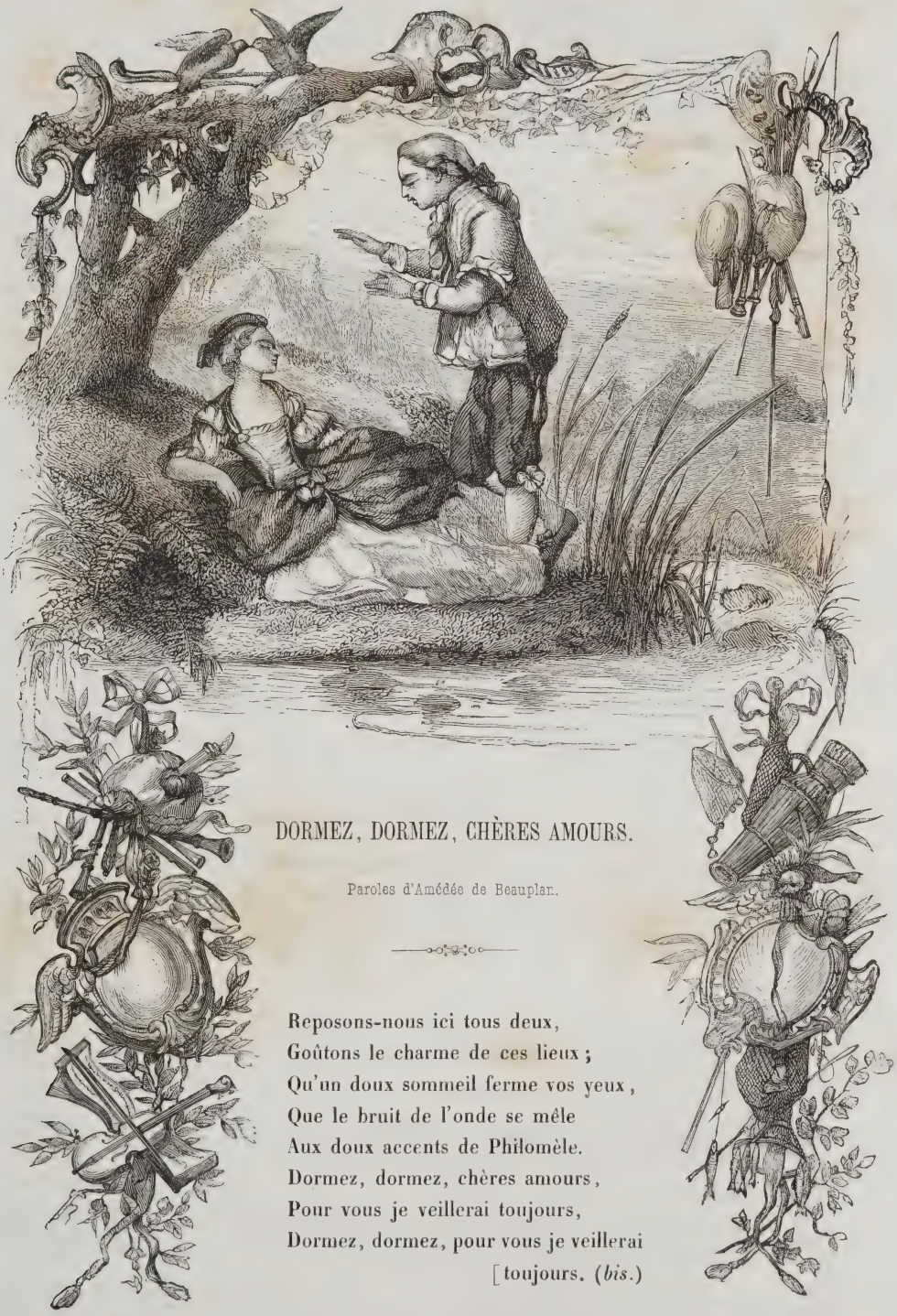
Le Journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue Git-le-Cœur, 10.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN — 10 cent. LE NUMÉRO
JOURNAL ILLUSTRÉ.



DORMEZ, DORMEZ, CHÈRES AMOURS.

Paroles d'Amédée de Beauplan.

Reposons-nous ici tous deux,
Goûtons le charme de ces lieux ;
Qu'un doux sommeil ferme vos yeux,
Que le bruit de l'onde se mêle
Aux doux accents de Philomèle.
Dormez, dormez, chères amours,
Pour vous je veillerai toujours,
Dormez, dormez, pour vous je veillerai
[toujours. (*bis.*)

LA SOMMEILLEUSE.

Air : *Réveillons-la.*

Lison dormait dans un bocage,
Un bras par-ci, un bras par-là;
Son lit était un vert feuillage;
Ah! qu'on dort bien comme cela!
Son amant est là qui la guette:
Voyons, dit-il, réveillons-la,
Réveillons-la, réveillons-la.
Il lui tira sa collerette.
Réveillons-la, réveillons-la:
La belle toujours sommeilla.

Jetons, dit-il, sur la dormeuse
Des fleurs par-ci, des fleurs par-là;
Il en couvrit la sommeilleuse;
Elle dormait malgré cela.
Un tendre baiser sur sa bouche
Peut-être la réveillera,
Voyons cela, voyons cela;
Un, deux, trois, rien ne l'effarouche,
Voyons cela, voyons cela:
La belle toujours sommeilla.

L'Amour, qu'à son aide il appelle,
Lui dit par-ci, lui dit par-là:
Lance ce trait-là sur la belle;
Tiens, on s'en sert comme cela.
Colin prend la flèche légère,
Et d'un bras que l'Amour guida,
Tant la lança, tant la lança,
Tant la lança sur la bergère,
Tant la lança, tant la lança,
Qu'enfin la belle s'éveilla.

La bergère, tout interdite,
Lui dit par-ci, lui dit par-là:
Colin, allez-vous-en bien vite;
En agit-on comme cela?
Ma foi, dit-il, j'ai vu l'aurore
Moins belle que vous n'étiez là!
Dormez comm' ça, dormez comm' ça,
Belle Lison, dormez encore;
Dormez comm' ça, dormez comm' ça,
Et Colin vous réveillera.

Monvel.

LA DORMEUSE.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Réveillez-vous, belle dormeuse,
Si ce baiser vous fait plaisir;
Mais si vous êtes scrupuleuse,
Dormez ou feignez de dormir.

Craignez que je ne vous éveille;
Favorisez ma trahison.
Vous soupirez!... Votre cœur veille,
Laissez dormir votre raison.

Souvent, quand la raison sommeille,
On aime sans y consentir;
Pourvu qu'Amour ne nous réveille
Qu'autant qu'il faut pour le sentir.

Si je vous apparais en songe,
Jouissez d'une douce erreur;
Goûtez les plaisirs du mensonge,
Si la vérité vous fait peur.

Dufresny.

Le Journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRE
Rue Git-le-Cœur, 10.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN.
10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.

LA SOUPE AU FROMAGE.

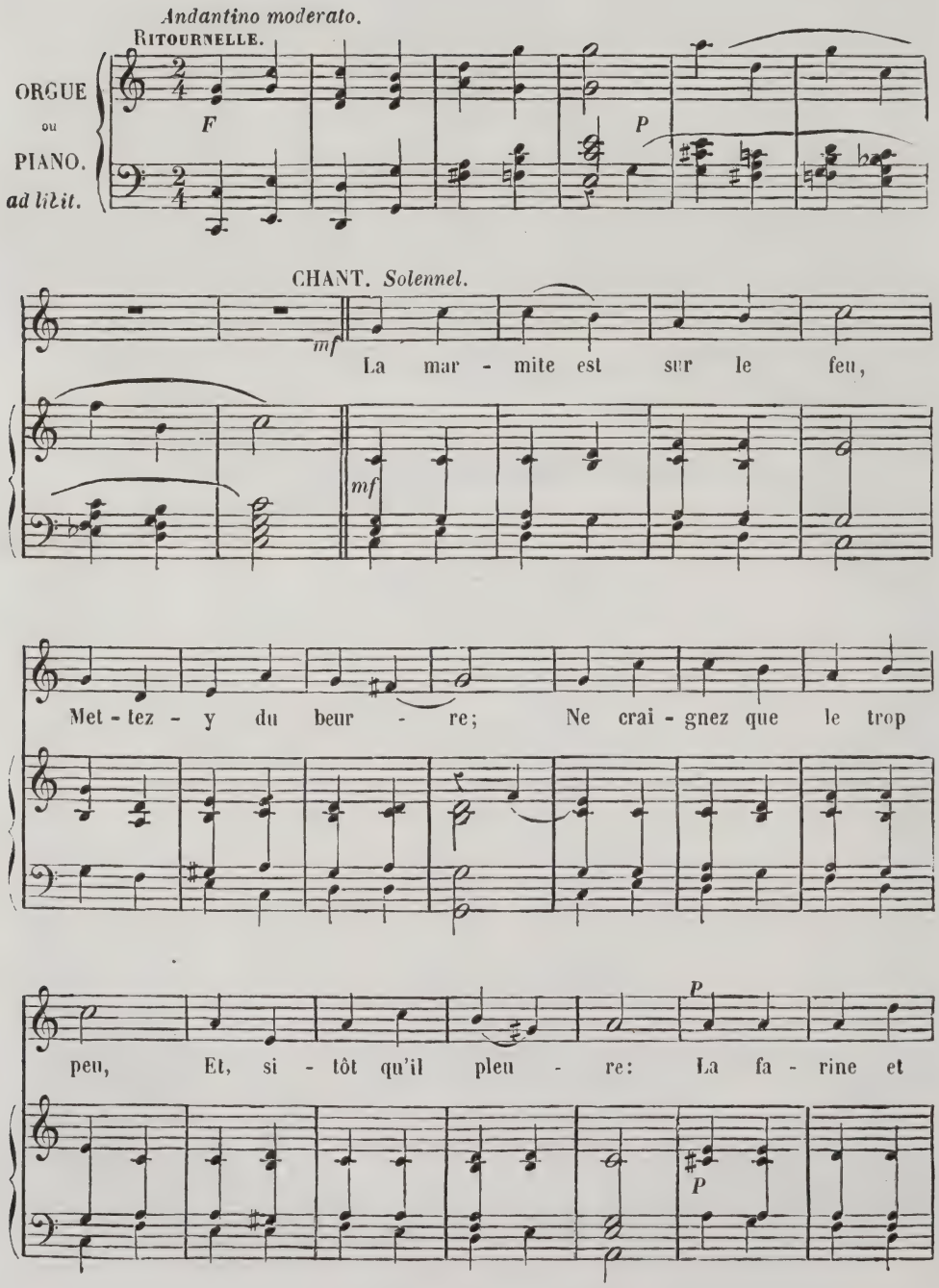
Paroles de Max Rochon.

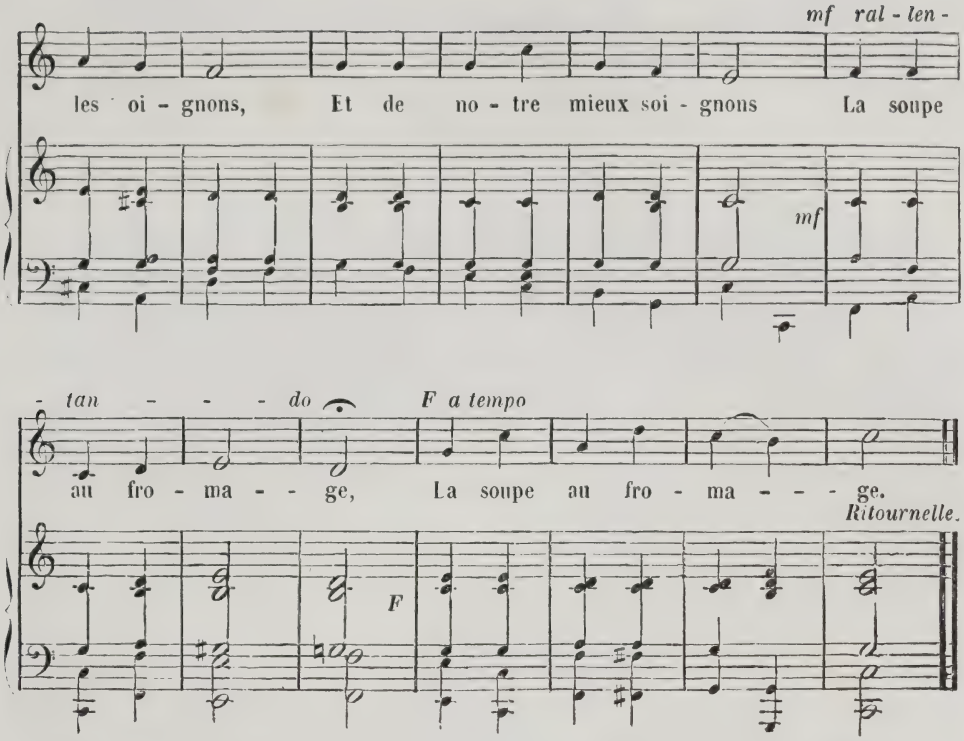
La marmite est sur le feu,
Mettez-y du beurre;
Ne craignez que le trop peu,
Et, sitôt qu'il pleure,
La farine et les oignons;
Et, de notre mieux, soignons
La soupe au fromage. (*bis.*)

Les oignons bien fricassés,
Versez l'eau bouillante.
Puis, faire à son gré laissez
La flamme brillante,
Un peu de sel, mais pas trop :
Et voilà partie au trot
La soupe au fromage. (*bis.*)

LA SOUPE AU FROMAGE.

MUSIQUE ET ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. SCHANNE.





Du pain les plus beaux croûtons
Vite à la soupière,
Et par couche entremettons
Notre vieux gruyère.
Pour le coup versez-moi là
Votre marmite... et voilà...
La soupe au fromage! (*bis.*)

Quels superbes filets blancs
La soupière grise
Fait rayonner de ses flancs
Sitôt qu'on y puise!
Quel ineffable fumet
Lance à notre nez gourmet
La soupe au fromage! (*bis.*)

Dieu! comme cela descend!
Qu'en dis-tu, compère?
Second service à présent:
Les deux font la paire!
J'ai soif à n'y plus tenir,
Mais il faut d'abord finir
La soupe au fromage! (*bis.*)

Maintenant le verre en main!
Certe, on peut bien boire
Sans penser au lendemain,
Quand de tout *déboire*
On est sûr d'être vainqueur
En s'appliquant sur le cœur
La soupe au fromage! (*bis.*)

CHANSON A MANGER.

— 1660 —

Quand j'ai bien faim et que je mange,
Et que j'ai bien de quoi choisir,
Je ressens autant de plaisir
Qu'à gratter ce qui me démange.
Cher ami, tu m'y fais songer:
Chacun fait des chansons à boire,
Et moi, qui n'ai plus rien de bon que la mâchoire,
Je n'en veux faire qu'à manger.

Quand on se gorge d'un potage
Succulent comme un consommé,
Si notre corps en est charmé,
Notre âme l'est bien davantage.

Aussi Satan, le faux glouton,
Pour tenter la femme première,
N'alla pas lui montrer du vin ou de la bière,
Mais de quoi branler le menton!

Quatre fois l'homme de courage
En un jour peut manger son soûl;
Le trop boire peut faire un fou
De la personne la plus sage.
A-t-on vidé mille tonneaux,
On n'a bu que la même chose;
Au lieu qu'en un repas on peut doubler la dose
De mille différents morceaux.

SCARRON.

LA FERMIÈRE.

ROMANCE.

(Janvier 1836).

Amour à la fermière! elle est
Si gentille et si douce!
C'est l'oiseau des bois qui se plaît
Loin du bruit dans la mousse;
Vieux vagabond qui tend la main,
Enfant pauvre et sans mère,
Puisses-tu trouver en chemin
La ferme et la fermière!

De l'escabeau vide au foyer
Là le pauvre s'empare,
Et le grand bahut de noyer
Pour lui n'est point avare;
C'est là qu'un jour je vins m'asseoir,
Les pieds blancs de poussière;
Un jour... puis en marche, et bonsoir
La ferme et la fermière!

Mon seul beau jour a dû finir,
Finir dès son aurore;
Mais pour moi ce doux souvenir
Est du bonheur encore:
En fermant les yeux, je revois
L'enclos plein de lumière,
La haie en fleur, le petit bois,
La ferme et la fermière!

Si Dieu, comme notre curé
Au prône le répète,
Paye un bienfait (même égaré),
Ah! qu'il songe à ma dette!
Qu'il prodigue au vallon les fleurs,
La joie à la chaumière,
Et garde des vents et des pleurs
La ferme et la fermière!

Chaque hiver, qu'un groupe d'enfants
A son fuseau sourie,
Comme les anges aux fils blancs
De la Vierge Marie!
Que tous, par la main, pas à pas,
Guidant un petit frère,
Réjouissent de leurs ébats
La ferme et la fermière!

ENVOI.

Ma chansonnette, prends ton vol!
Tu n'es qu'un faible hommage;
Mais qu'en avril le rossignol
Chante, et la dédommage;
Qu'effrayé par ses chants d'amour,
L'oiseau du cimetière,
Longtemps, longtemps se taise pour
La ferme et la fermière!

HÉGÉSIPPE MOREAU.

Le Journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France . 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRE
Rue Gît-le-Cœur, 10.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN — 10 cent. LE NUMÉRO
JOURNAL ILLUSTRÉ.

L'ORAGE.

Il pleut, il pleut, bergère,
Presse tes blancs moutons :
Allons sous ma chaumière,
Bergère, vite, allons :
J'entends sur le feuillage
L'eau qui tombe à grand bruit :
Voici, voici l'orage ;
Voilà l'éclair qui luit.

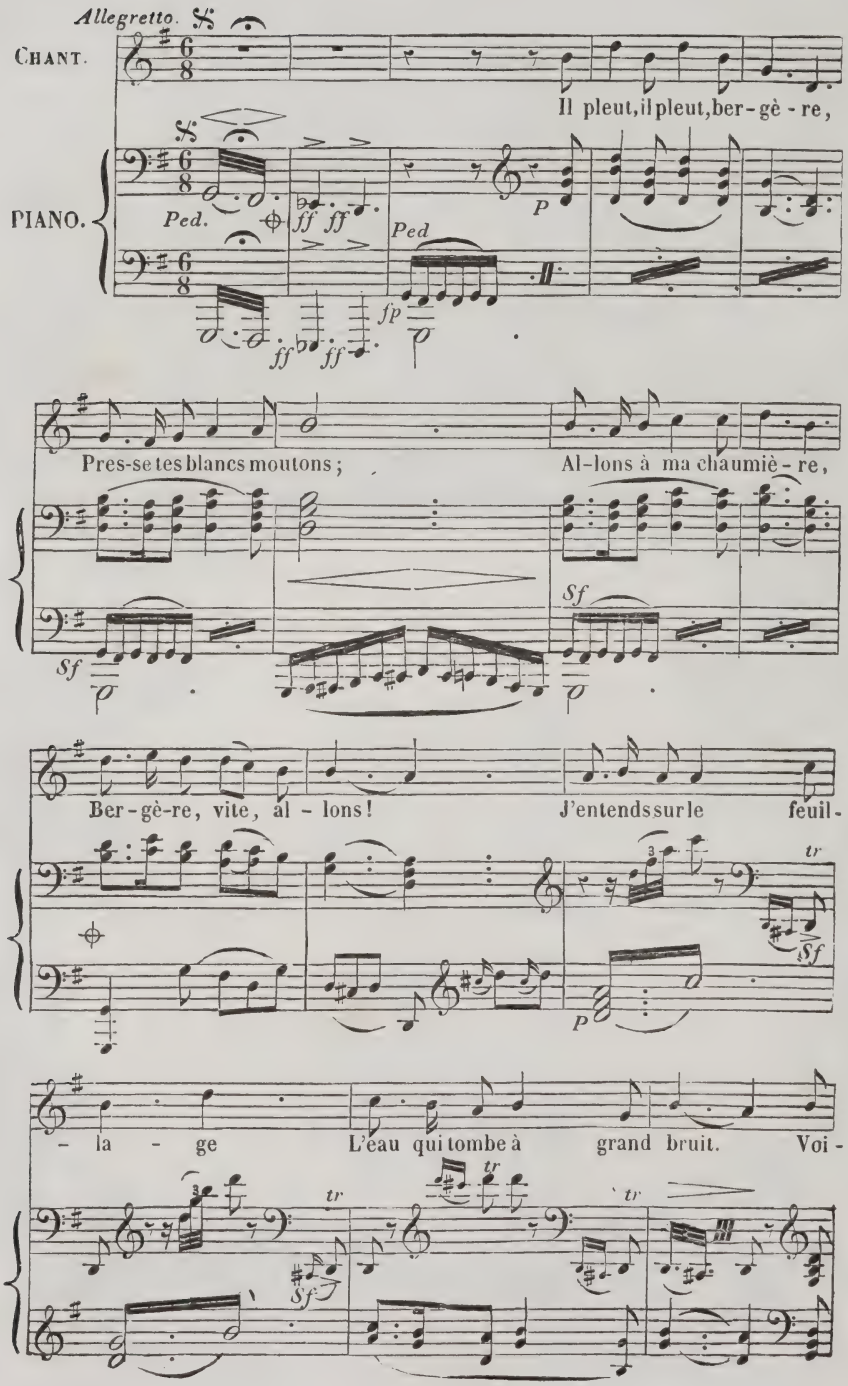
Entends-tu le tonnerre ?
Il roule en approchant :
Prends un abri, bergère,
A ma droite, en marchant :
Je vois notre cabane....
Et, tiens, voici venir
Ma mère et ma sœur Anne,
Qui vont l'étable ouvrir.

L'ORAGE.

MUSIQUE DE SIMON.

ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H COLET.

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE



La 2e fois on ne dit pas cette mesure.

- ci, voi-ci l'o-ra - - ge, Voi-là l'é-clair qui luit.

P e crescendo FF FFF Ped.

Pour les quatre derniers couplets, jouez l'accompagnement suivant:

Allegretto. CHANT

PIANO.

P P

Fin.

Bonsoir, bonsoir, ma mère :
Ma sœur Anne, bonsoir;
J'amène ma bergère
Près de vous pour ce soir.
Va te sécher, ma mie,
Auprès de nos tisons;
Sœur, fais-lui compagnie,
Entrez, petits moutons.

Soignons bien, ô ma mère!
Son tant joli troupeau :
Donnez plus de litière
A son petit agneau.
C'est fait : allons près d'elle.
Eh bien, donc, te voilà?
En corset qu'elle est belle!
Ma mère, voyez-la.

Soupons : prends cette chaise,
Tu seras près de moi;
Ce flambeau de mélèse
Brûlera devant toi :
Goûte de ce laitage;
Mais tu ne manges pas!
Tu te sens de l'orage;
Il a lassé tes pas.

Eh bien, voilà ta couche,
Dors-y jusques au jour;
Laisse-moi sur ta bouche
Prendre un baiser d'amour.
Ne rougis pas, bergère,
Ma mère et moi, demain,
Nous irons chez ton père
Lui demander ta main.

L'ORAGE.

Même air et même accompagnement.

Lise, entends-tu l'orage?
Il gronde, l'air gémit.
Sauvons-nous au bocage...
Lise doute et frémit.
Qu'un cœur faible est à plaindre
Dans ce double danger!
C'est trop d'avoir à craindre
L'orage et son berger.

Mais cependant la foudre
Redouble ses éclats;
Que faire? que résoudre?
Faut-il donc suivre Hylas?
De frayeur Lise atteinte
Va, vient, fuit tour à tour;
On fait un pas par crainte,
Un autre par amour.

Lise au bosquet s'arrête
Et n'ose y pénétrer.
Un coup de la tempête
Enfin l'y fait entrer.
La foudre au loin s'égare,
On échappe à ses traits;
Mais ceux qu'Amour prépare
Ne manquèrent jamais.

Ce Dieu, pendant l'orage,
Profite des instants;
Caché dans le nuage,
Son œil suit nos amants.
Lise de son asile
Sortit d'un air confus.
Le ciel devint tranquille;
Son cœur ne l'était plus

COLARDEAU.

Le Journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue Gît-le-Cœur, 10.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE.
6 fr. PAR AN — 10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.

PAUVRE JACQUES.

Paroles de la marquise de Travanet.

Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi,
Je ne sentais pas ma misère,
Mais à présent que tu vis loin de moi,
Je manque de tout sur la terre. (*bis.*)

Quand tu venais partager mes travaux,
Je trouvais ma tâche légère,
T'en souviens-tu? tous les jours étaient beaux,
Qui me rendra ce temps prospère? (*bis.*)

Quand le soleil brille sur nos guérets,
Je ne puis souffrir sa lumière;
Et quand je suis à l'ombre des forêts,
J'accuse la nature entière. (*bis.*)
Pauvre Jacques, etc.

PAUVRE JACQUES.

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.

Andante.

CHANT.

Pau - vre Jacques, quand j'étais près de toi, Je ne sentais pas ma mi - sè - re;

PIANO.

p

Mais à pré-sent que tu vis loin de moi, Je manque de tout sur la ter - - re, Je manque de

Fin.

tout sur la ter - re. Quand tu ve-nais par-ta-ger mes tra - vaux, Je trou-vais ma tâ-che lé-

Fin.

cres.

- gè - re, T'en souvient-il? tous les jours é-taient beaux, Qui me rendra ce temps pros-pè - - re.

LOUIS XVI AUX FRANÇAIS.

1793

ROMANCE.

Air *du Pauvre Jacques.*

O mon peuple! que vous ai-je donc fait?
J'aimais la vertu, la justice.
Votre bonheur fut mon unique objet,
Et vous me traînez au supplice!

Français, Français, n'est-ce pas parmi vous
Que Louis reçut la naissance?
Le même ciel nous a vus naître tous:
J'étais enfant dans votre enfance.

O mon peuple! ai-je donc mérité
Tant de tourments et tant de peines?
Quand je vous ai donné la liberté,
Pourquoi me chargez-vous de chaînes?

Tout jeune encor, tous les Français en moi
Voyaient leur appui tutélaire:
Je n'étais pas encore votre roi,
Et déjà j'étais votre père.

Quand je montai sur ce trône éclatant
Que me destina ma naissance,
Mon premier pas dans ce poste brillant,
Fut un édit de bienfaisance.

Le bon Henri, longtemps cher à vos cœurs,
Eut cependant quelques faiblesses:
Mais Louis seize, ami des bonnes mœurs,
N'eut ni favoris, ni maîtresses.

Nommez-les donc, nommez-moi les sujets
Dont ma main signa la sentence!
Un seul jour vit périr plus de Français,
Que les vingt ans de ma puissance.

Si ma mort peut faire votre bonheur,
Prenez mes jours, je vous les donne;
Votre bon roi, déplorant votre erreur,
Meurt innocent et vous pardonne.

O mon peuple! recevez mes adieux,
Soyez heureux, je meurs sans peine;
Puisse mon sang, en coulant sous vos yeux,
Dans vos cœurs éteindre la haine.

LE JOUEUR DE LUTH.

1786

Humble cabane de mon père,
Témoin de mes premiers plaisirs,
Du fond d'une terre étrangère,
C'est vers toi que vont mes soupirs.

Le jeune tilleul qui t'ombrage,
Et la fontaine et le hameau,
De ton agreste paysage
Tout me retrace le tableau.

J'ai vu devant moi, sans envie,
S'ouvrir de superbes palais:
C'est toi, ma cabane chérie,
Qui peux remplir tous mes souhaits.

D'où vient cette joie inquiète,
Dont ton nom seul saisit mon cœur,
Si dans ta paisible retraite
Le ciel n'a fixé mon bonheur?

Quoi! j'y vivrais libre et tranquille,
Après tant de pas incertains?
Et Louise dans cet asile
Viendrait embellir mes destins?

O mon luth, qu'avec complaisance,
Je te sens frémir sous mes doigts!
Si j'obtiens ma double espérance,
C'est à tes sons que je le dois.

Berquin.

L'AMOUR DE COLIN.

1785

Air *de Dalayrac.*

Si j'étais petit oiseau,
M'envolerais vite, vite,
Vers ce tout lointain hameau
Où soupire ma petite,
Loin de son cher pastoureau*.

Que si j'étais le Zéphyre,
M'en irais me parfumer
Du doux air qu'elle respire,
Et qu'elle vient d'embaumer.

Mais mieux aimerais encore
Être léger papillon;
Et sitôt quitterais Flore
Pour caresser ma Lison.
Pour première fois volage,
Irais, petit libertin,
Baiser sur son beau visage
Et la rose et le jasmin;
Puis, content de mon voyage,
Viendrais mourir sur son sein,
Qui palpiterait, je gage.

Si j'étais gentil ruisseau,
Sitôt, sitôt bien rapide,
Je prendrais l'Amour pour guide,
Et franchirais maint coteau,
Pour arriver au berceau
Où la bergère timide
Repose au pied d'un ormeau.
Puis, quand serais tout près d'elle,
Murmurerais doucement,
Pour mieux écouter comment
Cette gente pastourelle
Demande à l'écho fidèle
Le doux nom de son amant.

Mais, las! dans mon mal extrême,
Que demander au destin?
Bien mieux vaut être soi-même,
Puisqu'au monde rien ne l'aime
Aussi bien que son Colin.

Hoffmann, le critique.

* Peut-être que la charmante chanson si j'étais petit oiseau a été inspirée à Béranger par la lecture de cette gracieuse idylle.

FLEUVE DU TAGE.

1817

Fleuve du Tage,
Je fuis tes bords heureux;
A ton rivage
J'adresse mes adieux.
Rochers, bois de la rive,
Écho, nymphe plaintive,
Adieu, je vais
Vous quitter pour jamais.

Grotte jolie
Où le temps fortuné
Près de Marie
A si vite passé,
Ton réduit solitaire,
Asile du mystère,
Fut pour mon cœur
Le séjour du bonheur.

Jour de tendresse
Comme un beau songe a fui;
Jours de tristesse,
De chagrin et d'ennui,
Loin de ma douce amie,
Désormais de ma vie
Vont pour toujours,
Hélas! flétrir le cours.

Terre chérie
Où j'ai reçu le jour,
Comme Marie,
Objet de mon amour;
Rochers, bois de la rive,
Écho, nymphe plaintive,
Adieu, je vais
Vous quitter pour jamais.

J.-B. de Meun.

Le Journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue Gît-le-Cœur, 10.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN. 10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.

CANTIQUE DE GENEVIÈVE DE BRABANT.

Approchez-vous, honorable assistance,
Pour entendre réciter en ce lieu,
L'innocence reconnue et patience
De Geneviève très-aimée de Dieu;
Étant comtesse
De grand'noblesse,
Née du Brabant était assurément.

Geneviève fut nommée au baptême;
Ses père et mère l'aimaient tendrement;
La solitude prenait d'elle-même,
Donnant son cœur au Sauveur tout-puissant.
Son grand mérite
Fit qu'à la suite
Dès dix-huit ans fut mariée richement

En peu de temps s'éleva grande guerre;
Son mari, seigneur du Palatinat,
Fut obligé, pour son honneur et gloire,
De quitter la comtesse en cet état,
Étant enceinte
D'un mois sans feinte,
Fait ses adieux, ayant les larmes aux yeux.

Il a laissé son aimable comtesse
Entre les mains d'un méchant intendant,
Qui la voulut séduire par finesse,
Et l'honneur lui ravir subtilement;
Mais cette dame,
Pleine de charme,
N'y voulut consentir aucunement.

Ce malheureux accusa sa maîtresse
D'avoir péché avec son cuisinier;
Le serviteur fit mourir par adresse,
Et la comtesse fit emprisonner;
Chose assurée,
Est accouchée,
Dans la prison, d'un beau petit garçon.

Le temps finit toute cette grande guerre,
Et le seigneur revint en son pays;
Golo s'en fut au-devant de son maître,
Jusqu'à Strasbourg accomplir son envie,
Ce téméraire
Lui fit accroire
Que sa femme adultère avait commis.

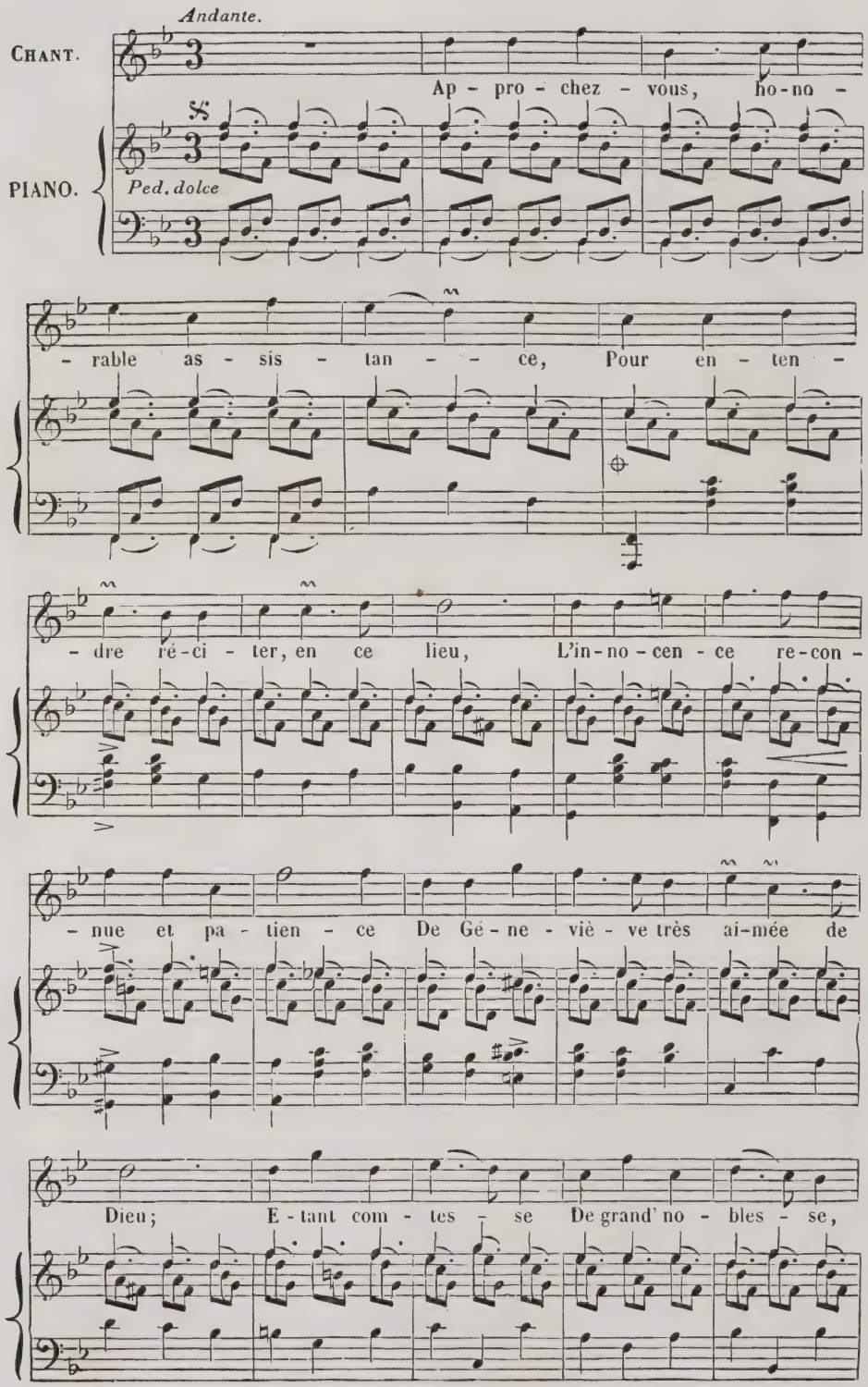
Étant troublé de chagrin dans son âme;
Il ordonna à Golo ce tyran,
D'aller au plus tôt faire tuer sa dame,
Et massacrer son petit innocent;
Ce méchant traître,
Quittant son maître,
Va, d'un grand cœur, exercer sa fureur.

Ce bourreau de Geneviève si tendre,
La dépouilla de ses habillements;
De vieux haillons la fit vêtir et prendre
Par deux valets fort rudes et très-puissants;
L'ont emmenée,
Bien désolée,
Dans la forêt avec son cher enfant.

GENEVIÈVE DE BRABANT.

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.

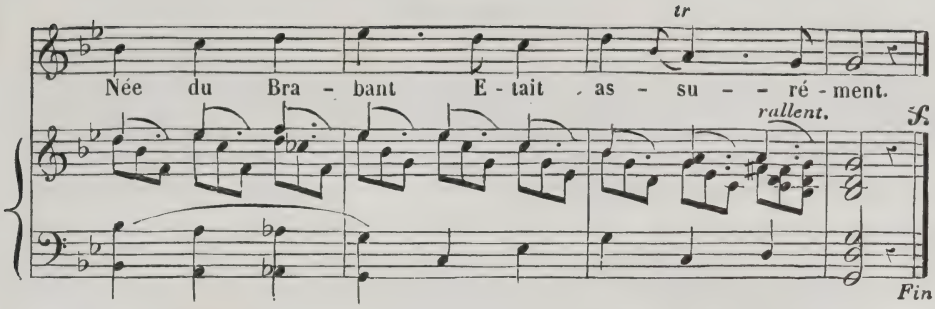


tr

Née du Bra - bant E - tait as - su - - ré - ment.

rallent.

Fin



L'air suivant, qui est devenu populaire, dérive évidemment (par corruption) de celui que nous venons de donner.

Andante.

CHANT

Approchez-vous, ho-norable as-sis - tan - ce, Pour en-ten-

PIANO.

Ped. dolce

- dre re-ci-ter en ce lieu, L'inno-cen-ce re-connue et pa-tien-ce De Gé-ne-

- viè - ve très ai - mée de

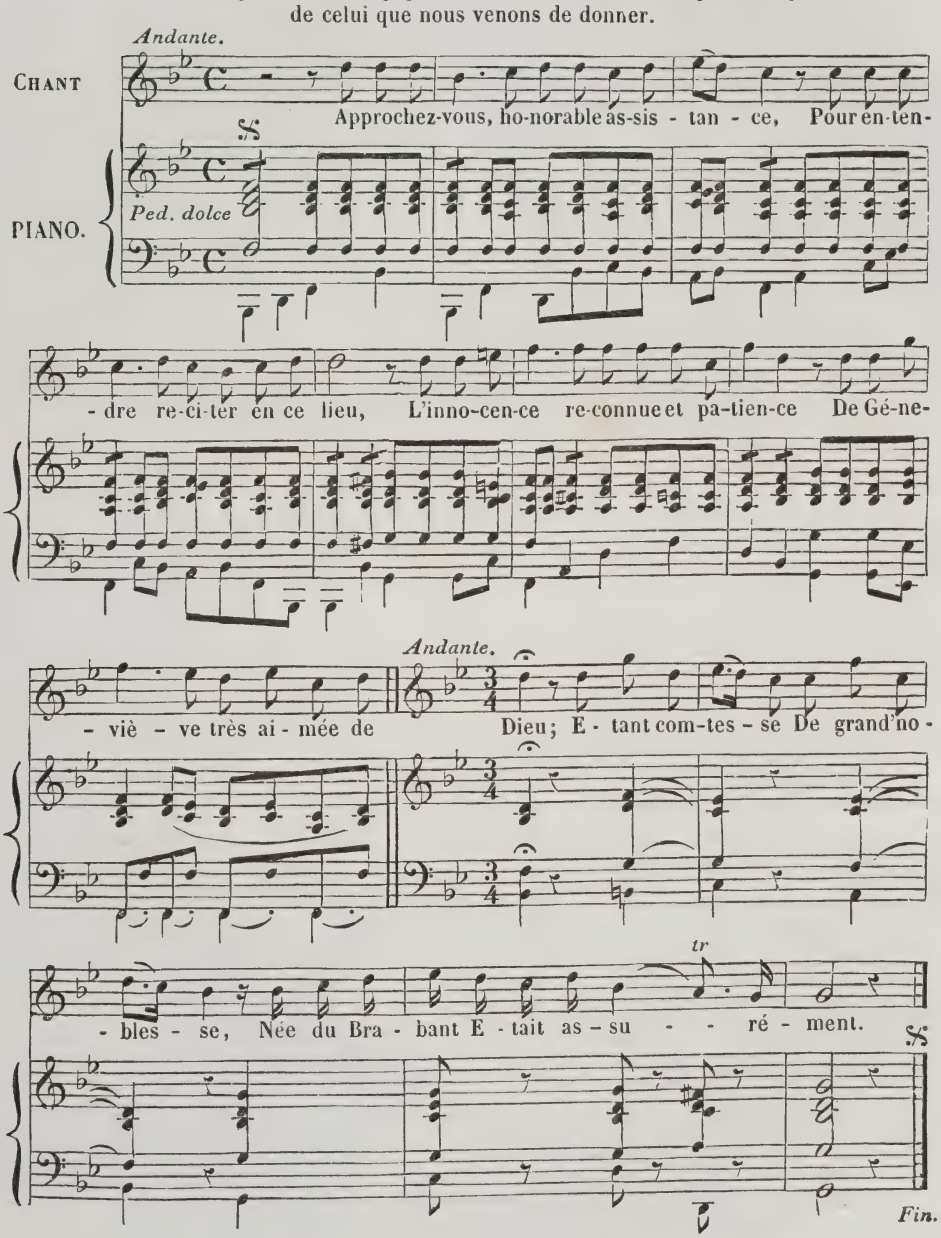
Andante.

Dieu; E - tant com-tes - se De grand'no -

tr

- bles - se, Née du Bra - bant E - tait as - su - - ré - ment.

Fin.



Geneviève, approchant du supplice,
Dit à ses deux valets, tout en pleurant :
Si vous voulez me rendre un grand service,
Faites-moi mourir avant mon cher enfant;
Et sans remise,
Je suis soumise
A votre volonté présentement.

La regardant, l'un dit : Qu'allons-nous faire?
Quoi! un massacre! je n'en ferai rien;
Faire mourir notre aimable maîtresse ...
Peut-être un jour nous fera-t-elle du bien;
Sauvez-vous, dame
Pleine de charme,
Dans ces forêts qu'on ne vous voie jamais.

Celui qui a fait grâce à sa maîtresse,
Dit : Je sais bien comment tromper Golo,
La langue d'un chien nous faut, par finesse,
Prendre et porter à ce cruel bourreau;
Ce traître infâme,
Dedans son âme,
Dira : C'est cell' de Gen'viève au tombeau.

Au fond d'un bois, dedans une carrière,
Geneviève demeura pauvrement,
Étant sans pain, sans feu et sans lumière,
Ni compagnie que son cher enfant;
Mais l'assistance
Qui la sustente
C'est le bon Dieu qui la garde en tout lieu.

Ell' fut visitée par un' pauvre biche
Qui tous les jours allaitait son enfant :
Tous les oiseaux chantent et la réjouissent,
L'accoutumant à leur aimable chant;
Les bêtes farouches
Près d'elle se couchent,
Divertissant elle et son cher enfant.

Voilà son mari qui est en grand'peine,
Dans son château, consolé par Golo;
Ce n'est que jeux, que festins qu'on lui mène;
Mais ces plaisirs sont très-mal à propos;
Car, dans son âme,
Sa chère dame,
Ce châtelain pleure avec grand chagrin.

Jésus-Christ a découvert l'innocence
De Geneviève, par sa grande bonté :
Chassant dans la forêt en diligence,
Le comte des chasseurs s'est écarté,
Après la biche
Qui est nourrice
De son enfant qu'elle allaitait souvent.

La pauvre biche se sauve au plus vite
Dedans la grotte, auprès de l'innocent :
Le comte, aussitôt faisant la poursuite,
Pour l'attirer de ces lieux promptement,
Vit la figure
D'un' créature
Qui était auprès de son cher enfant.

Apercevant dans cette grotte obscure
Cette femme couverte de cheveux,
Lui demanda : Qui êtes-vous, créature?
Que faites-vous dans ces lieux ténébreux?
Ma chère amie,
Je vous en prie,
Dites-moi donc, s'il vous plaît, votre nom.

Geneviève, c'est mon nom d'assurance,
Née du Brabant, où sont tous mes parents :
Un grand seigneur m'épousa, sans doutance,
Dans son pays m'emmena promptement;
Je suis comtesse
De grand'noblesse,
Mais mon mari fait de moi grand mépris.

Il m'a laissée, étant d'un mois enceinte,
Entre les mains d'un méchant intendant,
Qui a voulu me séduire par contrainte,
Et puis me faire mourir vilainement;
De rage félonne,
Dit à deux hommes
De me tuer moi et mon cher enfant.

Le comte, ému, reconnaissant sa femme
Dedans ce lieu, la regarde en pleurant;
Quoi! est-ce vous, Geneviève, chère dame,
Pour qui je pleure il y a si longtemps?
Mon Dieu! quelle grâce,
Dans cette place,
De retrouver ma très-chère moitié!

Ah! que de joie! au son de la trompette
Voici venir la chasse et les chasseurs,
Qui reconnurent le comte, je proteste,
A ses côtés et sa femme et son cœur.
L'enfant, la biche,
Les chiens chérissent,
Les serviteurs rendent grâce au Seigneur.

Tous les oiseaux et les bêtes sauvages
Regrettent Geneviève par leur chant,
Pleurent et gémissent par leurs doux ramages,
En chantant tous d'un ton fort languissant;
Pleurant la perte
Et la retraite
De Geneviève et de son cher enfant.

Ce grand seigneur, pour punir l'insolence
Et la perfidie du traître Golo,
Le fit juger par très-juste sentence,
D'être écorché tout vif par un bourreau;
A la voirie
L'on certifie
Que son corps y fut jeté par morceaux.

Fort peu de temps notre illustre princesse
Resta vivante avec son cher mari;
Malgré ses chères et tendres caresses,
Elle ne pensait qu'au Sauveur Jésus-Christ;
Dans sa chère âme,
Remplie de flamme,
Elle priait Dieu tant le jour que la nuit.

Elle ne pouvait manger que des racines,
Dont elle s'était nourrie dans les bois;
Ce qui fait que son mari se chagrine,
Offrant toujours des vœux au Roi des rois
Qu'il s'intéresse
De sa princesse,
Qui suivait si austèrement ses lois.

Puissant seigneur, par amour je vous prie,
Et puisqu'aujourd'hui il nous faut quitter,
Que mon cher fils, ma douce compagnie,
Tienne toujours place à votre côté;
Que la souffrance
De son enfance
Fasse preuve de ma fidélité.

Geneviève à ce moment rendit l'âme
Au Roi des rois, le Sauveur tout-puissant;
Benoni de tout son cœur et son âme,
Poussait des cris terribles et languissants;
Se jetant par terre,
Lui et son père,
Se lamentant, pleurant amèrement.

Du ciel alors sortit une lumière,
Comme un rayon d'un soleil tout nouveau,
Dont la clarté dura la nuit entière,
Rien n'a paru au monde de plus beau;
Les pauvres et riches,
Jusqu'à la biche,
Tout a suivi Geneviève au tombeau.

Pour conserver à jamais l'innocence
De Geneviève accusée par Golo,
La pauvre biche veut, par sa souffrance,
Le prouver par un miracle nouveau;
Puisqu'elle est morte,
Quoi qu'on lui porte,
Sans boire ni manger sur le tombeau.

Le Journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue Git-le-Cœur, 10.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN — 10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.

LA TENTATION DE SAINT ANTOINE.

Paroles de Sédaine.

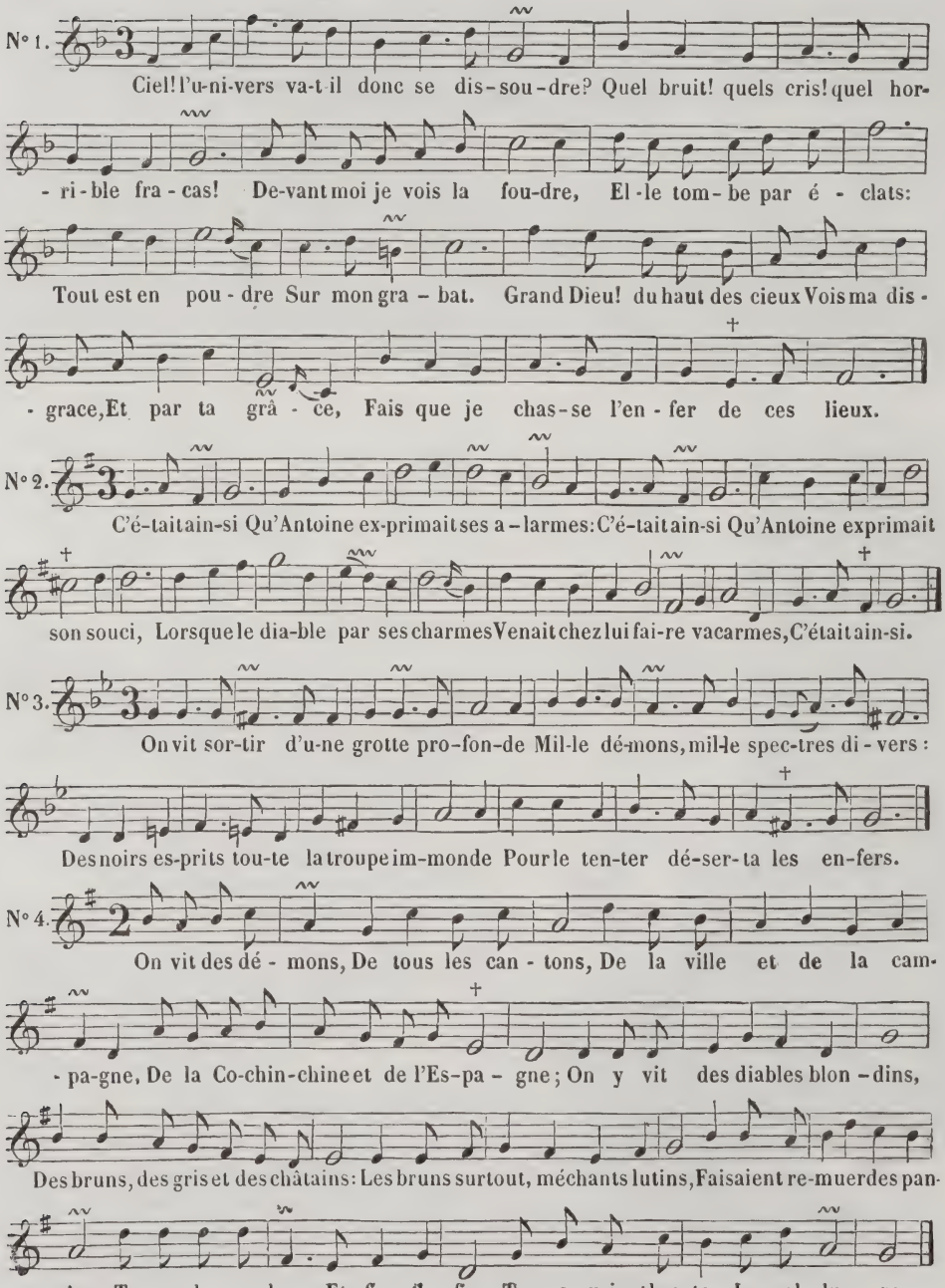
Air : *Plus inconstant que l'onde.*

Ciel! l'univers va-t-il donc se dissoudre?
Quel bruit! quels cris! quel horrible fracas!
Devant moi je vois la foudre,
Elle tombe par éclats :
Tout est en poudre
Sur mon grabat.
Grand Dieu! du haut des cieux
Vois ma disgrâce,
Et par ta grâce,
Fais que je chasse l'enfer de ces lieux.

Air : *Du haut en bas.*

C'était ainsi
Qu'Antoine exprimait ses alarmes;
C'était ainsi
Qu'Antoine exprimait son souci,
Lorsque le diable par ses charmes
Venait chez lui faire vacarme,
C'était ainsi.

AIRS DU POT-POURRI DE LA TENTATION DE SAINT ANTOINE



N° 5.

Quelques-uns pri-rent le co-chon De ce bon saint-An-toi-ne, Et, lui met-
tant un ca-pu-chon, Ils en fi-rent un moi-ne: Il n'en coû-tait que
la fa-çon, La fa-ri-don-dai-ne, la fa-ri-don-don, Peut-être en a-vait-
-il l'es-prit, Bi-ri-bi, A la fa-çon de Bar-ba-ri, Mon a-mi.

N° 6.

Sur un so-pha U-ne dia-blesse en fal-ba-
-la, Aux re-gards fri-pons, Dé-cou-vrait deux jo-lis monts Ronds.

N° 7.

Ron-flant comme un co-chon, On vo-yait sur un trône Un des en-vo-yés
de Plu-ton. Il por-tait pour cou-ronne Un vieux réchaud de fer sans fond, Et
pour sceptre un ti-son. Sous ses pieds un dé-mon, En for-me de dra-gon, Vomissait du ca-
-non. Le dia-ble s'é-veille et s'é-ton-ne, Et dit: Gar-çon,

N° 8.

Cou-rez vi-te, pre-nez le pa-tron, Et fai-tes-le moi dan-ser en
rond: Cou-rez vi-te, pre-nez le pa-tron, Ti-rez-le par son cor-don.
Bon. Messieurs les dé-mons, laissez-moi donc! Non, Tu chante-ras, Tu sau-te-ras, Tu dan-se-
-ras! Messieurs les dé-mons, laissez-moi donc! Non, Tu chante-ras, Tu sau-te-ras, Tu dan-se-
-ras! Cou-rez vi-te, Prenez le pa-tron, Ti-rez-le par son cor-don. Bon.

N° 9.

Le saint, crai-gnant de pé - cher Dans cette a - ven - tu - re, Cou - rut

vi - te se ca - cher Sous sa cou - ver - tu - re. Mais mon - tant sur son châ -

- lit, Il ren - con - tra dans son lit Un mi - nois fri - pon, Un jo - li ten-

- dron, Sous des traits Pleins d'attraits U - ne con-cu - bi - ne!.. C'é - tait Proser - pi - ne.

N° 10.

Pi- qué, dans ce bac-cha - nal D'a - voir vu qu'on bri - sait sa cru -

- che, Et qu'un der-rière in - fer - nal A - vait fait ca - ca dans sa hu -

- che; Crainte aus-si de ten - ta - ti - on, No - tre saint prit un gou - pil -

- lon, Et flanque aux dé-mons é - ton - nés De l'eau bé - ni - te par le nez

N° 11.

Tel qu'un vo-leur, si-tôt qu'il voit main for-te, Tel qu'un sol-dat à l'aspect des pré-

- vôts: On vit s'en-fuir l'in-ferna-le co - hor-te, Et s'a - bi - mer dans ses affreux ca-chots.

N° 12.

Ah! mon Dieu! que je l'échappe bel - le! Dit le saint tremblant, Tout en sortant de sa ru-

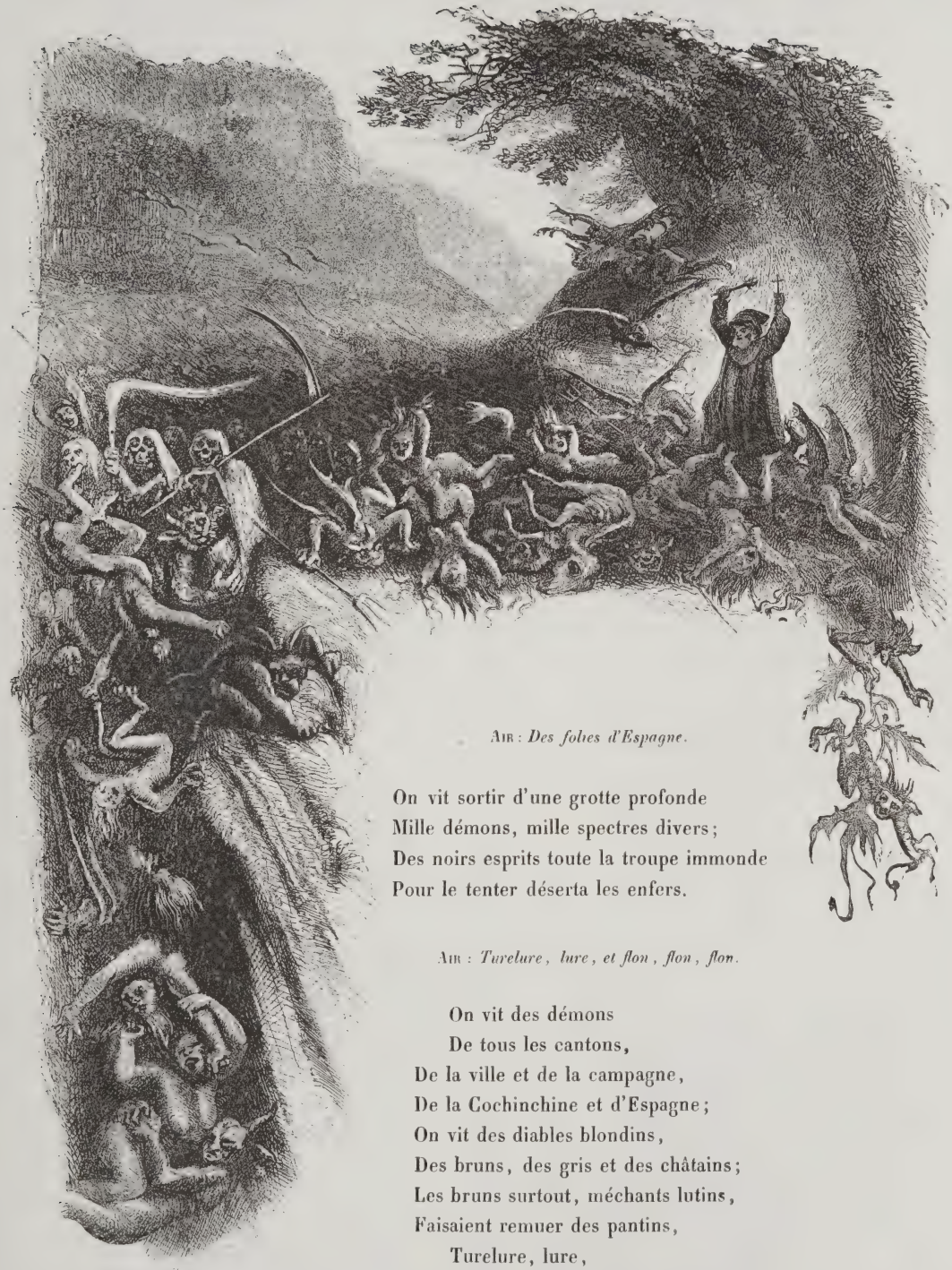
- el-le. Ah! mon Dieu! que je l'échappe bel - le! Un moment plus tard, je faisais le diable cor-nard.

N° 13.

Le dé - mon, quoiqu'il passe pour fin, Ne fut pas a-lors as-sez ma - lin.

S'il eût pris la for-me de Toi - net - te, Son air charmant, sa taille et ses ap-pas, C'é-tait

fait, la grâce é - tait mu - et - te, Et saint-An-toine eût vo - lé dans ses bras.



Air : *Des folies d'Espagne.*

On vit sortir d'une grotte profonde
Mille démons, mille spectres divers;
Des noirs esprits toute la troupe immonde
Pour le tenter déserta les enfers.

Air : *Turelure, lure, et flon, flon, flon.*

On vit des démons
De tous les cantons,
De la ville et de la campagne,
De la Cochinchine et d'Espagne;
On vit des diables blondins,
Des bruns, des gris et des châtains;
Les bruns surtout, méchants lutins,
Faisaient remuer des pantins,
Turelure, lure,
Et flon, flon, flon,
Tous avaient leur ton,
Leur allure.

Air : *La faridondaine.*

Quelques-uns prirent le cochon
De ce bon saint Antoine,
Et, lui mettant un capuchon,
Ils en firent un moine;
Il n'en coûtait que la façon,
La faridondaine,
La faridondon :
Peut-être en avait-il l'esprit,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

Air : *Dans un détour.*

Sur un sofa
Une diablesse en falbala,
Aux regards fripons,
Découvrait deux jolis monts
Ronds.

Air : *Au fond de mon caveau.*

Ronflant comme un cochon,
On voyait sur un trône
Un des envoyés de Pluton;
Il portait pour couronne
Un vieux réchaud sans fond,
Et pour sceptre un tison
Sous ses pieds un démon,
En forme de dragon
Vomissant du canon.
Le diable s'éveille, s'étonne,
Et dit : garçon!

Air : *La Pierre-Fitoise* (Contredanse)

Courez vite, prenez le patron,
Et faites-le moi danser en rond;
Courez-vite, prenez le patron,
Tirez-le par son cordon.
Bon!
Messieurs les démons, laissez-moi donc!
Non, tu chanteras,
Tu sauteras,
Tu danseras.
Messieurs les démons, laissez-moi donc!
Non, tu chanteras,
Tu sauteras,
Tu danseras.
Courez vite, prenez le patron,
Tirez-le par son cordon.
Bon!

Air : *Quand la mer Rouge apparut.*

Le Saint, craignant de pécher
Dans cette aventure,
Courut vite se cacher
Sous sa couverture;
Mais montant sur son châlit,
Il rencontra dans son lit
Un minois fripon,
Un joli tendron,
Sous des traits
Pleins d'attraits
Une concubine...
C'était Proserpine.

Air : *Nous autres bons villageois*

Piqué, dans ce bacchanal,
D'avoir vu qu'on brisait sa cruche,
Et qu'un derrière infernal
Avait fait caca dans sa huche;
Crainte aussi de tentation,
Notre saint prend un goupillon,
Et flanque aux démons étonnés
De l'eau bénite par le nez.

Air : *Des folies d'Espagne.*

Tel qu'un voleur, sitôt qu'il voit main-forte,
Tel qu'un soldat, à l'aspect des prévôts,
On vit s'enfuir l'infernale cohorte,
Et s'abîmer dans ses affreux cachots.

Air : *Ah! maman, que je l'échappai belle!*

Ah! mon Dieu, que je l'échappe belle!
Dit le saint tremblant,
Tout en sortant
De sa ruelle.
Ah! mon Dieu, que je l'échappe belle!
Un moment plus tard
Je faisais le diable cornard.

Air : *Le démon malicieux et fin.*

Le démon, quoiqu'il passe pour fin,
Ne fut pas lors assez malin;
Ah! s'il eût pris la forme de Toinette,
Son air charmant, sa taille et ses appas,
C'en était fait! la grâce était muette,
Et saint Antoine eût volé dans ses bras.

LA FIN DU MONDE.

Air : *Paris à cinq heures du matin.* (Voir la musique 15e livraison.)

Quel temps pitoyable!
Quel vent effroyable!
L'espoir est au diable;
Adieu la moisson.
L'orage dérange
Culture et vendange:
La cave et la grange
N'ont blé ni boisson.

Moineaux pâtissent,
Bergers pâlissent,
Beautés languissent,
Pour eux plus d'amour.
La foudre gronde,
La fin du monde
Est à la ronde
Le propos du jour.

On voit par la ville
Le peuple docile,
Qui suit à la file,
Prêtres et bedeau;
Mais leur évangile,
Jeûnes et vigile,
Tout est inutile,
Le ciel fond en eau.

A Saint-Etienne,
Par mainte antienne,
Vierge chrétienne,
On prie à genoux.
Partout on sonne,
On carillonne:
Notre patronne
Se moque de nous.

Dans cette occurrence,
Faute d'assistance,
Que devient la France?
Que devient Paris?
L'Afrique mutine
Garde sa farine,
Et par la famine
Nous sommes tous pris.

L'Académie
Est endormie,
Et la chimie
Éteint ses fourneaux.
Le géologue
Qu'on épilogue,
Perd de sa vogue
Et ronge ses os.

Quelque géomètre,
Inventeur de mètre,
Croit en vain soumettre
Le globe à ses lois.
L'un nous fait en masse
Rôtir sur la place,
L'autre nous menace
D'un hiver sans bois.

L'astronomie,
L'astrologie,
Et la magie,
Sont fort en défaut;
Le moraliste
Ou le sophiste,
Confus et triste,
Tombe de son haut.

A l'économie,
Des arts ennemie,
En tous lieux on crie,
Et c'est un fléau.
L'adroite imposture
Poursuit et censure,
Sans fin ni mesure,
Les gens de bureau.

Notre ministre,
D'un air sinistre,
Prend le registre
De nos règlements;
Et son comptable,
D'un air capable,
Réduit la table
Des appointements.

Pour peu qu'on soit sage,
Il faut qu'on ménage;
A bas l'équipage!
A bas le jockey!
On monte un étage,
On vit de potage,
On boit du laitage
Et point de tokay.

Plus de théâtre,
De jeu folâtre;
Au coin de l'âtre
On reste bourru.
Fines parties,
Douces folies,
Femmes jolies,
Tout a disparu.

Hélas! comment faire
Pour sortir d'affaire?
Pauvre locataire,
Je dois mon loyer.....
Il est un refuge
Près du divin juge;
De peur du déluge,
Allons nous noyer.

Les folies d'un homme sérieux.

Quel effroyable bruit! quels feux étincelants!
Jupiter aux mortels déclare-t-il la guerre?
Veut-il encor par son tonnerre
Foudroyer de nouveaux Titans?
Gronde, gronde, tonnerre affreux,
Et ravage le monde
Par tes redoutables fureurs.
Fais tout trembler d'effroi (*bis.*)
Sur la terre et sur l'onde, (*bis.*)
Mais respecte du moins la vigne et les buveurs.

LEBRUN.

SI J'AVAIS ÉTÉ SAINT ANTOINE.

CHANSON-FOLIE.

AIR : *Rions, buvons, aimons, chantons.*

A mon cochon frais et gaillard
J'aurais donné le coup de grâce,
Et de sa hure et de son lard
J'aurais engraissé ma besace :
Boudins et cervelas sont bons
Pour allumer la soif d'un moine :
Mayence eût paré mes jambons,
Si j'avais été saint Antoine!

Quand un démon, m'offrant du vin,
M'aurait dit : « Saint homme, il faut boire! »
J'aurais entonné ce refrain :
De m'enivrer je me fais gloire!
J'aurais, à ses yeux ébaubis,
Vidé mon broc comme un vrai moine;
Mon nez eût brillé de rubis,
Si j'avais été saint Antoine!

Le froc à Cythère est connu
Presqu'autant que dans les cellules.
A l'aspect d'un tendron cornu,
Je n'aurais pas eu de scrupules;
Par pénitence, tant d'appas
M'eussent semblé morceau de moine,
Et j'eusse volé dans ses bras,
Si j'avais été saint Antoine!

Quand Satan, au bruit des chaudrons,
M'aurait donné folles aubades,
Comme de ses diables lurons
J'aurais imité les gambades!
J'aurais, pour ce gai carnaval,
Retournant ma robe de moine,
Par un menuet ouvert le bal,
Si j'avais été saint Antoine!

J'aurais mis bas le capuchon,
J'aurais abandonné ma grotte,
J'aurais échangé mon cordon
Contre une joyeuse marotte;
On aurait célébré le nom
Du plus joyeux saint qui fut moine;
A table on m'eût pris pour patron,
Si j'avais été saint Antoine!

Le Journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue Gît-le-Cœur, 10.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN — 10 cent. LE N° NÉRO
JOURNAL ILLUSTRÉ.

MONSIEUR DUMOLLET.

Désaugiers.

Bon voyage,
Cher Dumollet;
A Saint-Malo débarquez sans naufrage.
Bon voyage,
Cher Dumollet,
Et revenez si le pays vous plaît.

Peut-être un jour une femme charmante
Vous rendra père aussi vite qu'époux;
Tâchez, c'te fois, qu'personne ne vous démente
Quand vous direz que l'enfant est à vous...

Bon voyage,
Cher Dumollet;
A Saint-Malo débarquez sans naufrage.
Bon voyage,
Cher Dumollet,
Et revenez si le pays vous plaît.

MONSIEUR DUMOLLET.

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. VICTOR CHÉRI.

Vivace.

CHANT.

Bon voy - a - ge, Cher Du-mol - let, A Saint-Ma - lo dé-bar-quez sans nau-

PIANO.

P

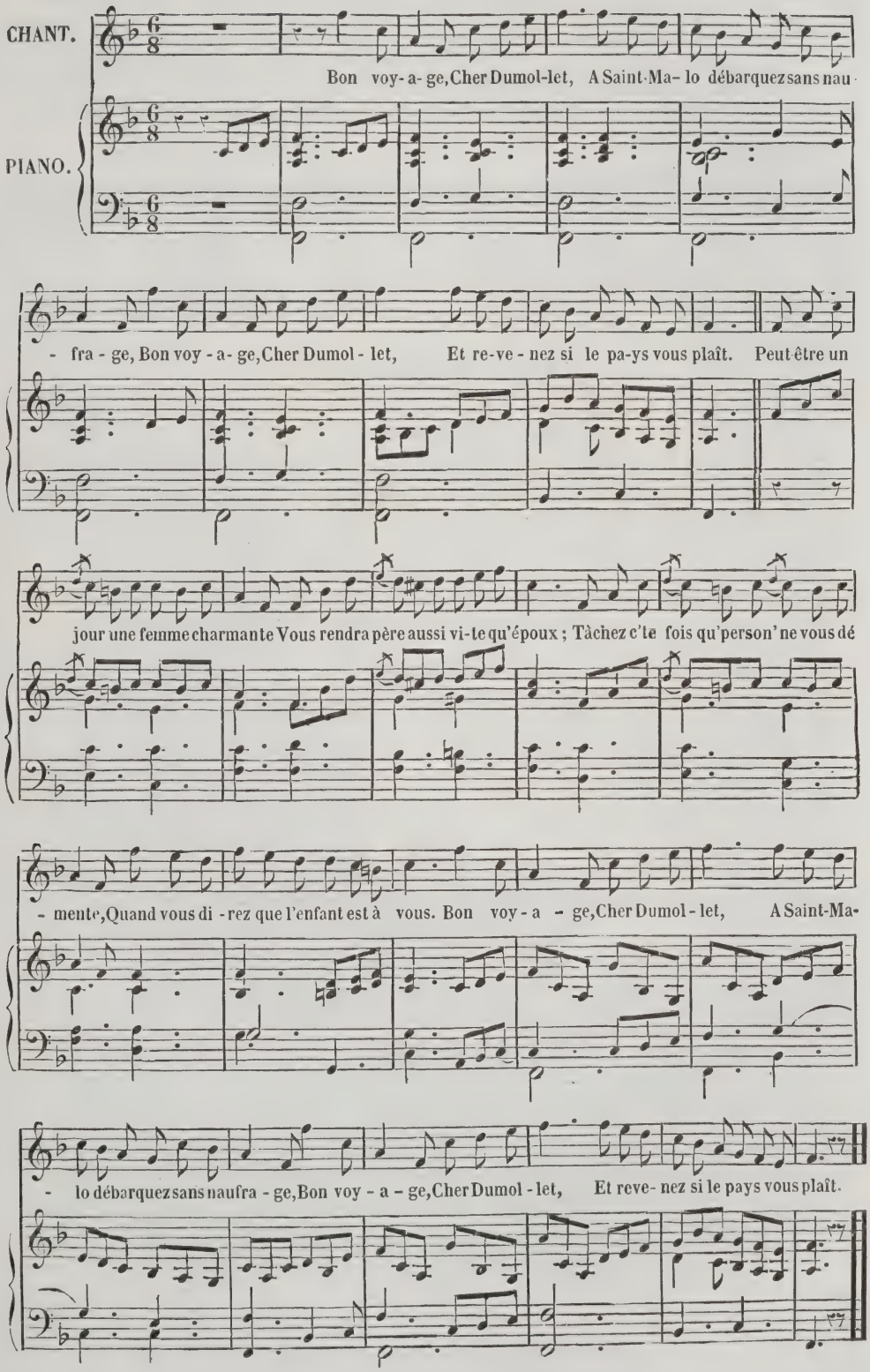
- fra-ge, Bon voy - a - ge, Cher Dumol - let, Et re-ve-nez si le pays vous plaît. Peut-être un

FIN.

jour u - ne femme char-man - te Vous rendra père aus-si vi - te qu'é-poux; Tâchez c'te

fois qu'person' ne vous dé- men - te, Quand vous di - rez que l'enfant est à vous. Bon voy-

AUTRE ACCOMPAGNEMENT, PAR M. NEMORAH.



Si vous venez revoir la capitale,
Méfiez-vous des voleurs, des amis,
Des billets doux, des coups, de la cabale,
Des pistolets et du torticolis.

Bon voyage,
Cher Dumollet;
A Saint-Malo débarquez sans naufrage.
Bon voyage,
Cher Dumollet,
Et revenez si le pays vous plaît.

DUMOLLET.

Allez au diable et vous et votre ville,
Où j'ai souffert mille et mille tourments.

Au public.

Il vous serait cependant bien facile
De m'y fixer, Messieurs, encor longtemps.
Pour vous plaire, je suis tout prêt
A rétablir ici mon domicile.
Faites connaître à Dumollet,
S'il doit rester ou faire son paquet.

DÉSAUGIERS.

LES VOYAGES.

Hélas! ici-bas tout voyage,
Et tout y change chaque jour :
La fortune, sur un nuage,
Quitte et prend chacun à son tour :
En volant d'orage en orage,
La gloire entraîne au loin sa cour;
Son aigle est oiseau de passage,
Comme l'hirondelle et l'amour. (*bis.*)

Le temps emporte sur ses ailes
Et nos plaisirs et nos tourments,
La fraîcheur des fleurs et des belles,
Et la foule de nos serments;
L'amitié, qu'on croit moins volage,
Faisant chez nous peu de séjour,
N'est plus qu'un oiseau de passage,
Comme l'hirondelle et l'amour. (*bis.*)

La raison doit être plus sage;
Mais, grâce à nos doctes travaux,
Trop souvent elle déménage
Et s'absente de nos cerveaux :
Je vois à peine son image :
Mille erreurs voltigent autour;
Il faut la saisir au passage,
Comme l'hirondelle et l'amour. (*bis.*)

On ne voit de constant, en France,
Que la folle légèreté.
Dans le malheur, dans la souffrance,
Le Français garde sa gaîté :
Si parfois elle fait naufrage,
On est certain de son retour;
Elle est moins oiseau de passage
Que l'hirondelle et que l'amour. (*bis.*)

L. P. SÉGUR.

Le Journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue Gît-le-Cœur, 10.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE.
6 fr. PAR AN.
10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.

LE MATELOT DE BORDEAUX.

C'est dans la ville de Bordeaux
Qu'est arrivé trois beaux vaisseaux :
Les matelots qui sont dedans,
Ma foi ! ce sont de bons enfants.

Il y a un' dame dans Bordeaux
Qui aime bien les matelots :
Ma servante, allez-moi queri
Le matelot le plus joli.

Beau matelot, mon bel ami,
Madame vous envoie queri :
Montez là-haut, c'est au premier,
Collation vous y ferez.

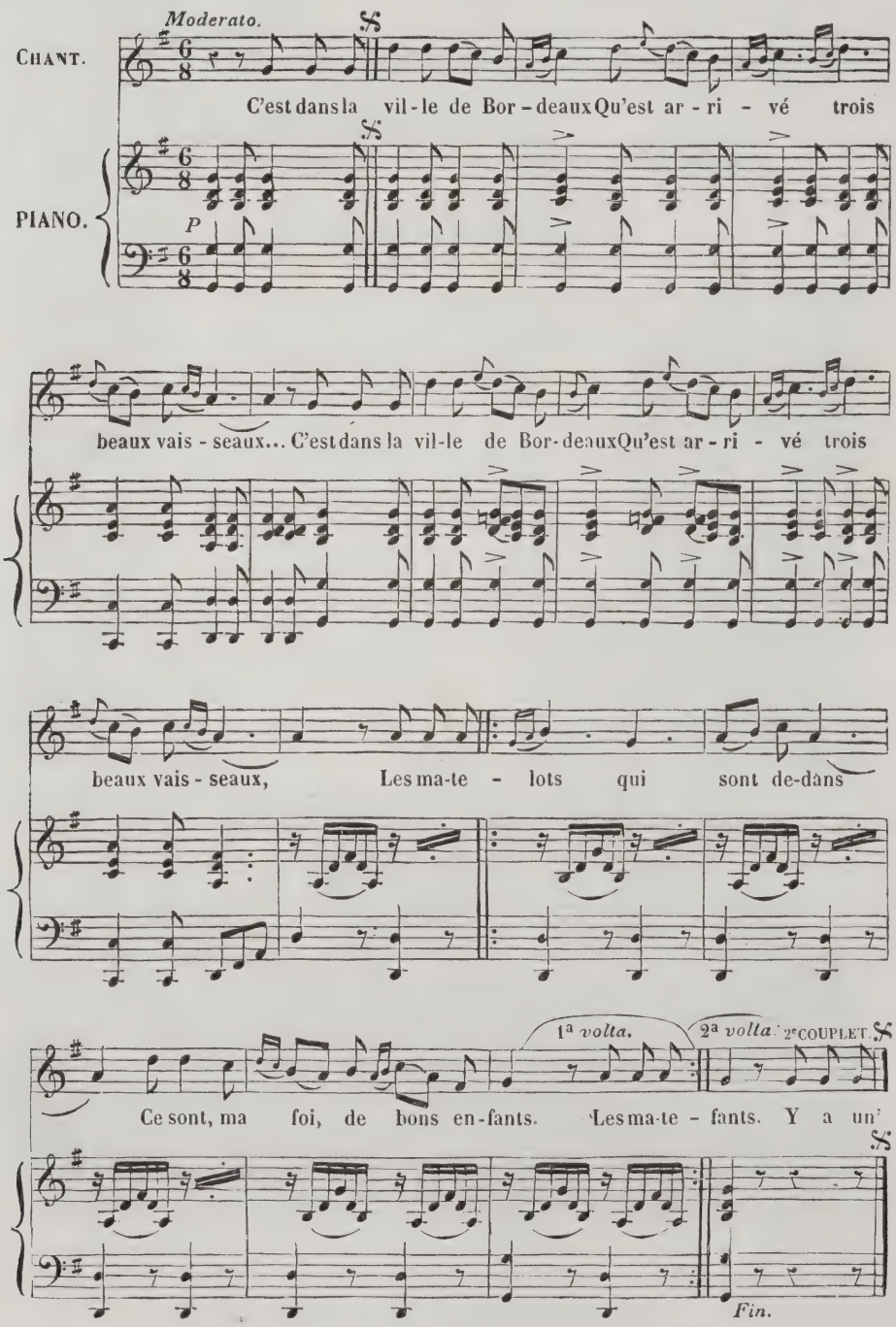
La collation a duré
Trois jours, trois nuits sans décessé,
Mais, au bout des trois jours passés,
Le matelot s'est ennuyé.

Le matelot s'est ennuyé;
Par la fenêtre a regardé :
Madam', donnez-moi mon congé,
Il fait beau temps, j'veux m'en aller.

LE MATELOT DE BORDEAUX.

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.



Beau matelot, si tu t'en vas,
Mal de moi tu parleras;
Tiens, voilà cent écus comptés,
Sera pour boire à ma santé.

Le matelot en s'en allant
Fit rencontre du président :
Beau président, beau président,
Je suis satisfait et content.

Beau matelot, mon bel ami,
Répète-moi ce que t'as dit :
Monsieur, je dis qu'il fait beau temps
Pour aller sur la mer voguant.

Le matelot dans son vaisseau
S'mit à chanter des airs nouveaux :
Vivent les dames de Bordeaux,
Qui aiment bien les matelots!

Andante un poco allegro.

CHANT — 1re Voix. — 2e Voix.

C'est dans la vil - le de Bor - deaux Qu'est ar - ri - vé trois beaux vais - seaux. Les ma-te - lots qui sont de - dans, Ce sont, ma foi, de bons en - fants. - fants.

PIANO. — *Dolce.* — *dolce.* — *Ped. dolce.*

1a volta. — 2a volta.

Fin

LE NAUFRAGE.

J'avoy chargé mon navire
De vins qui estoient très-bons,
Tels comme il les faut à Vire,
Pour boire, aux bons compagnons.
Donnez par charité à boire à ce povre homme marinier
Qui, par tourmente et fortune, a tout perdu sur la mer.

Nous estions là bonne trouppe
Aimant ce que nous menions,
Qui, ayant le vent en pouppe,
Tous l'un à l'autre en beuvions.
Donnez par charité à boire à ce povre homme marinier
Qui, par tourmente et fortune, a tout perdu sur la mer.

Desja proche du rivage
Ayant beu cinq ou six coups,
Vînmes à faire naufrage
Et ne sauvasmes que nous.
Donnez par charité à boire à ce povre homme marinier
Qui, par tourmente et fortune, a tout perdu sur la mer.

Il fust mieux en notre gorge,
Ce vin, que d'estre en la mer.
Quand chacun chez soi le loge
Il est hors de tout danger.
Donnez par charité à boire à ce povre homme marinier
Qui, par tourmente et fortune, a tout perdu sur la mer.

OLIVIER BASSELIN.

LA PHILOSOPHIE DU MARIN.

AIR *du temps*.

Chacun a sa philosophie,
Un marin a la sienne aussi.
Sur ma frégate je défie
Et les chagrins et les soucis.
Pour les dompter,
Les éviter,
Toujours j'embarque avec moi la folie.
Dans mon hamac,
Sur le tillac,
Je me distrais en fumant mon tabac;
Mais quand ma pipe est allumée,
Je me dis : Que sont les grandeurs,
Les biens, l'amour et les honneurs?
Ma foi, de la fumée.

Comme un autre, dans ma jeunesse,
J'ai vécu sur le continent,
Et je me dis, avec tristesse:
La terre est un sot élément.
Plus d'un faquin,
Jadis Pasquin,
N'y paraît grand que par mainte bassesse,
Quand de son char,
Un peu plus tard,
Sur nous il jette un coup d'œil goguenard.
Mais quand pour moi la mer est douce,
Je ris, je chante sur le pont;
Là je ne crains pas qu'un fripon
En passant m'éclabousse.

Traversant la mer de la vie,
Tâchons d'arriver à bon port;
Soyons sans haine et sans envie,
Toujours contents de notre sort :
De la gaîté,
De la santé;
D'être immortels n'ayons point la manie;
Car bien souvent
Le plus savant
Voit ses écrits emportés par le vent.
N'usons donc point en vain notre encre :
L'onde coule et l'homme s'en va;
Et, corbleu! dans cette mer-là
L'on ne jette pas l'ancre.

Le Journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue Gît-le-Cœur, 10.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

INVOCATION A L'AMOUR.

Paroles attribuées à Henri IV.

Viens, aurore,
Je t'implore!
Je suis gai quand je te voi.
La bergère
Qui m'est chère
Est vermeille comme toi.

D'ambroisie,
Bien choisie,
Hébé la nourrit à part,
Et sa bouche,
Quand j'y touche,
Me parfume de nectar.

Elle est blonde,
Sans seconde;
Elle a la taille à la main.
Sa prunelle
Étincelle
Comme l'astre du matin.

Pour entendre
Sa voix tendre
On déserte le hameau;
Et Tityre,
Qui soupire,
Fait taire son chalumeau.

Les trois Grâces
Sur ses traces
Font naître un essaim d'Amours.
La sagesse,
La justesse,
Accompagnent ses discours.

INVOCATION A L'AMOUR.

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE

Allegretto.

CHANT.

Viens, au - ro - re, Je t'im - plo - re! Je suis gai quand je te voi. La ber- - gè-re Qui m'est chè-re, Est ver - meil - le com-me toi.

PIANO.

Fin.

INVOCATION A L'AMOUR.

Viens m'aider, ô dieu d'amours,
A pourtraire celle,
Celle tant belle,
Que tant aimerai toujours !

Elle a bien du gai printemps
Gente humeur et fin sourire;
Blanches perles sont ses dents,
Roses sa bouche respire.
Viens m'aider, etc.

Son maintien est si très-doux,
Son parler semble une lyre;
Si son regard luit sur vous,
Votre âme toute il attire.
Viens m'aider, etc.

Son vouloir est votre roi :
Voulût-elle votre vie,
Ce vous serait douce loi
D'accomplir sa fantaisie.
Viens m'aider, etc.

En sa personne rien n'a
Qui de l'aimer ne vous prie;
Et sans y penser, voilà
Qu'elle se trouve obéie.
Viens m'aider, etc.

Ne lui seriez moins constant,
En servant beauté nouvelle;
Car bien que l'œil soit content,
Le cœur dit : Ce n'est pas elle.
Viens m'aider, etc.

Avant le prix disputé,
Amours ont vu l'aventure;
Vénus eut bien la beauté,
Mais ma mie eut la ceinture.

Viens m'aider, ô dieu d'amours,
A pourtraire celle,
Celle tant belle,
Que tant aimerai toujours!

De Moncrif.

L'AMOUR VRAI.

1810

De ma Céline, amant modeste,
Si je n'ai reçu qu'un aveu,
Il vaut à lui seul tout le reste;
Amour sincère vit de peu. (*bis.*)
J'ai captivé plus d'une belle,
Mais mon cœur, ah! croyez-moi bien,
Les donnerait toutes pour celle
Qui ne m'a jamais donné rien. (*bis.*)

Quoique Céline soit charmante,
Je ne suis heureux qu'à demi :
Quoiqu'elle ait le cœur d'une amante,
Je n'ai que les droits d'un ami. (*bis.*)
Mais en vain son âme rebelle
Refuse un plus tendre lien :
Je donnerais mes jours pour celle
Qui ne m'a jamais donné rien. (*bis.*)

C'est ainsi que sous la ramée
Chantait un soir le troubadour :
Non loin de là sa bien-aimée
Entendit ces accents d'amour. (*bis.*)
Or, il obtint de cette belle
Un prix qu'il méritait si bien :
Il eut un doux baiser de celle
Dont il n'avait jamais eu rien. (*bis.*)

Millevoye.

L'AMANT FIDÈLE.

Ma mie,
Ma douce mie
Répond à mes amours ;
Fidèle
A cette belle,
Je l'aimerai toujours.

Si j'avais cent cœurs,
Ils ne seraient remplis que d'elle.
Si j'avais cent cœurs,
Aucun d'eux n'aimerait ailleurs.
Ma mie, etc

Si j'avais cent yeux,
Ils seraient tous fixés sur elle;
Si j'avais cent yeux,
Ils ne verraient qu'elle en tous lieux.
Ma mie, etc.

Si j'avais cent voix,
Elles ne parleraient que d'elle;
Si j'avais cent voix,
Toutes rediraient à la fois :
Ma mie, etc.

Si j'étais le roi,
On n'obtiendrait rien que par elle;
Si j'étais le roi,
Elle régnerait avec moi.
Ma mie, etc.

Si j'étais un dieu,
Je voudrais la rendre immortelle;
Si j'étais un dieu,
On l'adorerait en tout lieu.
Ma mie, etc.

Fussiez-vous cinq cents,
Vous seriez tous rivaux près d'elle :
Fussiez-vous cinq cents,
Chacun voudrait en être amant.
Ma mie, etc.

Eussiez-vous cent ans,
Vous rajeuniriez auprès d'elle;
Eussiez-vous cent ans,
Vous retrouveriez le printemps.

Ma mie,
Ma douce mie
Répond à mes amours ;
Fidèle
A cette belle,
Je l'aimerai toujours.

Abbé de Lattaignant.

VARIANTE.

Ma belle,
Ma toute belle,
Que j'aimerai toujours;
Ma belle,
Ma toute belle
Répond à mes amours.

Quand j'aurais cent voix,
Toutes ne parleraient que d'elle;
Quand j'aurais cent voix,
Toutes lui diraient à la fois :
Ma belle, etc.

Lui plaire,
Toujours lui plaire,
C'est l'objet de mes vœux;
Lui plaire,
Toujours lui plaire,
C'est vivre dans les cieux.

Elle dit de moi,
Et ce qu'elle dit est sincère;
Elle dit de moi,
Ce que je dis quand je la vois.
Lui plaire, etc.

Laujon.

HENRI PLON, — LÉCRIVAIN ET TOUBON, ÉDITEURS.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. par an. 10 cent. le numéro
JOURNAL ILLUSTRÉ.

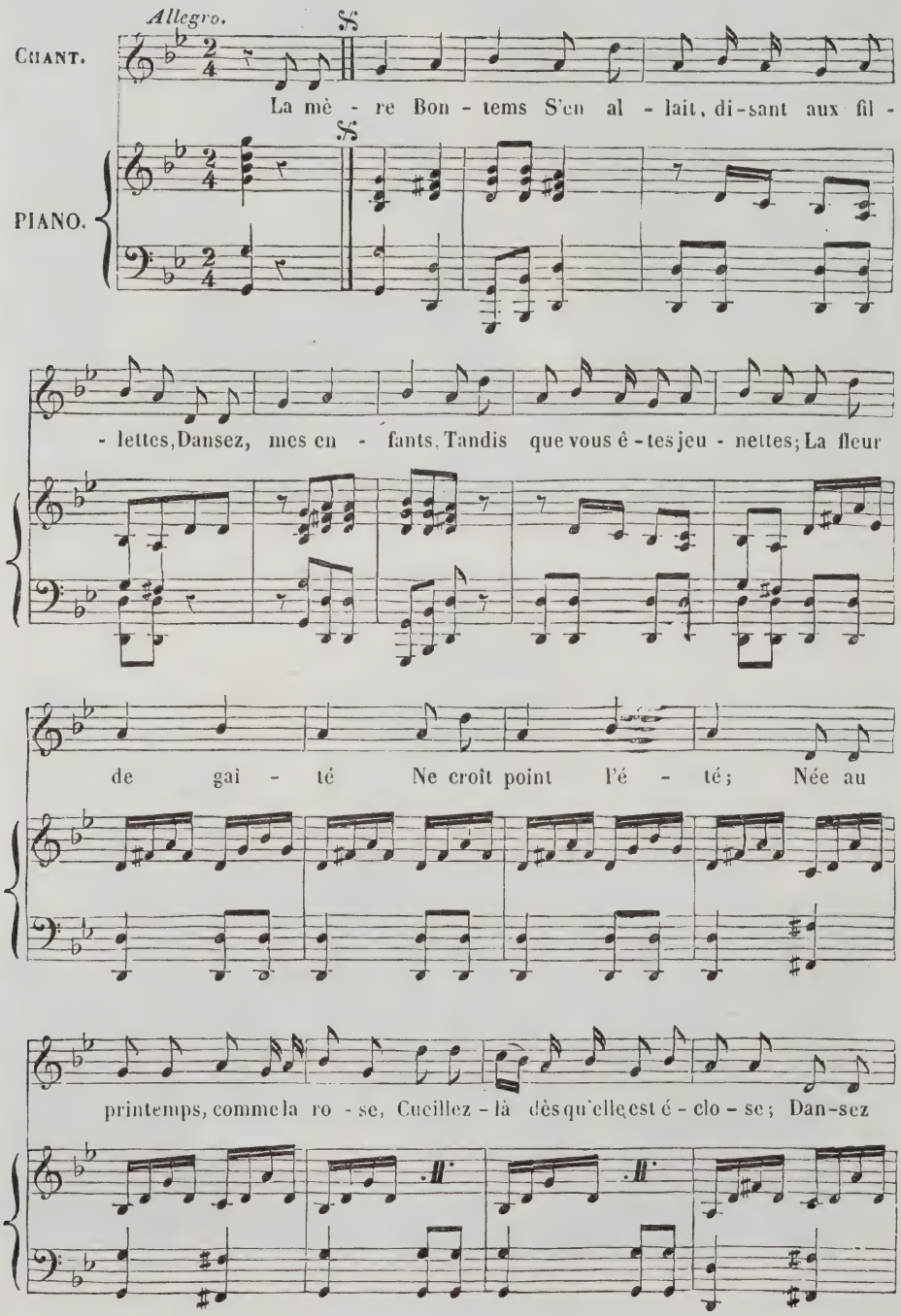
LA MÈRE BONTEMPS.

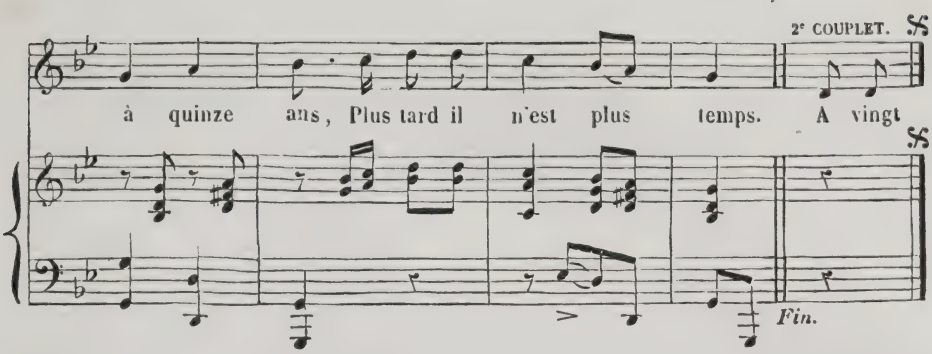
La mère Bontemps
S'en allait disant aux fillettes :
Dansez, mes enfants,
Tandis que vous êtes jeunettes ;
La fleur de gaieté
Ne croît point l'été ;
Née au printemps comme la rose,
Cueillez-la dès qu'elle est éclose :
Dansez à quinze ans ;
Plus tard il n'est plus temps.

LA MÈRE BONTEMPS.

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.





A vingt ans, mon cœur
Crut l'Amour un dieu plein de charmes;
Ce petit trompeur
M'a fait répandre bien des larmes;
Il est exigeant,
Boudeur et changeant;
Fille qu'il tient sous son empire
Fuit le monde, rêve et soupire....
Dansez à quinze ans;
Plus tard il n'est plus temps.

Les Jeux et les Ris
Dansèrent à mon mariage;
Mais bientôt j'appris
Qu'il est d'autres soins en ménage:
Mon mari grondait,
Mon enfant criait....
Moi, ne sachant auquel entendre,
Sous l'ormeau pouvais-je me rendre?
Dansez à quinze ans;
Plus tard il n'est plus temps.

Le temps arriva
Où ma fille me fit grand'mère;
Quand on en est là,
Danser n'intéresse guère
On tousse en parlant,
On marche en tremblant;
Au lieu de danser la gavotte,
Dans un grand fauteuil on radote....
Dansez à quinze ans;
Plus tard il n'est plus temps.

CONSEILS.

Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse;
Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Donnez-vous à la tendresse.

Les plaisirs les plus charmants,
Sans l'amoureuse flamme,
Pour contenter une âme
N'ont point d'attraits assez puissants.

Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse;
Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Donnez-vous à la tendresse
Ne perdez point ces précieux moments

La beauté passe,
Le temps l'efface;
L'âge de glace
Vient à sa place,
Qui nous ôte le goût de ces doux passe-temps.

Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse;
Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Donnez-vous à la tendresse.

MOLIÈRE.

LE BON TEMPS.

1500

Chacun vivait joyeusement
Selon son état, son ménage;
L'on pouvait partout sûrement,
Labourer dans son héritage,
Si hardiment que nul outrage,
Nul chagrin, n'eussent été faits,
Sous peine d'encourir dommage.
Hélas! le bon temps que j'avais.

De paix et de tranquillité,
Lors on était en sauvegarde.
Justice avait autorité.
De nul danger on n'avait garde.
Près du riche, l'âme gaillarde,
Fier, quoique pauvre, je marchais,
Sans redouter la hallebarde.
Hélas! le bon temps que j'avais.

Il n'était en cette saison,
De loger par fourriers, nouvelles,
Ni chez nous mettre garnison;
Mais faire chère des plus belles.
Prendre à deux mains grandes bouteilles,
Manger bien chaud, boire bien frais,
Et chanter sous les vertes treilles.
Hélas! le bon temps que j'avais.

Hé! croyez-vous qu'il faisait bon
En ces beaux prés, à table ronde,
A voir le beau, le gras jambon,
La sauce en écuelle profonde;
Deviser de Margot la blonde;
Et puis danser sous la saulsais,
Il n'était autre joie au monde.
Hélas! le bon temps que j'avais.

Du temps du feu roi trépassé,
On ne volait point par la ville.
Je n'étais point éclaboussé
Par des gens d'humeur incivile.
Les sergents, trottant à la file,
Ne demandaient point où j'allais;
Je marchais, gai, libre et tranquille.
Hélas! le bon temps que j'avais!

MARTIAL D'AUVERGNE.

LE MODERNE ANACRÉON.

AIR : *Nous sommes tous précepteurs d'amour.*

Aimons, amis, le temps s'enfuit :
Ménageons bien ce court espace;
Peut-être une éternelle nuit
Éteindra le jour qui se passe.

Peut-être que Caron demain
Nous recevra tous dans sa barque :
Saisissons un moment certain,
C'est autant de pris sur la Parque.

A l'envi laissons-nous saisir
Aux transports d'une douce ivresse;
Qu'importe, si c'est un plaisir,
Que ce soit folie ou sagesse!

CHAULIEU.

Le Journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France . 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRE
Rue Gît-le-Cœur, 10.

Paris. Typographie Henri PLON rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE.
6 fr. PAR AN.
10 cent. LE NUMÉRO
JOURNAL ILLUSTRÉ.

LA NAISSANCE DE L'AMOUR.

Quand l'Amour naquit à Cythère,
On s'intrigua dans le pays.
Vénus dit : Je suis bonne mère ;
C'est moi qui nourrirai mon fils.
Mais l'Amour, malgré son jeune âge,
Trop attentif à tant d'appas,
Préférait le vase au breuvage,
Et l'enfant ne profitait pas.

Ne faut pourtant pas qu'il pâtisse
Dit Vénus parlant à sa cour :
Que la plus sage le nourrisse :
Songez toutes que c'est l'Amour.
Soudain la Candeur, la Tendresse,
L'Égalité viennent s'offrir,
Et même la Délicatesse ;
Nulle n'avait de quoi nourrir.

On penchait pour la Complaisance ;
Mais l'enfant eût été gâté.
On avait trop d'expérience
Pour penser à la Volupté.
Enfin sur ce choix d'importance,
Cette cour ne décidant rien,
Quelqu'un proposa l'Espérance,
Et l'enfant s'en trouva fort bien.

On prétend que la Jouissance,
Qui croyait devoir le nourrir,
Jalouse de la préférence,
Guettait l'enfant pour s'en saisir
Prenant les traits de l'Innocence,
Pour berceuse elle vint s'offrir,
Et la trop crédule Espérance
Eut le malheur d'y consentir.

Un jour advint que l'Espérance,
Voulant se livrer au sommeil,
Remit à la fausse Innocence
L'enfant jusques à son réveil.
Alors la trompeuse déesse
Donne bonbons à pleine main :
L'Amour d'abord fut dans l'ivresse,
Mais mourut bientôt dans son sein.

L'abbé Caron.

LE MARIAGE DE L'AMOUR.

Air : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

De prendre femme, un jour, dit-on,
L'Amour conçut la fantaisie :
On lui proposa la Raison,
On lui proposa la Folie.
Quel choix fera le dieu fripon?
Chaque déesse est fort jolie;
Il prit pour femme la Raison,
Et pour maîtresse la Folie. (*bis.*)

Il les aima toutes les deux
Avec une constance égale;
Et l'épouse vivait au mieux
Avec sa charmante rivale.
Survint un double rejeton
De la double galanterie :
L'Ennui naquit de la Raison,
Et le Plaisir de la Folie. (*bis.*)

Guichard.

MARS ET L'AMOUR.

Air *du Menuet d'Exaudet.*

Mars, un jour,
Et l'Amour,
A Cythère,
Prirent querelle tous deux;
L'Amour lui dit : Je veux
Te déclarer la guerre.
Le dieu Mars
Prend ses dards,
Sa cuirasse;
Et l'Amour, tout désarmé,
Loin d'en être alarmé,
Menace.

Mais Mars au combat l'appelle,
Et Cupidon d'un coup d'aile
Prend ses traits
Sans effets;
Il balance
Sa puissance :
Dans le cœur du dieu guerrier,
L'Amour, d'un vol altier,
Lui-même tout entier
S'élance.

Mars en feu
Sent ce dieu
Dans son âme,
Et l'enfant audacieux
A laissé dans ses yeux
Et son charme et sa flamme.
Mars soumis
En a pris
Plus d'empire;
A présent tout cède à Mars :
Qui soutient ses regards,
Soupire.

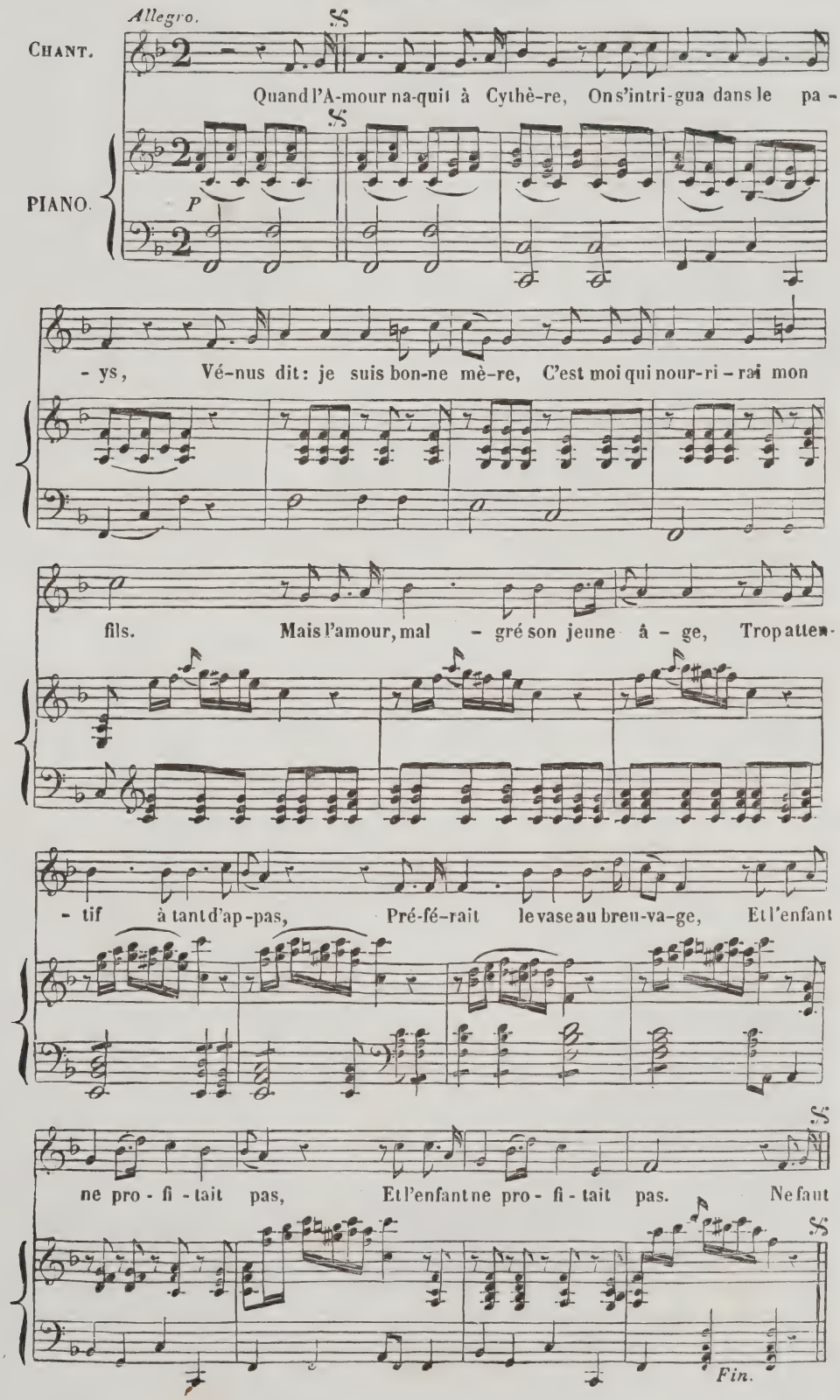
Favart.

LA NAISSANCE DE L'AMOUR.

MUSIQUE DE FERRARI.

ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.



LES VOYAGES DE L'AMOUR.

AIR : *Quand l'Amour naquit à Cythère.*

Vénus, achevant à Cythère
L'éducation de l'Amour,
Vit bien qu'il était nécessaire
Que de l'Europe il fît le tour.
D'ailleurs, si l'on en croit les sages
De tous les lieux, de tous les temps,
L'expérience et les voyages
Forment beaucoup les jeunes gens.

Vénus veut qu'il se mette en route,
L'Amour ne voulait pas partir.
C'est le premier pas seul qui coûte :
Depuis, il veut toujours courir.
A son fils la reine des belles
Fit don, en partant, d'un flambeau;
Le Plaisir lui donna des ailes,
Et la Fortune son bandeau.

Sous la conduite de Mercure,
Qu'on lui donne pour gouverneur,
L'enfant, maître de la nature,
Arrive chez le Grand Seigneur.
Du sérail le charmant usage
Avait pour lui bien des appas;
Mais il ne put souffrir l'image
De ces messieurs qui n'en sont pas.

Après huit jours de résidence,
Ivre de parfums, de sorbet,
L'Amour tire sa révérence
Au successeur de Mahomet.
En vain l'auguste Catherine
Veut le fixer en son pays;
Il ne peut se faire à la mine
De tous ces amoureux transis.

Mercure indique l'Angleterre.
Descendus sur ces bords vantés,
Cupidon se croit à Cythère,
Au milieu de tant de beautés.
Mais en appas ce lieu fertile
N'était pas son pays natal :
Il mourait d'ennui dans cette île,
Sans pouvoir exprimer son mal.

On lui conseille l'air de France,
Des Plaisirs l'asile connu,
Dont sa mère avec complaisance
L'a tant de fois entretenu.
Un jour, à l'insu de Mercure,
Vers ces beaux lieux il prend l'essor;
Mais en descendant de voiture,
On lui demande un passe-port.

Je suis l'Amour... et je me flatte
Que ce nom de vous révéré...
L'un dit : C'est un aristocrate;
L'autre dit : C'est un émigré :
C'est, dit le troisième, un despote.
D'un ton piteux il répliqua :
Je suis un petit *sans-culotte...*
Aussitôt on le relâcha.

Fils du Goût et de l'Opulence,
Amant des Arts, ami des Jeux,
En pleurant il quitte la France,
Et cherche des bords plus heureux.
On le fait jeûner en Espagne,
A Lisbonne il est détenu;
Mais il se sauve en Allemagne,
Sûr de n'y pas être connu.

Pour s'introduire en Italie,
Il prit l'habit de cardinal;
A Venise, avec la Folie,
L'Amour passa le carnaval.
Il allait partir pour Florence;
Mais on l'avertit à propos,
Et, sur cet avis d'importance,
A Florence il tourna le dos.

L'Amour, de retour à Cythère,
S'aperçoit qu'il est oublié :
L'une le prend pour le Mystère,
L'autre voit en lui l'Amitié.
Vénus, qui ne peut s'y méprendre,
Convient alors, sans nul détour,
Qu'il ne faut pas faire entreprendre
De longs voyages à l'Amour.

DE JOUY.

Le Journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue Gît-le-Cœur, 10.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE.
6 f. PAR AN. 10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.

LE TEMPS ET L'AMOUR[1].

A voyager passant sa vie,
Certain vieillard, nommé le Temps,
Près d'un fleuve arrive, et s'écrie :
« Ayez pitié de mes vieux ans !
» Eh quoi ! sur ces bords on m'oublie.
» Moi qui compte tous les instants !
» Mes bons amis, je vous supplie,
» Venez, venez passer le Temps ! »

De l'autre côté, sur la plage,
Plus d'une fille regardait,
Et voulait aider son passage
Sur un bateau qu'Amour guidait :
Mais une d'elles, bien plus sage,
Leur répétait ces mots prudents :
« Ah ! souvent on a fait naufrage
» En cherchant à passer le temps ! »

[1] Paroles de Ségur.

L'Amour gaîment pousse au rivage;
Il aborde tout près du Temps;
Il lui propose le voyage,
L'embarque et s'abandonne aux vents.
Agitant ses rames légères,
Il dit et redit dans ses chants :
« Vous voyez bien, jeunes bergères,
» Que l'Amour fait passer le Temps. »

Mais tout à coup l'Amour se lasse :
Ce fut toujours là son défaut;
Le Temps prend la rame à sa place,
Et lui dit : « Quoi! céder sitôt!
» Pauvre enfant, quelle est ta faiblesse!
» Tu dors, et je chante à mon tour
» Ce vieux refrain de la Sagesse :
» Ah! le Temps fait passer l'Amour! »

Une beauté dans le bocage
Se riait sans ménagement
De la morale du vieux sage
Et du dépit du jeune enfant :
« Qui peut, dit le Temps en colère,
» Braver l'Amour et mes vieux ans?
» C'est moi, dit l'Amitié sincère,
» Qui ne crains jamais rien du Temps. »

LE TOMBEAU DE L'AMOUR.

Air : *Charmante Gabrielle.*

Grâces, pleurez un frère!
Au sortir du berceau,
La faute de sa mère
Le mit dans le tombeau.
Avant d'être nubile,
Si jeune encor!
Dans Paris la grand' ville
Amour est mort.

Du hameau sa patrie
Sa mère l'attira,
Et par étourderie
Lui fit voir l'Opéra.
Cruelle départie!
Malheureux jour!
Il en coûta la vie
Au jeune Amour.

Mercure du novice
Déroba le flambeau,
Et puis dame Justice
S'adjugea son bandeau :
L'on vit toutes les belles,
Et Mars aussi,
Se parer de ses ailes
Sans nul souci.

On le fit entrer page
Au palais de Plutus,
Là, dans un dur servage,
Il comptait des écus.

Un beau jour, sur la brune,
Sans nul sujet,
Des mains de la Fortune
Il eut le fouet.

Amour dans la misère,
Pour sortir d'embarras,
Droit à l'Hymen, son frère,
Courut tendre les bras.
Jamais sa destinée
On ne peut fuir;
Amour chez l'Hyménée
Devait mourir.

Rancune fraternelle,
Depuis, jusqu'au tombeau;
Pour vider sa querelle
L'Hymen l'avait trop beau :
Dans son lit, sans mystère,
Le traître, hélas!
Fit étouffer son frère
Entre deux draps!

Qui pourrait se défendre
D'arroser son tombeau,
Et même d'y suspendre
Ce funèbre écriteau :
« Lis, voyageur né tendre :
» Ci-gît l'Amour;
» Puisse-t-il de sa cendre
» Renaître un jour! »

Sylvain Maréchal.

LE TEMPS ET L'AMOUR.

MUSIQUE DE SOLIÉ.

ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.

Andante.

CHANT.

PIANO.

A voya-ger, passant sa vi- e, Certain vieillard, nom - mé le temps, Près d'un fleuve arrive et s'é - cri - e: «Ayez pi-tié de mes vieux ans. Eh quoi! sur ces bords on m'oubli - e, Moi qui compte tous les ins-tants? Mes bons a - mis, je vous suppli - e, Venez, ve-nez passer le temps; Mes bons a-mis, je vous sup- pli - e, Venez, ve-nez passer le temps, Ve-nez, ve - nez pas-ser le temps.»

Ped.

Fin

VOYAGE DE LA FOLIE.

AIR : *A voyager passant sa vie.*

Pour chasser la mélancolie
Suivant l'exemple de l'Amour,
Un beau jour, dit-on, la Folie
Voulut voyager à son tour.
Empruntant de Momus son frère
Et la marotte et les grelots,
La voilà qui parcourt la terre
Sans prendre le moindre repos.

De l'Inde ignorant la coutume,
Elle y fait descendre son char
Au moment où le feu consume
Une veuve du Malabar.
« Ah! dit-elle toute saisie,
» Fuyons ces climats, car je voi
» Que bien des femmes de l'Asie
» Sont encor plus folles que moi.

Du Bosphore gagnant les rives,
Elle vole vers l'Ottoman,
Y voit mille beautés captives
Trembler à l'aspect d'un sultan.
« O femmes, quelle fantaisie!
» Vous qui partout faites la loi,
» Vous la recevez en Turquie!
» Vous êtes plus folles que moi. »

Se remettant vite en campagne
Et fendant l'air comme le vent,
La Folie aborde en Espagne
Et pénètre dans un couvent :
Elle y découvre cent novices
Qui promettaient au ciel leur foi :
« Pauvres petites! quels caprices!
» Vous êtes plus folles que moi. »

Elle part... la France l'attire,
Mais, hélas! surcroît de revers.
Elle trouve dans cet empire
Toutes les têtes à l'envers.
La Mode, frivole et jolie,
Y tenait le premier emploi.
« Ces Françaises, dit la Folie,
» Sont cent fois plus folles que moi. »

Elle visite dans sa course
Rome, Vienne, Londres, Paris :
N'y trouvant aucune ressource,
Elle retourne à son pays :
« J'ai cru, dit-elle, dans ma ronde,
» Donner des leçons, mais, ma foi,
» J'ai rencontré par tout le monde
» Des folles plus folles que moi. »

SEWRIN.

LE TEMPS.

AIR : *Ainsi jadis à Télémaque.*

Un jour, si l'on en croit un sage
Cher aux Muses, à la beauté,
Le Temps demandait le passage,
Sur le bord d'un fleuve arrêté.
Au même instant, tout hors d'haleine,
Le Plaisir accourt près de lui :
Sur ses pas se traînait la Peine;
C'était alors comme aujourd'hui,

— C'est le Temps, dit-elle à son frère,
Bien vite faisons-le passer.
— Non, ma sœur, je veux au contraire
Sur ce bord enfin le fixer.

Je sais trop quelle est sa puissance :
Rien n'endort ses yeux vigilants;
Mais toujours, malgré sa prudence,
Le Plaisir a trompé le Temps.

Alors en riant il l'invite
A se reposer un moment.
— Ah! dit la Peine, fuyez vite,
Vous cheminez si lentement!
— Finissez ce débat, de grâce,
Dit le Temps, j'ai peu de loisir.
La barque arrive, et le Temps passe
Entre la Peine et le Plaisir.

JUSTIN GENSOUL.

Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue Git-le-Cœur, 10.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN. 10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.

LE LAVOIR.

Pierre Dupont.

Tous les jours, moins le dimanche,
On entend (*bis*) le gai battoir
Battre la lessive blanche
Dans l'eau verte du lavoir.

Une rigole en vieux chêne
Au lavoir amène l'eau
De la colline prochaine
Où se tient caché l'écho,
L'écho qui jase et babille
Et redit tous nos lazzis;
Car nous lavons en famille
Tout le linge du pays.

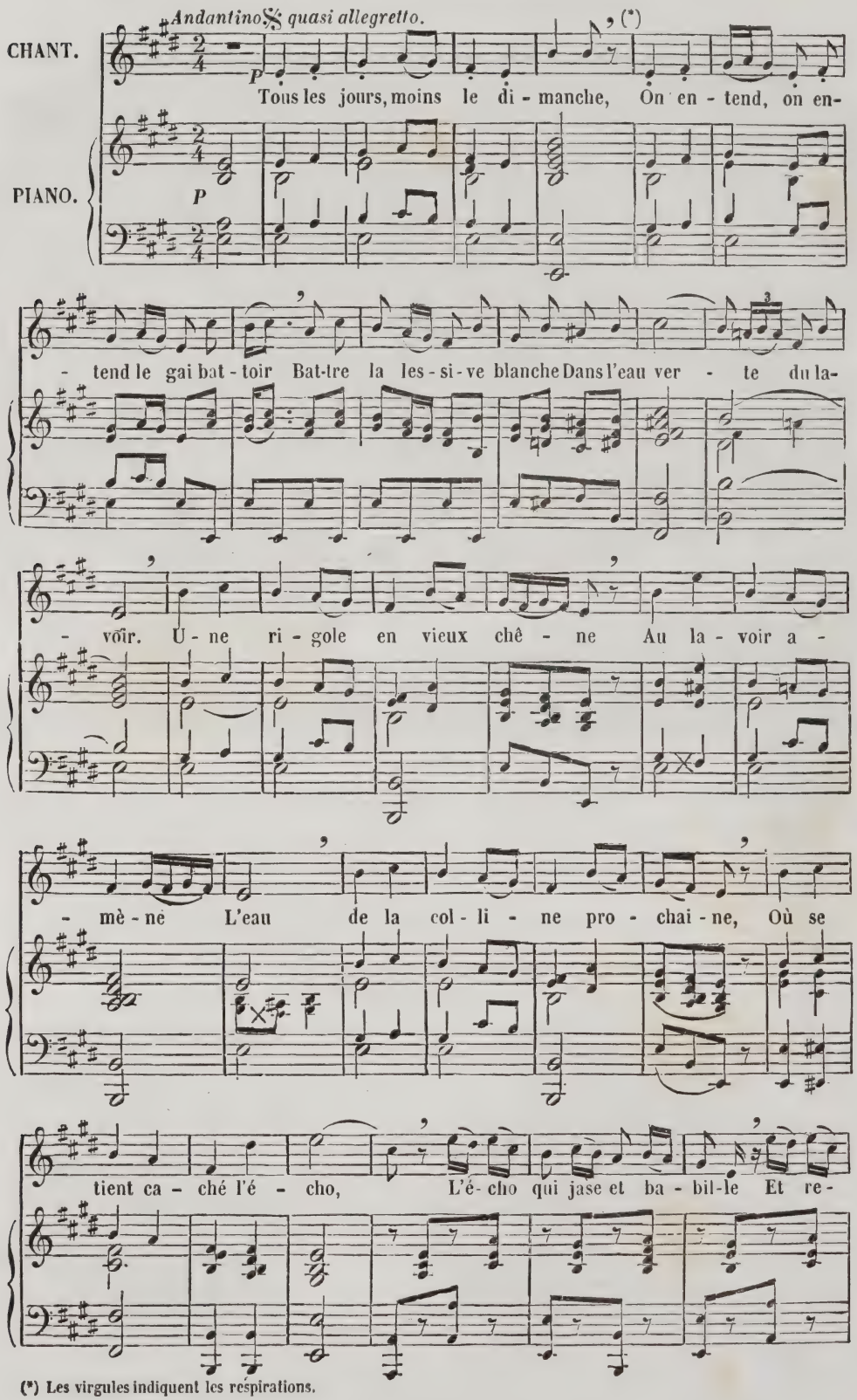
Tous les jours, moins le dimanche,
On entend (*bis*) le gai battoir
Battre la lessive blanche
Dans l'eau verte du lavoir.

La margelle est une pierre
Aussi lisse qu'un miroir;
Un vieux toit fourni de lierre
Tient à l'abri le lavoir;
De l'iris les feuilles vives
Y dardent leurs dards pointus,
Pour embaumer nos lessives
Sa racine a des vertus.

Tous les jours, moins le dimanche,
On entend (*bis*) le gai battoir
Battre la lessive blanche
Dans l'eau verte du lavoir.

LE LAVOIR.

MUSIQUE DE PIERRE DUPONT, AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO.



(*) Les virgules indiquent les respirations.

- dit tous nos laz - zis. — Car nous la-vons en fa - mil - le Tout le

colla voce

lin-ge du pa - - ys. — Tous les jours, moins le di - man-che,

Seconde voix pour le refrain, *ad libitum.*

Tous les jours, moins le di - man-che,

On en - tend, on en- tend le gai bat - toir Battre la les- si-ve blanche Dans l'eau

On en - tend, on en- tend le gai bat - toir Battre la les- si- ve blanche Dans l'eau

ver - te du la - voir.

ver - te du la - voir.

La vieille branlant mâchoire,
Qui se souvient de cent ans,
Conte aux jeunes quelque histoire
Aussi vieille que le temps.
C'est Satan qui se démène
Dans le corps d'un vieux crapaud,
Ou bien c'est quelque âme en peine
Qui, la nuit, vient troubler l'eau.

Tous les jours, moins le dimanche,
On entend (*bis*) le gai battoir
Battre la lessive blanche
Dans l'eau verte du lavoir.

Tout en jasant, la sorcière
Tord son linge à tour de bras,
Auprès fume une chaudière,
C'est comme aux anciens sabbats.
Mais dans un coin la fillette
Qui veut plaire à son galant,
Mire dans l'eau sa cornette,
Sa ceinture et son bras blanc.

Tous les jours, moins le dimanche,
On entend (*bis*) le gai battoir
Battre la lessive blanche
Dans l'eau verte du lavoir.

L'ÉCHO DU LAVOIR.

La belle lavandière,
Jeune fille aux doux yeux,
Avait deux amoureux,
L'un jeune, l'autre vieux.
Que décider? que faire?
On n'en peut prendre deux!
Pour entrer en ménage,
Le jeune assurément
Lui plaisait davantage...
Mais n'avait pas d'argent.

La belle lavandière
Rêvait d'être meunière
Et l'écho du lavoir
Redisait chaque soir :
Pan, pan, pan, pan, pan, pan.

A genoux sur la rive,
En lavant le matin,
Son regard incertain
Cherchait dans le lointain ;
Son oreille attentive
Écoutait le moulin.
Être toujours en fête
Lui semblait bien tentant;
Elle en perdit la tête...
Qui n'en eût fait autant?

La belle lavandière
Rêvait d'être meunière,
Et l'écho du lavoir
Redisait chaque soir :
Pan, pan, pan, pan, pan, pan.

L'an dernier l'infidèle,
Sans se faire prier,
Plaindre ni supplier,
Se laisse marier...
Et pour porter dentelle
Épouse le meunier.
Le vieux et méchant homme,
Jaloux comme un manant,
La maltraite, l'assomme,
Et n'est jamais content.

La belle lavandière
Est aujourd'hui meunière,
Et l'écho du lavoir
Répète chaque soir :
Pan, pan, pan, pan, pan, pan.

Devenue enfin veuve,
Au bout de quelques mois,
D'un mari peu courtois,
Et jaloux, et sournois,
Elle eut trop de l'épreuve,
Réfléchit cette fois.
De la fortune entière
Du meunier héritant,
La belle lavandière
Épousa son galant.

Il n'est pas à la ville
De ménage entre mille
Qui s'aime autant d'amour :
Leurs cœurs font nuit et jour
Pan, pan, pan, pan, pan, pan.

DE LONLAY.

Le Journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue Gît-le-Cœur, 10.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN
10 cent. LE NUMÉRO
JOURNAL ILLUSTRÉ.

CROQUEMITAINE !!!

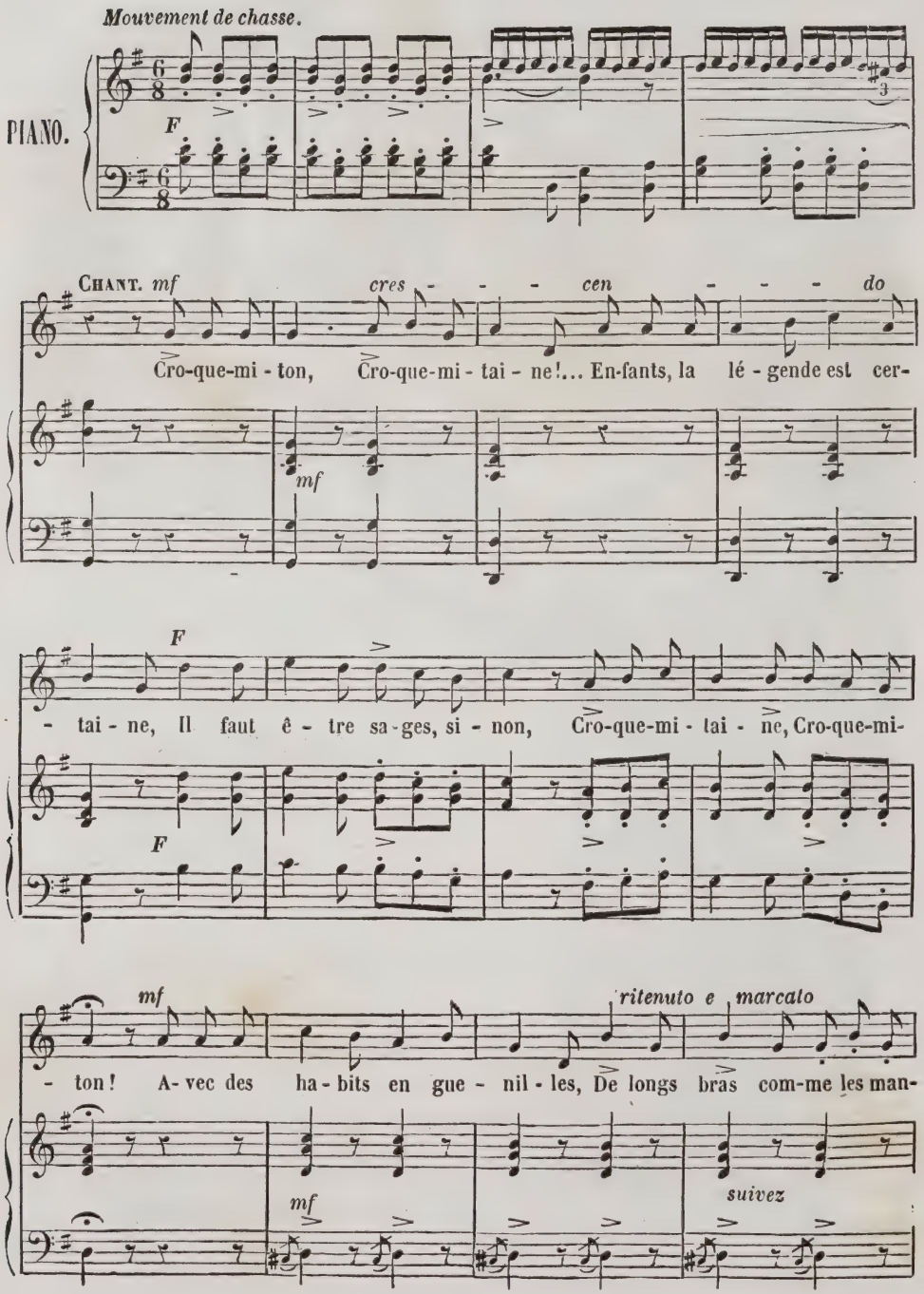
Paroles d'Auguste de Châtillon.

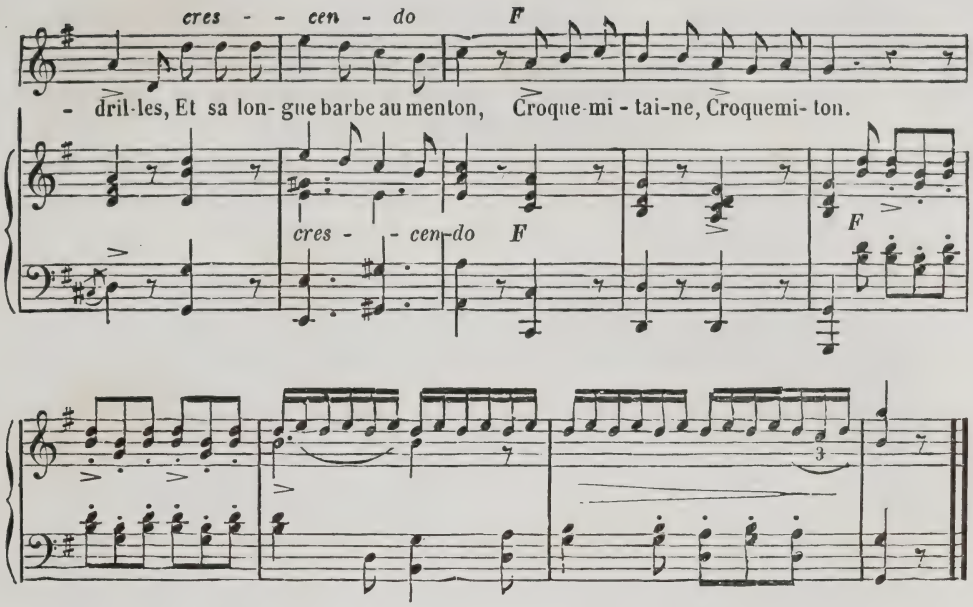
Croquemiton, Croquemitaine...
Enfants, la légende est certaine,
Il faut être sages, sinon,
Croquemitaine, Croquemiton,

Avec des habits en guenilles,
De longs bras comme les mandrilles,
Et sa longue barbe au menton,
Croquemitaine, Croquemiton,

CROQUEMITAINE !!!

MUSIQUE DE LÉO MARESSE, AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO.





Malgré la poussière ou la crotte,
Passe avec une grande hotte...
Et son croc en fil de laiton!
Croquemitaine, Croquemiton.

Il a de longues dents pointues,
Ses mains de poils sont revêtues,
Et son grand nez est en carton!
Croquemitaine, Croquemiton.

Il flaire au vent sur son passage,
Et quand un enfant n'est pas sage,
Il emporte cet avorton!
Croquemitaine, Croquemiton.

Malgré les cris de ses victimes,
Franchissant les plus hautes cimes,
Infatigable piéton,
Croquemitaine, Croquemiton;

Lorsque sa grande hotte est pleine,
Tellement, qu'il marche avec peine,
A minuit il rentre à tâtons...
Croquemitaine, Croquemiton.

Sa cabane est dans une plaine
En une contrée incertaine...
Un porc y grogne en chaque ton
Croquemitaine, Croquemiton!...

Je vous préviens, jeunes fillettes,
Si pimpantes et si coquettes;
Brunes, blondes ou d'autre ton,
Croquemitaine, Croquemiton

Vous arrache vos chapeaux roses,
Vos robes et vos belles choses;
Vous coiffe en bonnet de coton!!!
Croquemitaine, Croquemiton...

Quant aux garçons, les mauvais drôles
N'ont pas du tout les plus beaux rôles,
Mais bien du fouet ou du bâton ·
Croquemitaine, Croquemiton.

Il prend ces petits sans vergogne,
Les couche avec le porc qui grogne,
Et souvent les mange, — dit-on!
Croquemitaine, Croquemiton.

Sur l'insistance des familles,
Petits garçons, petites filles,
Il vous arrange en miroton!
Croquemitaine, Croquemiton.

Jeunes garçons, jeunes fillettes,
Il vaut mieux cueillir des noisettes,
Que d'être pris par le glouton
Croquemitaine, Croquemiton!

Je ne veux rien vous faire accroire;
Enfants, mon but, en cette histoire,
Est de parler comme Caton.
Croquemitaine, Croquemiton.

Croquemiton, Croquemitaine...
Enfants, ma légende est certaine,
Il faut être sages, sinon,
Croquemitaine, Croquemiton!!!

LA BONNE AVENTURE.

(Air noté à la 61e livraison.)

L'ENFANT.

Je suis un petit garçon
De bonne figure,
Qui aime bien les bonbons
Et les confitures :
Si vous voulez m'en donner,
Je saurai bien les manger.
La bonne aventure,
Oh! gai!
La bonne aventure!

LA MÈRE.

Lorsque les petits garçons
Sont gentils et sages,
On leur donne des bonbons,
De belles images;
Mais quand ils se font gronder,
C'est le fouet qu'il faut donner.
La triste aventure!
Oh! gai!
La triste aventure!

L'ENFANT.

Je serai sage et bien bon,
Pour plaire à ma mère;
Je saurai bien ma leçon,
Pour plaire à mon père :
Je veux bien les contenter,
Et s'ils veulent m'embrasser!
La bonne aventure,
Oh! gai!
La bonne aventure!

POLICHINELLE.

Pan, pan. — Qu'est-c' qu'est là?
— C'est Polichinelle,
Mam'selle.
Pan, pan. — Qu'est-c' qu'est là?
C'est Polichinell' que v'là

Il n'est
Pas bien fait,
Mais il espère
Vous plaire.
Ouvrez, s'il vous plaît
Il chant'ra son p'tit couplet.
Pan, pan. — Qu'est-c' qu'est là?
— C'est Polichinell',
Mam'selle.
Pan, pan. — Qu'est-c' qu'est là?
C'est Polichinell' que v'là

Joyeux,
En tous lieux,
Toujours en cadence
Il danse,
Marquant à propos
La m'sure avec ses sabots
Pan, pan. — Qu'est-c' qu'est là?
— C'est Polichinelle,
Mam'selle.
Pan, pan. — Qu'est-c' qu'est là?
C'est Polichinell' que v'là.

Chez lui
Point d'ennui,
Sans négoce
Il roul' sa bosse,
Il s'moque des sots,
Et s'promène en f'sant l'gros dos.
Pan, pan. — Qu'est c' qu'est là?
— C'est Polichinelle,
Mam'selle.
Pan, pan. — Qu'est-c' qu'est là?
C'est Polichinell' que v'là.

Enfants,
Petits et grands,
Il aspire
A vous fair' rire;
Disant : Jeunes et vieux,
Quand on rit, on est heureux.
Pan, pan. — Qu'est-c' qu'est là?
— C'est Polichinelle,
Mam'selle.
Pan, pan. — Qu'est-c' qu'est là?
C'est Polichinell' que v'là.

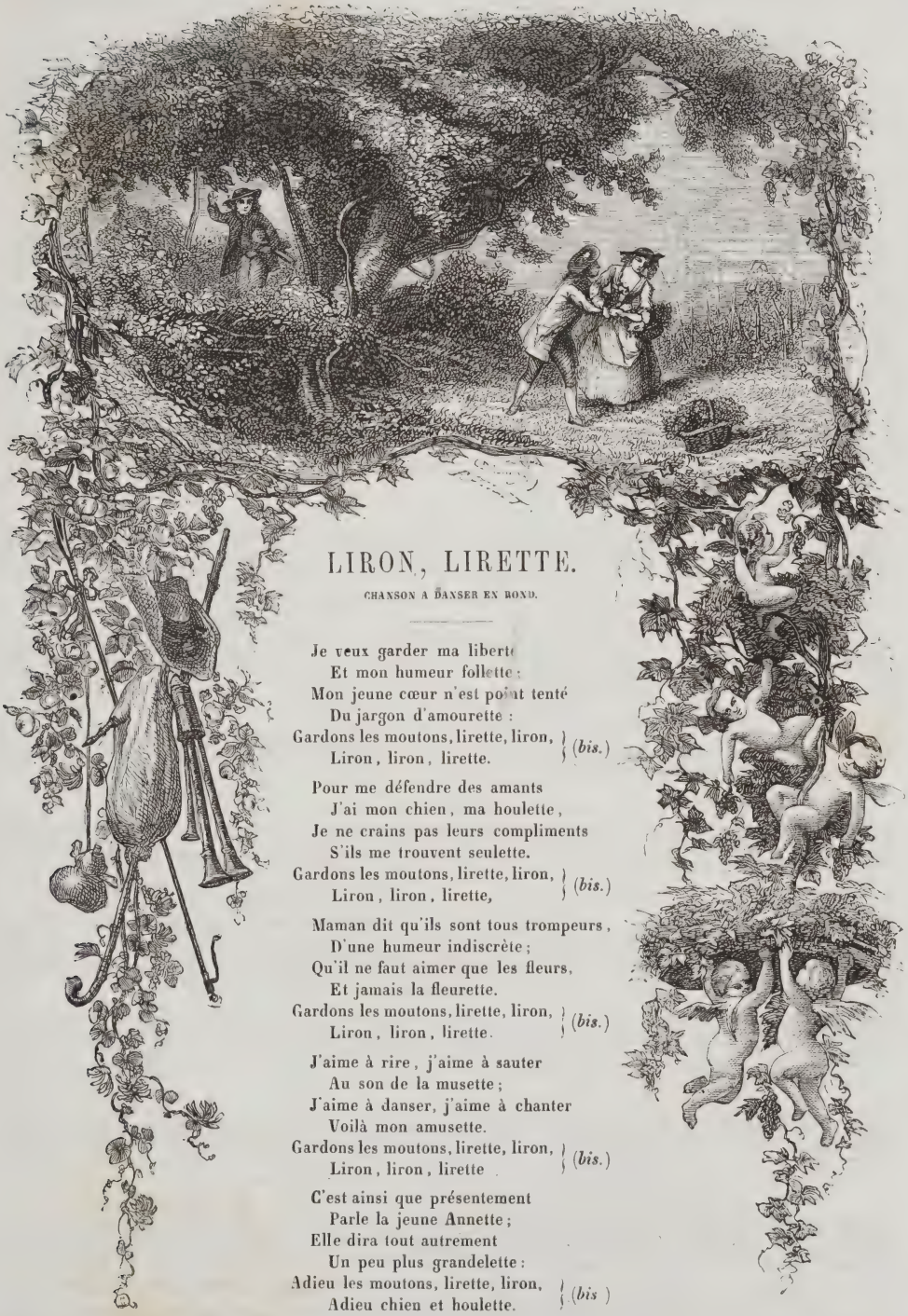
Le Journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue Gît-le-Cœur, 10.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE.
6 fr. PAR AN — 10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.



LIRON, LIRETTE.

CHANSON A DANSER EN ROND.

Je veux garder ma liberté
Et mon humeur follette :
Mon jeune cœur n'est point tenté
Du jargon d'amourette :
Gardons les moutons, lirette, liron,
Liron, liron, lirette. } (*bis.*)

Pour me défendre des amants
J'ai mon chien, ma houlette,
Je ne crains pas leurs compliments
S'ils me trouvent seulette.
Gardons les moutons, lirette, liron,
Liron, liron, lirette, } (*bis.*)

Maman dit qu'ils sont tous trompeurs,
D'une humeur indiscrète ;
Qu'il ne faut aimer que les fleurs,
Et jamais la fleurette.
Gardons les moutons, lirette, liron,
Liron, liron, lirette. } (*bis.*)

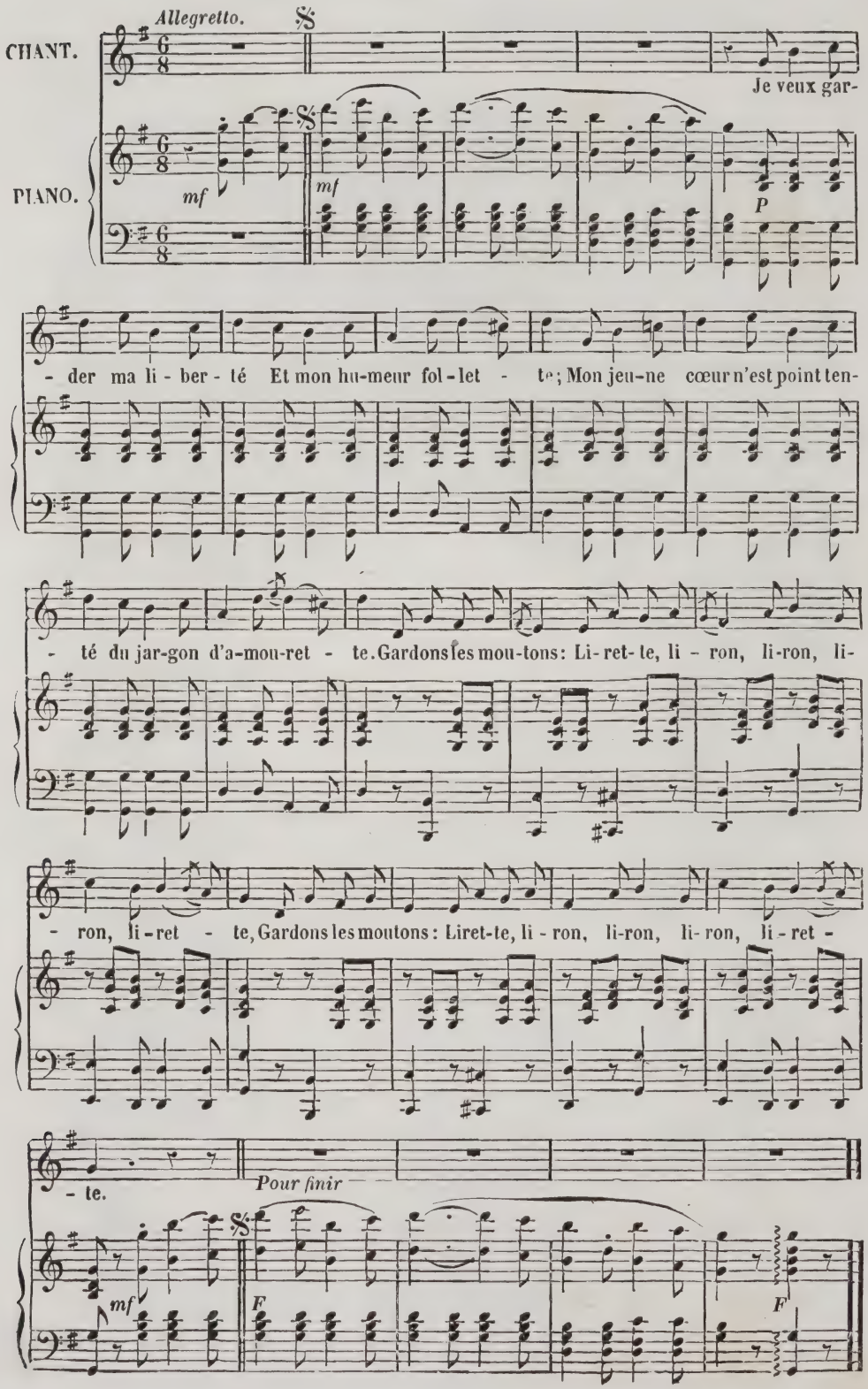
J'aime à rire, j'aime à sauter
Au son de la musette ;
J'aime à danser, j'aime à chanter
Voilà mon amusette.
Gardons les moutons, lirette, liron,
Liron, liron, lirette } (*bis.*)

C'est ainsi que présentement
Parle la jeune Annette ;
Elle dira tout autrement
Un peu plus grandelette :
Adieu les moutons, lirette, liron,
Adieu chien et houlette. } (*bis*)

LIRON, LIRETTE.

AIR ANCIEN

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. MAX D'APREVAL.



TE BIEN AIMER.

Te bien aimer, ô ma chère Zélie,
Est pour toujours le charme de mon cœur;
Et, désormais, tout m'attache à la vie,
Si mon amour suffit à ton bonheur.

Vas, ne crains pas d'abandonner ton âme
Aux sentiments que je veux t'inspirer;
Rien ne plaît tant qu'une amoureuse flamme;
Rien n'est si doux que le plaisir d'aimer.

Pour apaiser le feu qui me dévore,
Ce feu d'amour qui va me consumer,
O ma Zélie! à l'amant qui t'adore,
Donne un regard, un soupir, un baiser!

ANCIENNE CHANSON DES ENVIRONS DE MAUBEUGE.

(*Du berger à la bergère.*)

La bell', si tu voulais m'aimer,
Je te donnerais ma houlette, } (*bis.*)
Mon chien, mon troupeau,
Mon petit agneau;
Mon hautbois, ma musette,
Ce joli ruban
Que je t'en fais présent
Sans que mon cœur le regrette.

(*Réponse de la bergère.*)

Monsieur, gardez tous vos trésors,
Je ne reçois rien d'un volage; } (*bis.*)
Tantôt dans les prés,
Je vous ai rencontrés,
En sortant du village,
Suzon te parlait,
Toi, tu la caressais:
Cela n'est pas être sage.

(*Le berger reprend.*)

Si c'est un crime que d'aimer,
Il faut donc fermer la paupière, } (*bis.*
Puis prendre un bâton,
Et marcher à tâton:
C'est une loi bien sévère!
Pardonne à l'amant
Qui te fait le serment
D'être fidèle et sincère.

(Moralité. *C'est l'auteur ou la bergère qui parle.*)

Tout' promess' que fait un berger,
Surtout en amour, n'est point sûre; } (*bis.*)
Parlant en douceur,
Pour avoir votre cœur,
Je n'en ai pas bon augure;
Et si — par malheur! —
Le traître est vainqueur,
Il est infidèle et parjure.

LE BAISER.

De ton baiser la douceur passagère
M'occupe encore et fait mon seul bonheur:
Tu veux en vain l'arracher de mon cœur
Je t'aimerai et je saurai me taire.

C'est vainement que ta bouche sévère
De t'oublier me prescrit le devoir;
Cesser d'aimer n'est plus en mon pouvoir·
Je t'aimerai et je saurai me taire.

Si quelque jour, plus sensible et moins fière,
Tu recevais mes serments et ma foi,
Dans l'univers je ne verrais que toi,
Et je saurais être heureux et me taire.

Parny.

L'ANE PERDU.

Filant sa quenouille de laine,
Et sur son âne assise en reine,
Au moulin Jeanne se rendait.
La belle quitta sa monture,
Le meunier régla la mouture,
Dehors on laissa le baudet.

Au moulin l'eau parfois est basse;
Avec grand'peine le blé passe.
Pendant que la meule roulait,
Que dans le sac de la voisine
Le meunier foulait la farine,
L'âne en silence détalait.

Après lui Jeanne courut vite,
Trop tard pourtant. Dans sa poursuite
La belle en pleurs rencontra Jean;
Il s'en allait à la maraude.
Tout garçon qui dans les bois rôde
Pour jeune fille est obligeant.

Voyons, comment est fait ton âne?
Dépeins-le-moi, dit Jean à Jeanne.
— Il est gris, a quatre pieds blancs,
Dont deux devant et deux derrière;
Une croix noire pour croupière
Qui lui descend jusques aux flancs.

— Petite Jeanne, sois sans crainte :
De ses sabots j'ai vu l'empreinte.
Cherchons ensemble; mais j'aurai,
Jeanne, un baiser pour récompense?
— Je le promets. — Payé d'avance?...
Eh bien, suis-moi dans ce fourré.

Or un baiser est long à prendre :
Il faut donner, puis il faut rendre.
Plus d'un quart d'heure s'écoula.
Au bois enfin ils se rendirent,
Et sur un frais gazon ils virent
Un âne. Jean dit : Le voilà!

Jeanne ne put le reconnaître.
Ah! méchant! tu m'as prise en traître!
Dit-elle. Je regrette bien
D'avoir ainsi fait la vilaine
Pour perdre mon temps et ma peine
Cet âne-là n'est pas le mien.

—Tu crois, Jeannette?—J'en suis sûre.
Il n'a pas la même tournure;
Et, d'ailleurs, comment se fait-il
Qu'il soit noir des pieds à la tête?
— C'est, reprit Jean, que toute bête
Change de poil au mois d'avril.

E. D'ARAQUY.

AVIS AUX JEUNES FILLES.

AIR *de Dalayrac.*

Fiez-vous, fiez-vous aux vains discours des hommes,
Écoutez, écoutez leurs doux propos d'amour :
On nous voit, on nous charme, et, faibles que nous sommes,
On nous parle, on nous trompe, et nous aimons toujours.

Je crois entendre encore
Cet infidèle amant;
Il me jure qu'il m'adore,
Qu'il sera toujours constant :
Et moi je crois à son langage.
Le perfide m'outrage
Par d'autres feux;
Il porte ailleurs ses serments et ses vœux.

Fuyons un dieu volage :
Plus sage désormais,
Sachons d'Amour, par le badinage,
Sachons d'Amour éviter tous les traits;
Dans lui tout est imposture;
Il nous plaît en nous frappant,
Et l'on chérit la blessure
Dont on se plaint en riant.

Fiez-vous, etc.

ALEX. DUVAL.

Le Journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue Gît-le-Cœur, 10.

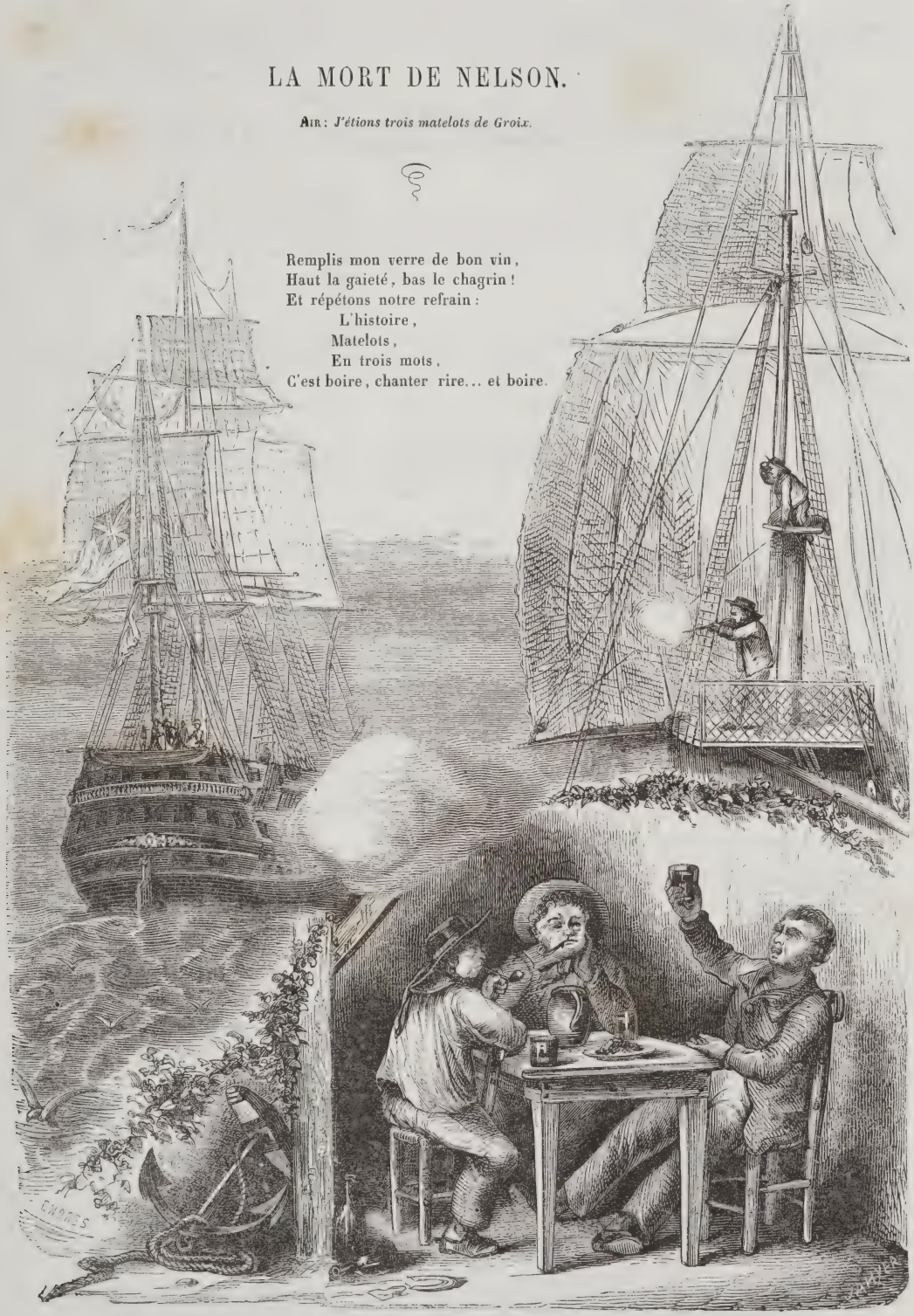
Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN. 10 cent. LE NUMÉRO
JOURNAL ILLUSTRÉ.

LA MORT DE NELSON.

AIR : *J'étions trois matelots de Groix.*

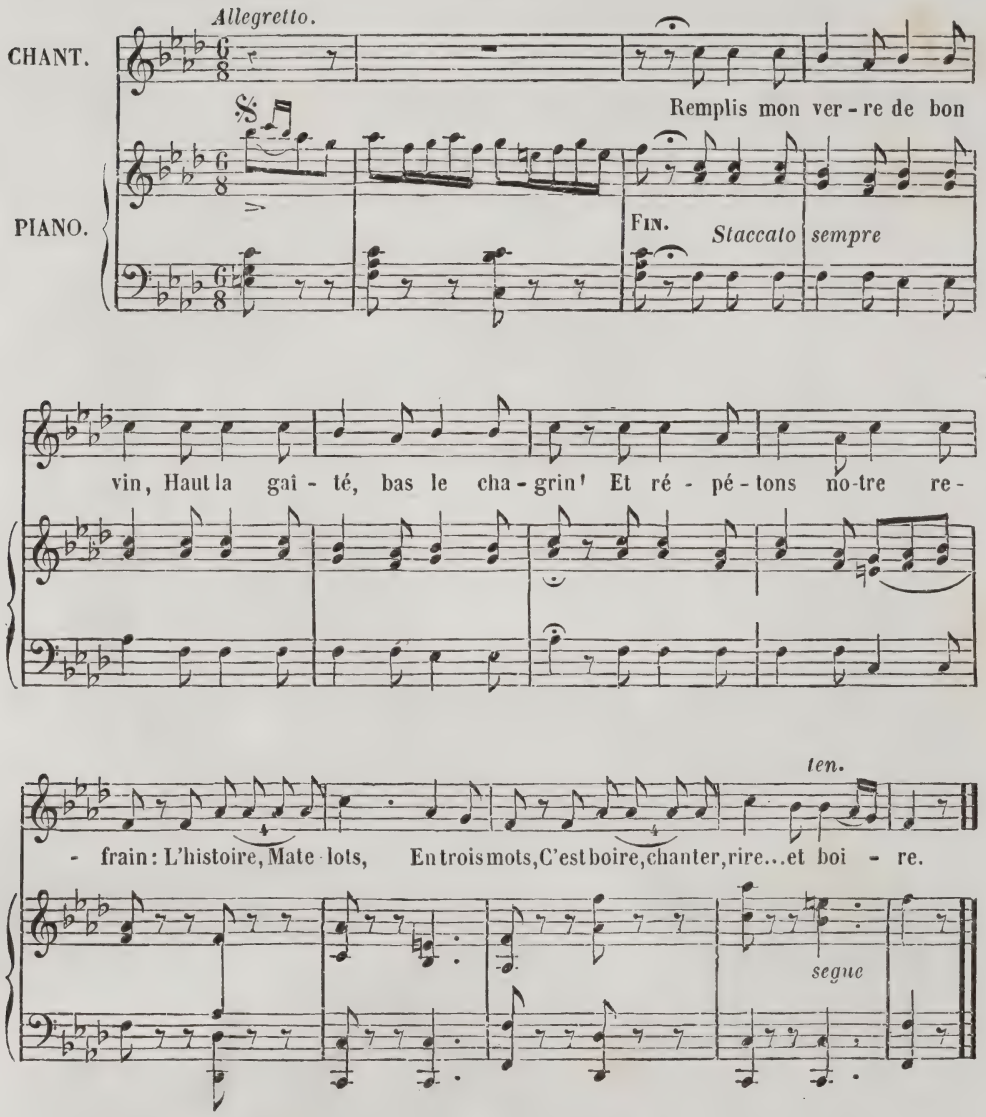
Remplis mon verre de bon vin,
Haut la gaieté, bas le chagrin !
Et répétons notre refrain :
L'histoire,
Matelots,
En trois mots,
C'est boire, chanter rire... et boire.



LA MORT DE NELSON.

AIR ANCIEN

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. ÉTIENNE ARNAULT.



Parlez-moi d'être au cabaret,
Trinquant avec du vin clairet,
A l'abri du vent de nordet.
L'histoire, etc.

Du nordet comme du sûroit,
Le dos au feu pis que bourgeois,
Fumant la pipe à deux ou trois.
L'histoire, etc.

Mangeant, pour s'ouvrir l'appétit,
De la salade au céleri,
Point de bouilli, mais du rôti.
L'histoire, etc.

Buvant du doux après le sec
Pour faire passer le bifteck
Et les pommes de terre avec.
L'histoire, etc.

Causant ensemble des amis,
Des belles filles du pays
Et des princesses de Paris.
L'histoire, etc.

Ou bien jasant, ce qui vaut mieux,
De ce qu'ont fait de beau nos vieux :
Ça vous met les larmes aux yeux.
L'histoire, etc.

Dans le verre d'un vrai marin,
Cette eau qui vient du cœur, l'ancien,
N'a jamais gâté le bon vin.
L'histoire, etc.

A Trafalgar, comme tu sais,
Les Espagnols et les Français
Se battaient contre les Anglais.
L'histoire, etc.

Le Redoutable est le vaisseau
Que Lucas menait a l'assaut;
Sur l'eau jamais n'a fait plus chaud.
L'histoire, etc.

Tonnaient les boulets de canon
Bord à bord contre le trois-ponts
Que montait l'amiral Nelson.
L'histoire, etc.

Dedans la hune d'artimon
Le Provençal dit au Breton :
— As-tu chargé ton mousqueton?
L'histoire, etc.

L'autre travaillait sur le ton :
— Oui, j'ai chargé mon mousqueton.
— Passe-le-moi, je vois Nelson!
L'histoire, etc.

Ajuste, tire, et puis d'un bond
Il s'affale en grand sur le pont :
— « *Aï tuât, aï tuât Nelson!* »
L'histoire, etc.

Courant comme un fou sur le pont,
Il criait, le brave garçon :
— J'ai tué, j'ai tué Nelson!
L'histoire, etc.

Tenant toujours le mousqueton,
A l'abordage il suit Yon,
Et meurt à côté du Breton.
L'histoire, etc.

C'étaient deux fameux, deux lions;
Ni toi, ni moi ne sait leurs noms;
N'importe! à leur gloire trinquons!
L'histoire, etc.

G. DE LA LANDELLE.

LES DEUX MATELOTS.

RONDE DU LITTORAL.

J'étions trois matelots de Groix, (*bis.*)
Embarqués sur le Saint-François,
Mon tra de ri de ra
Tra la la,
Mon tra de ri de ra
Lanlaire!

Embarqués sur le Saint-François
Qui allait de Belle-Isle à Groix,
Les huniers à tête de bois.
Mon tra de ri, etc...

Les huniers à tête de bois,
A bord, mon matelot-z- et moi,
Amis comme y a pas deux doigts.
Mon tra de ri, etc...

Amis comme y a pas deux doigts
Il vint-z- à souffler du sûroit;
Le temps va-t-être gros, ma foi!
Mon tra de ri, etc...

Le temps va-t-être gros, ma foi!
— Ma foi, le temps va-t-être gros,
Répond mon pauvre matelot.
Mon tra de ri, etc...

Répond mon pauvre matelot,
Le pied lui glisse, il tombe à l'eau :
— Sauvez, sauvez mon matelot!
Mon tra de ri, etc...

Sauvez, sauvez mon matelot!
Met à la mer le grand canot;
On n'a trouvé que son chapeau.
Mon tra de ri, etc...

On n'a trouvé que son chapeau,
Son garde-pipe et son couteau;
Et je n'ai plus de matelot'...
Mon tra de ri de ra
Tra la la,
Mon tra de ri de ra
Lanlaire.

LA MER, OU LE DÉPART POUR LA PÊCHE.

— RONDE. —

Air : *Ici, quand on danse.*

Comme une amoureuse,
Qui, toute joyeuse, (*bis.*)
Porte ses plus beaux atours,
Sourit à ses chers amours,
Et dans son carrosse
Roule pour la noce, (*bis.*)
La mer roule ce matin
D'un air galant et mutin;
Une jeune reine
N'est pas plus sereine. (*bis.*)
Voyez comme elle a bon air!
Ceinture d'argent, teint clair,
Que colore et dore
La naissante aurore. (*bis.*)
Le soleil, à son réveil,
Va, d'un reflet plus vermeil,
Embellir la belle,
Dont la voix t'appelle. (*bis.*)
Elle est de bien bonne humeur!
Tu l'entends, ami pêcheur;
De sa voix si haute,
Le long de la côte, (*bis.*)
Elle chante la chanson
Qui nous promet du poisson,
Et rit à la brise
Qui nous favorise. (*bis.*)
A bord les filets! poussons!
Notre nourrice, garçons;
La mer, nous invite
A partir bien vite! (*bis.*)
Mettons nos voiles au vent,
Et saillons droit de l'avant,
Puisque rien n'empêche
D'aller à la pêche. (*bis.*)
Partons! car, peut-être, amis,
Demain la mer aura mis,
Pour nous dure épreuve,
Ses habits de veuve; (*bis.*)
Et demain, ce beau miroir
Sera peut-être tout noir,
Mirant les nuages
D'un temps à naufrages. (*bis.*)

G. de la Landelle.

CHANSON DES MATELOTS DE DUNKERQUE

AU RETOUR DE LA PÊCHE DE LA MORUE FAITE EN IRLANDE.

¶ Ah! la tonne va bien monter [1],
Oh! la houlé!
Nous faut la hisser.
¶ Un grand coup pour la hisser,
Oh! la houlé!
Nous faut la hisser
¶ Faut la hisser
Pour la bien monter.

¶ Les Irlandais sont arrivés,
Oh! la houlé!
¶ Dans le port ils ont débarqué,
Oh! la houlé!
Nous faut la hisser.
¶ Faut la hisser
Pour la bien monter.

¶ Chez Flicoteau s'en sont allés,
Oh! la houlé!
¶ Ils ont fort bu et bien mangé,
Oh! la houlé!
Nous faut la hisser.
¶ Faut la hisser,
Pour la bien monter.

¶ Ont fait danser tout's ces poupées,
Oh! la houlé!
¶ A la barbe des perruquiers,
Oh! la houlé!
Nous faut la hisser.
¶ Faut la hisser,
Pour la bien monter.

[1] Un matelot chante seul les vers marqués du signe ¶, et laisse les autres chanter en chœur le reste.

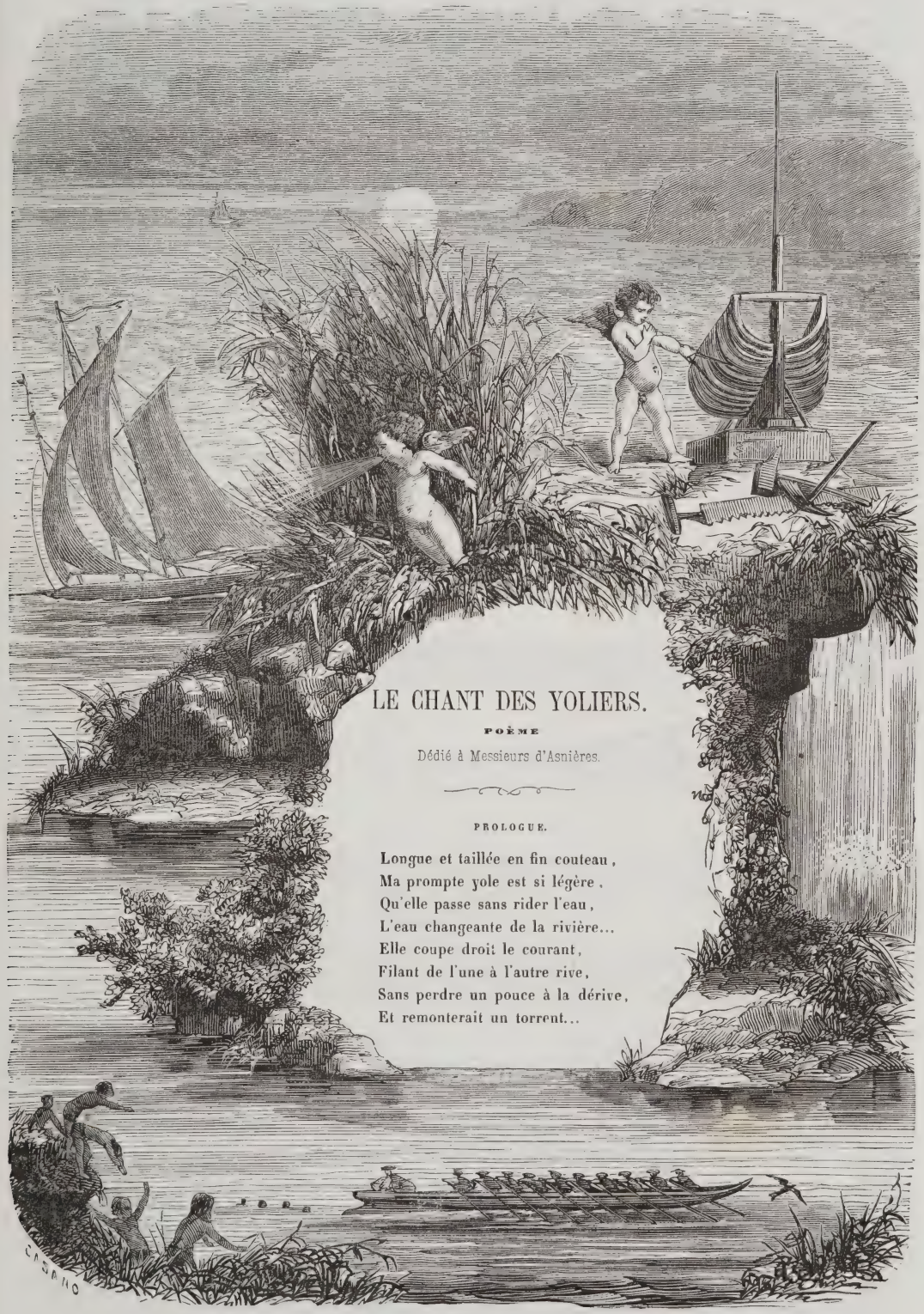
Le Journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉGRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue Gît-le-Cœur, 10.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN. 10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.



LE CHANT DES YOLIERS.

POÈME

Dédié à Messieurs d'Asnières.

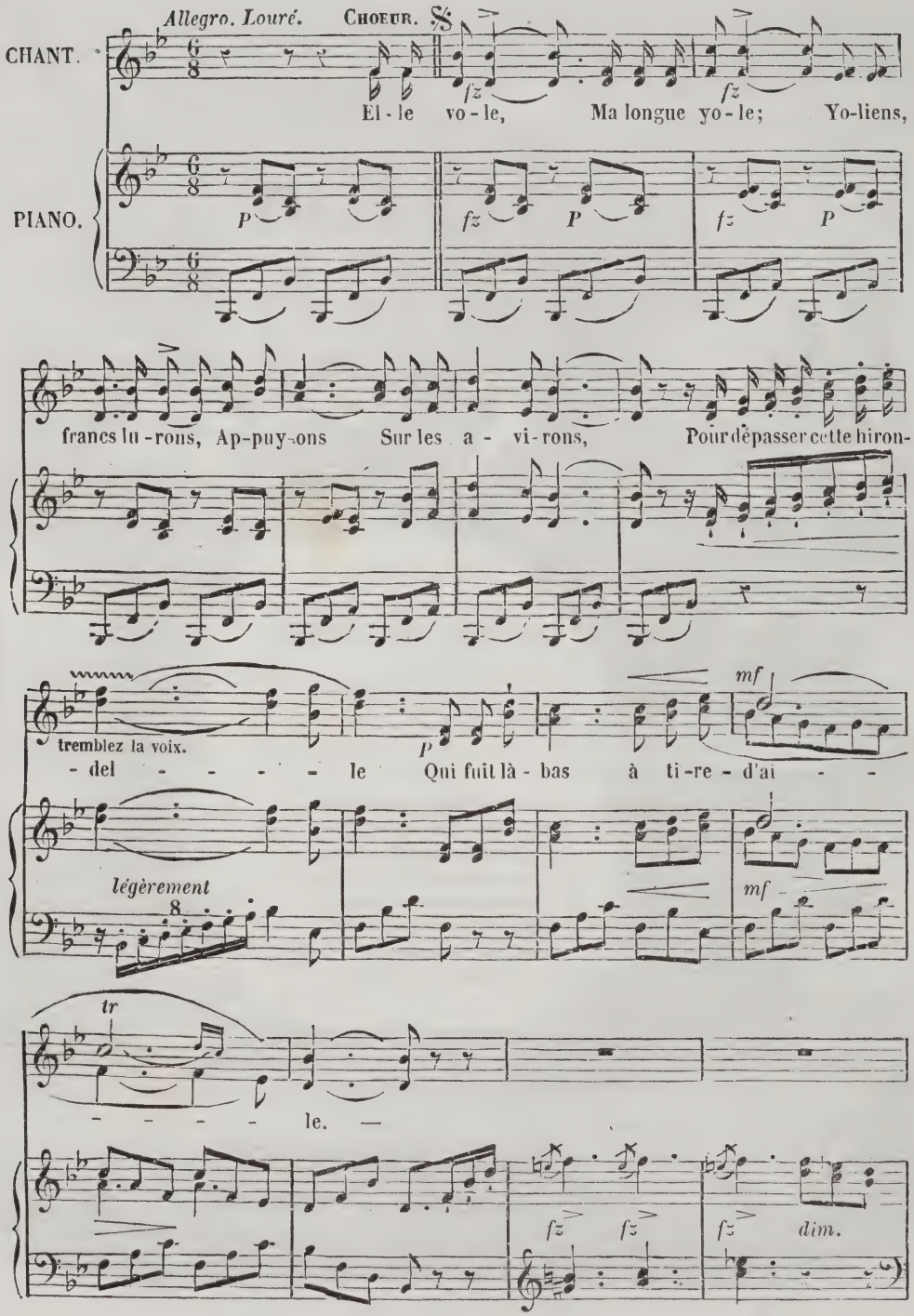
PROLOGUE.

Longue et taillée en fin couteau,
Ma prompte yole est si légère,
Qu'elle passe sans rider l'eau,
L'eau changeante de la rivière...
Elle coupe droit le courant,
Filant de l'une à l'autre rive,
Sans perdre un pouce à la dérive,
Et remonterait un torrent...

LE CHANT DES YOLIERS.

MUSIQUE DE G. MATHIEU.

ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR ELWART.



SOLO. 1er Couplet. *p* *fz*

Longue, et tail - lée en fin cou - teau, Ma

Fin.

p *p* *fz*

p *pp* *fz*

— prompte yole est si lé - gè - re Qu'el-le pas - se sans ri - der l'eau, L'eau

p *pp* *fz*

dim. *p* *pp*

— changeante de la ri - viè - - re; El - le cou - pe droit

dim. *p* *pp*

cresc. *fz* *dim.* *p*

le cou-rant, Fi - lant de l'une à l'autre ri - ve Sans perdre un

fz *dim.* *p*

D. C. al ✠

Choeur.

cresc. *fz* *dim.* *p*

pouce à la dé - ri - ve, El - - le remonte-rait le courant. El-le

fz *dim.* *p*

CHŒUR.

Elle vole,
Ma longue yole.
Yoliers, francs lurons,
Appuyons sur les avirons,
Pour dépasser cette hirondelle
Qui fuit là-bas à tire-d'aile.

II

Le sylphe des courantes eaux
Ayant façonné sa membrure,
De l'écorce des blancs bouleaux
Revêtit sa grêle structure...
Planta les mâts, aspira l'air,
Et, gonflant ses voiles latines,
Anima ses formes divines
De l'éperon au taille-mer.

III

Depuis, du matin jusqu'au soir,
A l'aviron comme à la voile,
A peine a-t-on le temps de voir,
C'est comme une filante étoile...
Des sommets d'une longue tour
On la lancerait dans le vide
Qu'on l'y verrait voguer rapide
Pour passer l'aigle et le vautour.
Elle vole,
Ma longue yole;
Yoliers, francs lurons,
Appuyons sur les avirons,
Pour dépasser cette hirondelle
Qui fuit là-bas à tire-d'aile.

YOLA.

I

En vain le léger papillon,
La longue et vive demoiselle,
Cherchent à suivre son sillon,
Yola laisse tout derrière elle.
Sous les saules, dans la fraîcheur,
Quand le martin-pêcheur se lève,
Elle arrive en longeant la grève
Bien avant le martin-pêcheur.

II

A la voile serrant le vent,
Quand frissonnante elle se penche,
Montrant de l'arrière à l'avant
Les façons de sa coque blanche,
On la prendrait pour un oiseau,
Une mouette, une hirondelle,
Effleurant du bout de son aile
Le courant crêpelé de l'eau.

III

Aux jours d'été, quand il fait beau,
Tous les enfants nus du rivage
Vont *piquant des têtes* dans l'eau,
Croyant l'attraper à la nage.
Lançant ses lazzis aux pêcheurs,
Des mots doux à la lavandière,
Elle vogue splendide et fière
Parmi les têtes des nageurs.

IV

Dans les vives rougeurs du soir,
Lorsqu'elle passe triomphante,
On voit se doubler au miroir
De la rivière éblouissante,
L'azur de son grand pavillon,
Ses rameurs en rouge chemise
Avec leurs cheveux dans la brise,
Bras nus, courbés sur l'aviron.
Elle vole,
Ma longue yole;
Yoliers, francs lurons,
Appuyons sur les avirons,
Pour dépasser cette hirondelle
Qui fuit là-bas à tire-d'aile.

LES YOLIERS.

I

Les yoliers sont des garçons
Tous en pleine force de l'âge;
Pour haler sur les avirons
Ayant bras forts et grand courage.
Ils sont de plus joyeux et francs,
Et vont comme le vent les pousse;
Faisant, de l'index et du pouce,
Sauter les pièces de cinq francs.

II

Quand Vesper à l'occident luit,
Que tout le firmament s'allume,
On rallie, en menant grand bruit,
Le cabaret connu qui fume...
De la cuisine tout en feu
Souffle un petit vent de friture,
De soupe aux choux, de bœuf nature,
Et de matelote au vin bleu.

III

Une ardente altération
Fait tout le brillant équipage
Avec précipitation
Sauter en chantant sur la plage.
Le vin coule, on casse les pots,
On fait un vacarme effroyable,
Les buveurs glissent sous la table,
Et tout rentre dans le repos.

ÉPILOGUE.

I

Jouteurs, qui voulez dépasser
Ce fantastique diable à quatre,
Sur le rivage il faut laisser
Toute espérance de la battre.
Elle en a tant vaincu sur l'eau,
Entre Paris et la Bretagne,
Qu'avec tous les prix qu'elle gagne
On fréterait un grand vaisseau.

II

Son capitaine *chante clair,*
Musicien de sa nature,
Et qu'on croirait un loup de mer,
N'est qu'un yolier d'aventure,
Qui s'engage, quand on voudra,
A passer la mer Atlantique,
Pour remonter en Amérique
Le grand saut du Niagara.
Elle vole,
Ma longue yole;
Yoliers, francs lurons,
Appuyons sur les avirons,
Pour dépasser cette hirondelle
Qui fuit là-bas à tire-d'aile.

GUSTAVE MATHIEU.

Le Journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉGRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue Gît-le-Cœur, 10.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN.
10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.

RICHARD CŒUR DE LION.

Paroles de Sedaine.

Que le sultan Saladin
Rassemble dans son jardin
Un troupeau de jouvencelles,
Toutes jeunes, toutes belles,
Pour s'amuser le matin;
C'est bien, c'est bien,
Cela ne nous blesse en rien;
Moi, je pense comme Grégoire,
J'aime mieux boire. (*bis.*)

Qu'un seigneur, qu'un haut baron,
Vende jusqu'à son donjon
Pour aller à la croisade;
Qu'il laisse sa camarade
Dans la main de gens de bien,
C'est bien, c'est bien,
Cela ne me gêne en rien;
Moi, je pense comme Grégoire,
J'aime mieux boire. (*bis.*)

Que le vaillant roi Richard
Aille courir maint hasard,
Pour aller, loin d'Angleterre,
Conquérir une autre terre
Dans le pays d'un païen;
C'est bien, c'est bien,
Cela ne nous blesse en rien;
Moi, je pense comme Grégoire,
J'aime mieux boire. (*bis.*)

O RICHARD! O MON ROI!

O Richard! ô mon roi!
L'univers t'abandonne :
Sur la terre il n'est donc que moi
Qui m'intéresse à ta personne?
Moi seul dans l'univers
Voudrais briser tes fers,
Et tout le monde t'abandonne.

O Richard! ô mon roi!
L'univers t'abandonne :
Sur la terre il n'est donc que moi
Qui m'intéresse à ta personne,
Et sa noble amie! Hélas! son cœur
Doit être navré de douleur;
Oui, son cœur est navré de douleur.

Monarques, cherchez, cherchez des amis,
Non sous les lauriers de la gloire,
Ou sous les myrtes favoris
Qu'offrent les Filles de Mémoire :
Un troubadour
Est tout amour,
Fidélité, constance,
Et sans espoir de récompense.

O Richard! ô mon roi!
L'univers t'abandonne :
Sur la terre il n'est donc que moi,
Il n'est donc que moi
Qui m'intéresse à ta personne?

O Richard! ô mon roi!
L'univers t'abandonne :
Sur la terre il n'est que moi,
Oui, c'est Blondel, il n'est que moi,
Il n'est que moi
Qui m'intéresse à ta personne :
N'est-il que moi,
N'est-il que moi
Qui m'intéresse à ta personne?

SEDAINE.

HÉ! ZIC ET ZIC ET ZIC ET ZOC.

Hé! zic et zic et zic et zoc,
Et fric et fric et froc;
Quand les bœufs vont deux à deux
Le labourage en va mieux.

Qu'en dites-vous, ma commère,
Et qu'en pensez-vous, compère?
Rien ne se fait bien qu'à deux.
Les habitants de la terre,
Ma foi, ne dureraient guère
S'ils ne disaient pas entre eux :
Hé! zic et zic et zic et zoc,
Et fric et fric et froc;
Quand les bœufs vont deux à deux
Le labourage en va mieux.

Sans berger si la bergère
Est en un lieu solitaire,
Tout pour elle est ennuyeux;
Mais si le berger Tityre
Vient lui conter son martyre,
Tout s'anime à l'entour d'eux...
Hé! zic et zic et zic et zoc,
Et fric et fric et froc;
Quand les bœufs vont deux à deux
Le labourage en va mieux.

SEDAINE.

RICHARD CŒUR DE LION.

MUSIQUE DE GRÉTRY.

ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.

BLONDEL joue l'air sur son violon, et chante en même temps.

Andante.

CHANT.

PIANO.

Que le sul tan Sa - la - din Rassem-ble dans son jar-din Un trou-

- peau de jouven-celles, Toutes jeu-nes, toutes belles, Pour s'amuser le ma-tin, C'est bien, C'est

bien, Ce - la ne nous blesse en rien, Moi je pense comme Grégoi-re, J'ai-me mieux boi - re, J'ai -

REFRAIN en chœur.

- me mieux boi - re. Moi, je pense com-me Grégoire, J'ai-me mieux boi - re, J'ai - me mieux boi -

- re.

F

F

AIRS TIRÉS DE RICHARD COEUR DE LION.

A la voix du maître,
Sitôt qu'on l'entend,
Il faut toujours être
Vif et diligent.
Faut-il qu'il attende
Pour nous contenter;
Alors qu'il commande,
L'on doit tout quitter.

Sitôt que la gloire
Nous dit d'avancer
Nous devons la croire
Et nous empresser.
Mais si la fortune
Nous ravit le prix,
C'en est toujours une
D'avoir entrepris.

Gentilles fillettes,
Employez le temps,
Et des amourettes
Hâtez le printemps.
Le dieu qui voltige
Pour piller les cœurs,
S'attache à la tige
Des plus jeunes fleurs.

Un bandeau couvre les yeux
Du dieu qui rend amoureux;
Cela nous apprend sans doute
Que ce petit dieu badin
N'est jamais, jamais plus malin
Que quand il n'y voit goutte.

Redites-moi, s'il vous plaît,
Ce joli couplet,
Ce joli couplet.
Oh! je ne dois pas l'oublier.
Je veux le dire au chevalier...
— Très-volontiers.

Je crains de lui parler la nuit;
J'écoute trop tout ce qu'il dit.
Il me dit : Je vous aime;
Et je sens, malgré moi,
Je sens mon cœur qui bat,
Qui bat,
Je ne sais pas pourquoi,
Je ne sais pas pourquoi.
Puis il prend ma main, il la presse
Avec tant de tendresse,
Tant de tendresse,

Que je ne sais plus où j'en suis;
Je veux le fuir, mais je ne puis.
La nuit, la nuit, pourquoi
Lui parler la nuit?
J'écoute trop tout ce qu'il dit;
Il me dit : Je vous aime;
Et je sens, malgré moi,
Je sens mon cœur qui bat,
Qui bat,
Je ne sais pas pourquoi,
Je ne sais pas pourquoi.

SEDAINE.

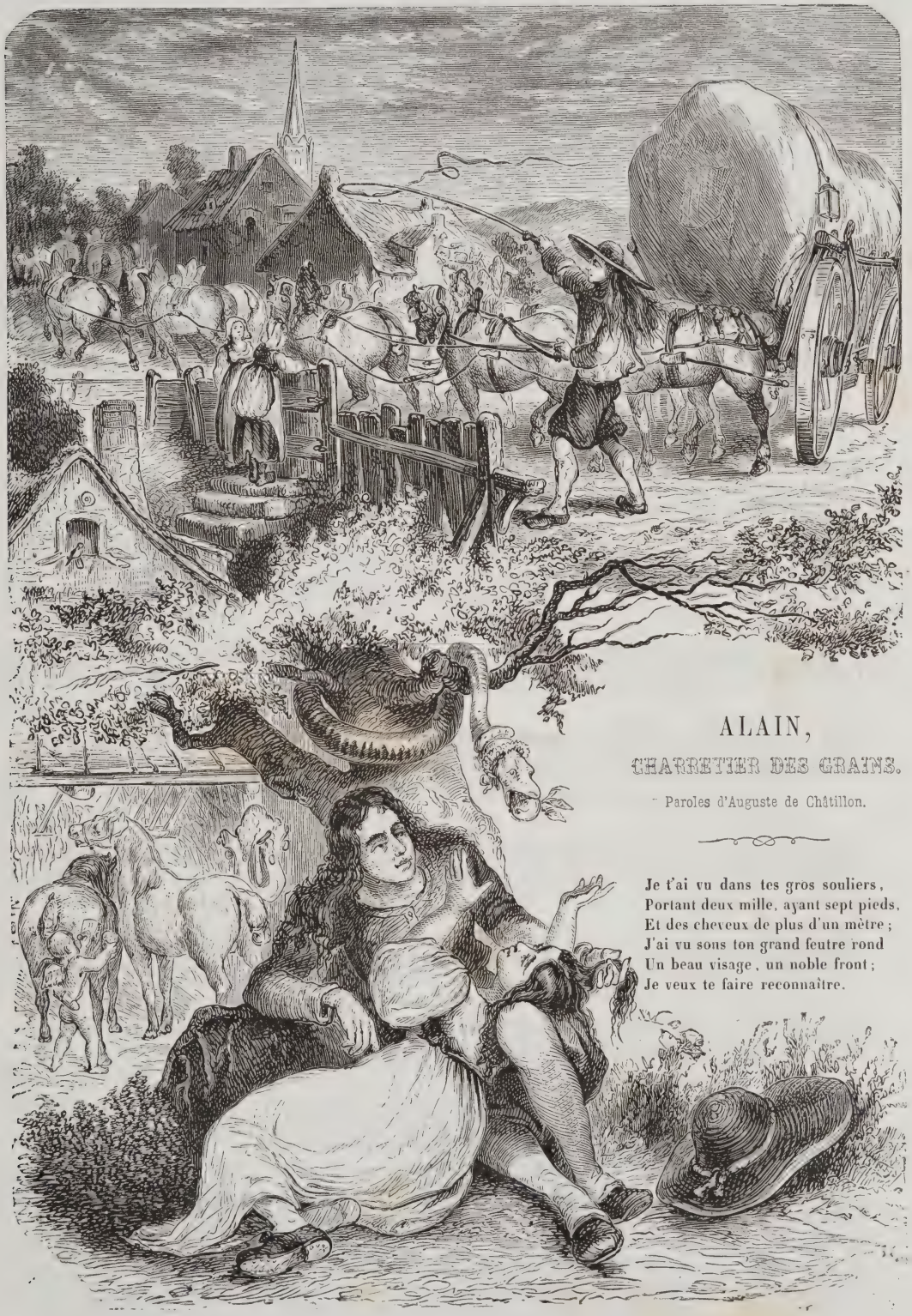
Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue Git-le-Cœur, 10.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN.
10 cent. LE NUMERO
JOURNAL ILLUSTRÉ.



ALAIN,

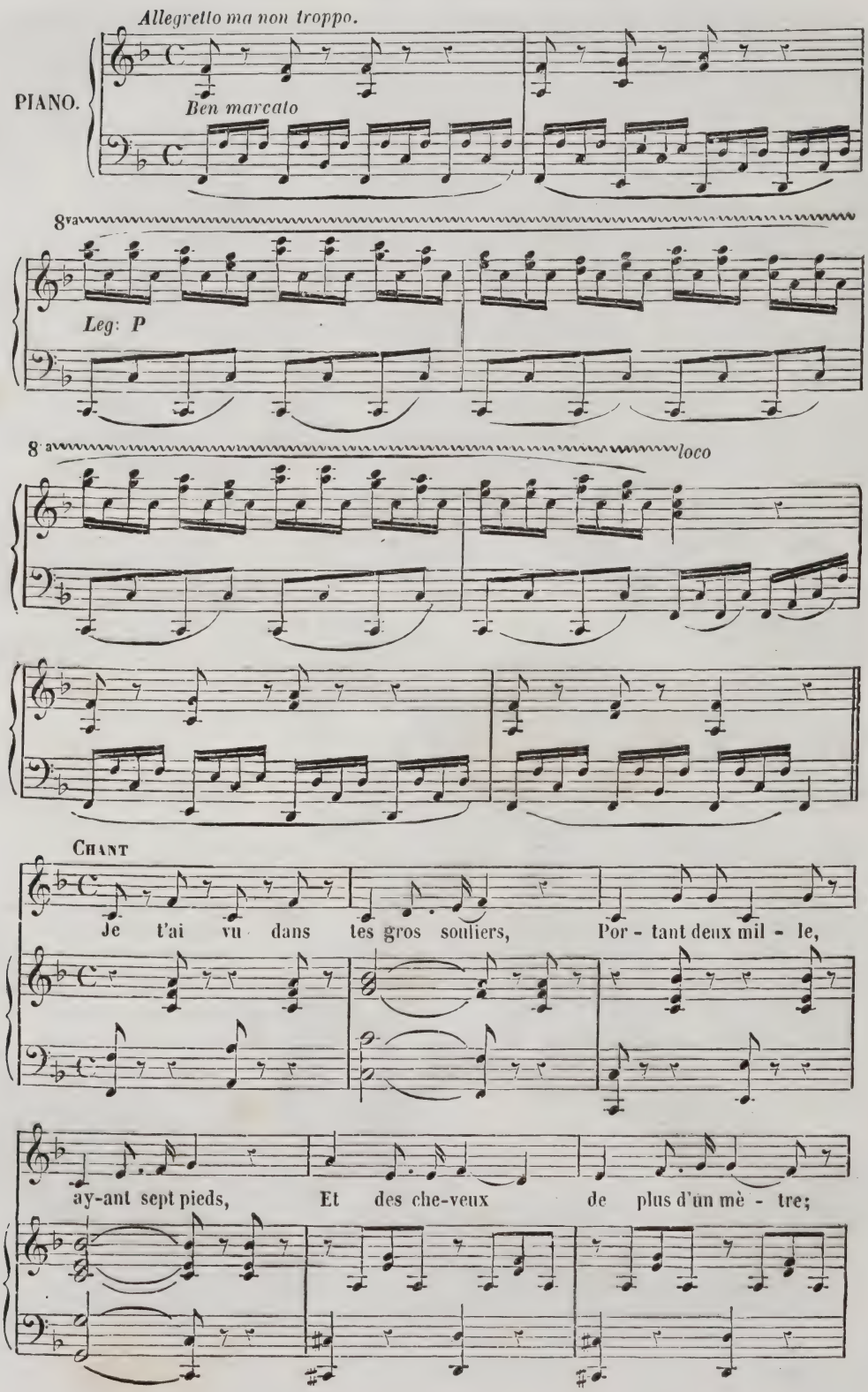
CHARRETIER DES GRAINS.

Paroles d'Auguste de Châtillon.

Je t'ai vu dans tes gros souliers,
Portant deux mille, ayant sept pieds,
Et des cheveux de plus d'un mètre ;
J'ai vu sous ton grand feutre rond
Un beau visage, un noble front ;
Je veux te faire reconnaître.

ALAIN, CHARRETIER DES GRAINS.

MUSIQUE ET ACCOMPAGNEMENT DE PIANO DE M. SCHANNE.



J'ai vu sous ton grand feu- tre rond Un beau vi-sage, un

rall. *mf*

no - ble front; Je veux te fai-re re - con - naître: Il est sim-ple -

mf

- ment char-re-tier, De père en fils c'est son métier;

Cet homme, doux comme u-ne fil - le, Est aus - si na - ïf qu'un en-fant;

E *FF*

Il est fort comme un é - lé-phant, Son coup de poing brise u-ne gril - le.

F *FF*

Il est simplement charretier;
De père en fils c'est son métier.
Cet homme, doux comme une fille,
Est aussi naïf qu'un enfant;
Il est fort comme un éléphant;
Son coup de poing brise une grille.

Pierre Alain, charretier breton,
A la blouse jusqu'au menton,
Aux longues guêtres en cuir fauve,
Aux cheveux dépassant les reins,
Aux cheveux sans lois et sans freins,
Porte ombrage à tout homme chauve.

Il faut voir passer Pierre Alain!
Ce géant, conducteur du grain,
Va de la Beauce en Normandie;
Transportant des blés par milliers,
Il suit encor, sous les pommiers,
La grand'route de Picardie.

Toute peinte en un gris de plomb,
Sa charrette a cent pieds de long,
Chaque roue un premier étage;
Douze chevaux, blonds comme blés,
A grand'guides sont attelés;
Les chaînes font joyeux tapage.

Sur les colliers de ses chevaux
Sont des cuivres et des grelots;
Cela luit, sonne et fait merveille.
Chaînes et grelots argentins
En tintant chantent aux lointains,
Sur une route sans pareille.

Et, lorsque l'on voit ce Titan,
D'une main comme un cabestan
Tenir tant de guides ensemble,
Jouer de son fouet long et lourd,
Alors qu'il salue un faubourg,
A quelque pygmée on ressemble.

Aussi, quand au soleil levant
Ce gars s'avance, vent devant,
Les cheveux flottant en arrière,
Maintenant ses douze chevaux
Comme autant de petits agneaux,
Les filles sortent pour voir Pierre.

Mais Pierre passe, voilà tout.
Il se trouve gêné surtout;
Chacune d'elles l'embarrasse.
Chacune a le corps si petit,
Qu'il s'en éloigne avec dépit.
Il en cherche une de sa race.

Il a trouvé la Ménehaut,
Bretonne de six pieds de haut,
Belle brune à la gorge ronde.
Comme Adam et Ève, un matin,
Ils essaîront, j'en suis certain,
De régénérer notre monde.

Le Journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue Gît-le-Cœur, 10.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN.
10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.

LE NAIN DE LA BOUTEILLE.

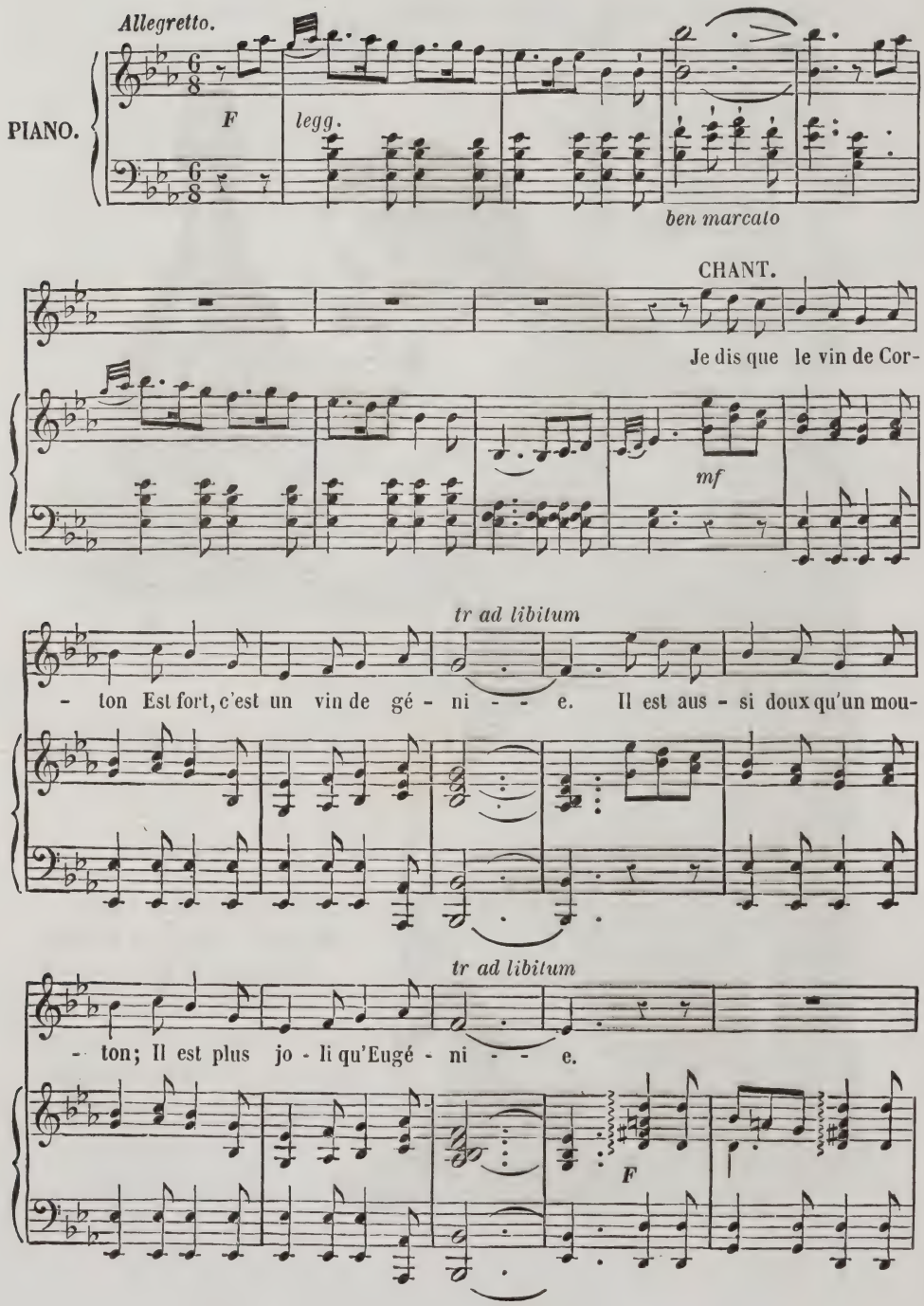
Paroles de Fernand Desnoyers.

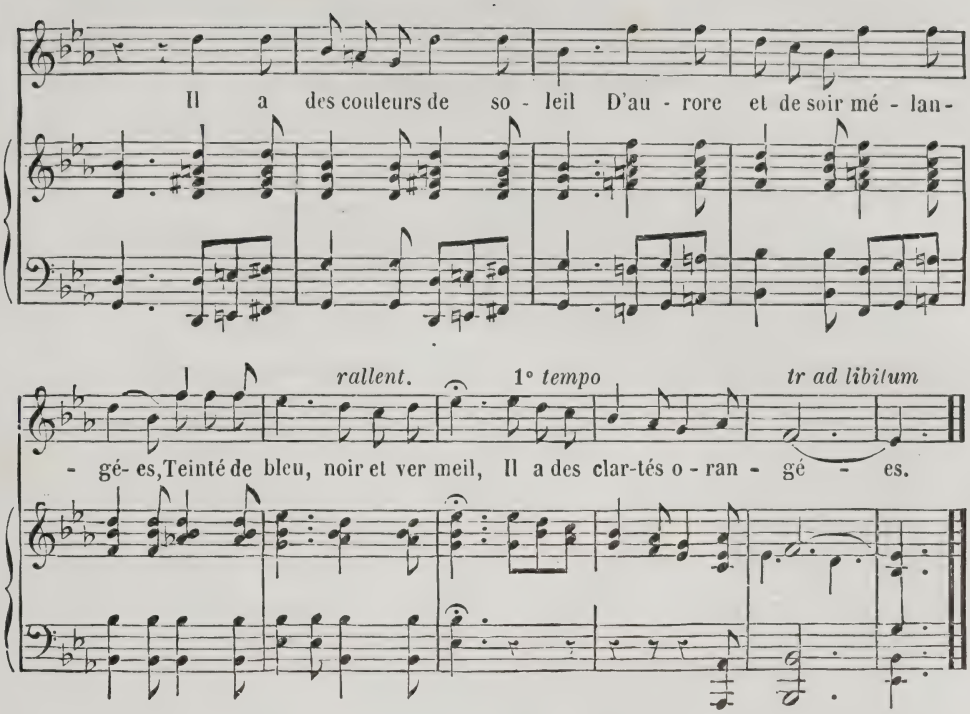
Je dis que le vin de Corton
Est fort; c'est un vin de génie.
Il est aussi doux qu'un mouton;
Il est plus joli qu'Eugénie!

Il a des couleurs de soleil,
D'aurore et de soir mélangées.
Teinté de bleu, noir et vermeil,
Il a des clartés orangées.

LE NAIN DE LA BOUTEILLE.

MUSIQUE ET ACCOMPAGNEMENT DE PIANO DE A. SCHANNE





Comme il a le regard clairet,
Lorsqu'en buvant je le fais rire!
Il me voit, et même on dirait
Qu'il a quelque chose à me dire.

Il m'amuse, il sait m'égayer :
Alors je me conte des contes,
Des contes faits pour oublier
Tous les mémoires et les comptes.

Je me chante de vieux noëls;
Je me fais éclater de rire,
Tous mes mots sont spirituels;
Je me plais à me les redire.

Je suis le vin, le vin c'est moi;
Je me double de sa personne.
Il est tout-puissant; j'ai la foi :
Je bois; jamais je ne raisonne.

Je me dis tout sans m'offenser,
Je ne suis ni méchant ni bête :
Le vin ne me fait pas lancer
Les verres vides à ma tête.

Plus de poses, plus de façons!
Devant le vin, je suis moi-même.
Je prends l'embonpoint des chansons
Et la couleur du vin qui m'aime.

Dans le gros ventre vert et rond
De la bouteille bourguignonne,
Je vois un petit potiron :
C'est l'abdomen d'une personne,

D'un nain dont le crâne pointu
Monte au ciel; la bouche est énorme.
Il me regarde : — « Que veux-tu,
Petit être gai mais difforme? »

Par ses cheveux droits entraîné
Dans le goulot de la bouteille,
Tout s'allonge en lui, hors le né,
Qui me paraît une merveille,

Une merveille de santé,
De couleur, d'ampleur et de joie.
Le nain pour boire est tout porté;
Même je crains qu'il ne se noie.

Serait-il le dieu des gens gris?
Non, c'est le vin qui fait ma charge.
Le petit rit dès que je ris.
C'est moi, mais la bouche est trop large.

C'est un grand peintre que le vin,
Un poëte! — A force de boire,
Je veux, si ce n'est pas trop vain,
Comme lui, me couvrir de gloire!

CHANSON A BOIRE.

Bacchus, cher Grégoire,
Nobis imperat,
Chantons tous sa gloire,
Et quisque bibat.

Hâtons-nous de faire
Quod desiderat,
Il aime un bon frère
Qui sæpè libat.

A tout honnête homme
Placet ut mihi,
Partout on le nomme
Patrem gaudii.

Le souci respecte
Ejus virtutem,
Sa douleur délecte
Corpus et mentem.

Ce coup-là m'apaise
Et me reficit,
Mais, ne vous déplaise,
Hoc non sufficit.

Puisque l'abondance
Hic ridet nobis,
Que l'on recommence,
Faciamus bis.

Ce verre deuxième,
Nondùm est satis,
Et sans un troisième
Redibit sitis.

C'est toi que j'implore,
Care mî frater,
Verse, verse encore,
Et bibamus ter.

Ainsi, pour me rendre
Benè contentum,
Tes mains ont su prendre
Nectar selectum.

Vive un homme aimable
Cujus cor rectum
Nous fournit à table
Vinum non mixtum.

D'un jus homicide
Fabricatores,
Que la mort vous guide
Jàm nunc ad patres.

Que votre séquelle
Procul abeat,
Et plaise à Dieu qu'elle
Nunquàm redeat.

Ta charmante chaîne,
Amicitia,
Ici nous amène
Cum lætitiâ

Sois toute la vie
Nostrum solamen,
Que toujours amie,
Faveas. Amen.

PANARD.

LA FEMME DE BASSELIN.

Mon mary a, que je croy,
Par ma foy!
Le gosier de chair salée :
Car il ne peut respirer,
Ni durer,
Si sa gorge n'est mouillée.

Lorsqu'il est en grand courroux,
Voulez-vous
Luy adoucir le courage?
Faites-lui tant seulement
Promptement
Boire quelque bon breuvage.

Pourveu qu'il ne vende rien
De son bien,
S'il boit, j'en suis réjouie;
Car ai tout au long du jour
Son amour,
Et sommes sans fascherie.

J'ai un peu gousté enfin
Ce bon vin :
Or, vive ce bon breuvage,
Qui mon homme en santé met,
Et nous fait
Vivre en paix en mariage!

OLIVIER BASSELIN.

Le Journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue Gît-le-Cœur, 10.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 F. PAR AN.
10 CENT. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.

LE CRI DES ZOUAVES.

MUSIQUE DE PIERRE DUPONT, AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO.

Tempo di marcia.

CHANT.

PIANO.

F *P*

8va

L'I- ta- - lie a frappé les airs D'un ap pel à sa dé - li - vran - ce; Des quatre coins de l'u - ni - vers Les é-chos ont répondu: France! Et sur les champs i-ta-li-ens, Aux cris des libres et des bra - ves, On va voir les nouveaux an - ciens: La France a lâché ses Zou - a - ves! La

REFRAIN.

poudre a par-lé, les clai - rons au vent Son - nent la charge et la vic-

mf

- toi - - re; La bayonnette a soif, el - le de - mande à

boi - re! En a-vant, en a-vant, Zou -

- a - ves, en a - vant! En a - vant, En a-

- vant, Zou - a - ves, en a - vant!

F

LE CRI DES ZOUAVES.

CHANT GAULOIS.

Quidquid delirant reges plectuntur Achivi.
HOR...

I

L'Italie a frappé les airs
D'un appel à sa délivrance :
Des quatre coins de l'univers
Les échos ont répondu : France ! ! !
Sur tous les champs italiens,
Aux cris des libres et des braves,
On va voir les nouveaux anciens :
La France a lâché ses zouaves.

La poudre a parlé, les clairons au vent
Sonnent la charge et la victoire ;
La baïonnette a soif... elle demande à boire :
En avant ! en avant ! zouaves, en avant ! (*bis*)

II

Ils s'en vont l'arme à volonté,
Le rire en barbe, et haut la tête,
Cou nu, bonnet sur le côté,
Comme des coqs à rouge crête...
En les voyant passer, on sent
Qu'ils n'ont pas peur de teindre l'herbe
De la belle couleur du sang *,
Ces prompts soldats au front superbe.

III

Avec leurs amis les chasseurs,
Les dragons, les grenadiers graves,
Clairs cuirassiers, fiers artilleurs,
Et les zéphyrs, et tous les braves,
Ils marchent pour la liberté,
Le bon droit des choses publiques
La justice et la vérité..
En avant, soldats électriques !

La poudre a parlé, les clairons au vent
Sonnent la charge et la victoire ;
La baïonnette a soif... elle demande à boire :
En avant ! en avant ! zouaves, en avant ! (*bis.*)

LA BATAILLE.

I

Comme un champ de rouges pavots
Qui se meut à travers l'armée,
Ils vont sous leurs flottants drapeaux
Dans le feu, le sang, la fumée,
Tout se nivelle devant eux.
Ils sont là tous comme à la fête,
Avec des élans furieux,
Pour saisir l'aigle à double tête.

II

Marchant sur le canon brutal,
Ils se traînent le ventre à terre,
Avec des ruses de chacal
Et des mouvements de panthère ;
Puis dans la poudre et les lueurs,
Comme fantômes dans un rêve,
Bondissent sur les mitrailleurs,
Rapides comme un coup de glaive

III

Mitraillés, fusillés, sabrés,
A travers la cavalerie,
Les caissons, les chevaux cabrés,
Ils forcent sur l'artillerie :
Tous les canons sont encloués,
Et dans la flamme et la mitraille,
On voit leurs étendards troués
Reluire au fort de la bataille.

IV

Comme ces Gaulois chevelus,
Vrais lions du pays des chênes,
Qui jadis s'élançaient tout nus
Au cœur des légions romaines,
Ils vont droit leur rouge chemin ;
Et quand le fer est las de boire,
A coups de crosse et haut la main
Ils brutalisent la victoire.....

La poudre a parlé, les clairons au vent
Sonnent la charge et la victoire ;
La baïonnette a soif, elle demande à boire :
En avant ! en avant ! zouaves, en avant ! (*bis.*)

I

Allez-y, terribles enfants,
Petits bien chaussés, soyez dignes,
Mourez, ou rentrez triomphants,
Mais ne saccagez pas les vignes...
Il faut laisser aux vrais buveurs
Qui n'ont pas perdu l'espérance
Et la foi dans les temps meilleurs,
De quoi boire à leur délivrance.

II

Unissez-vous tous à jamais,
Peuples de France et d'Italie,
Et puisqu'il faut des trouble-paix
De son sang payer la folie,
Marchez une dernière fois
Pour en finir avec la guerre.
A vous, Francs, Romains et Gaulois,
L'honneur de délivrer la terre !

GUSTAVE MATHIEU.

* Kossuth.

Le Journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

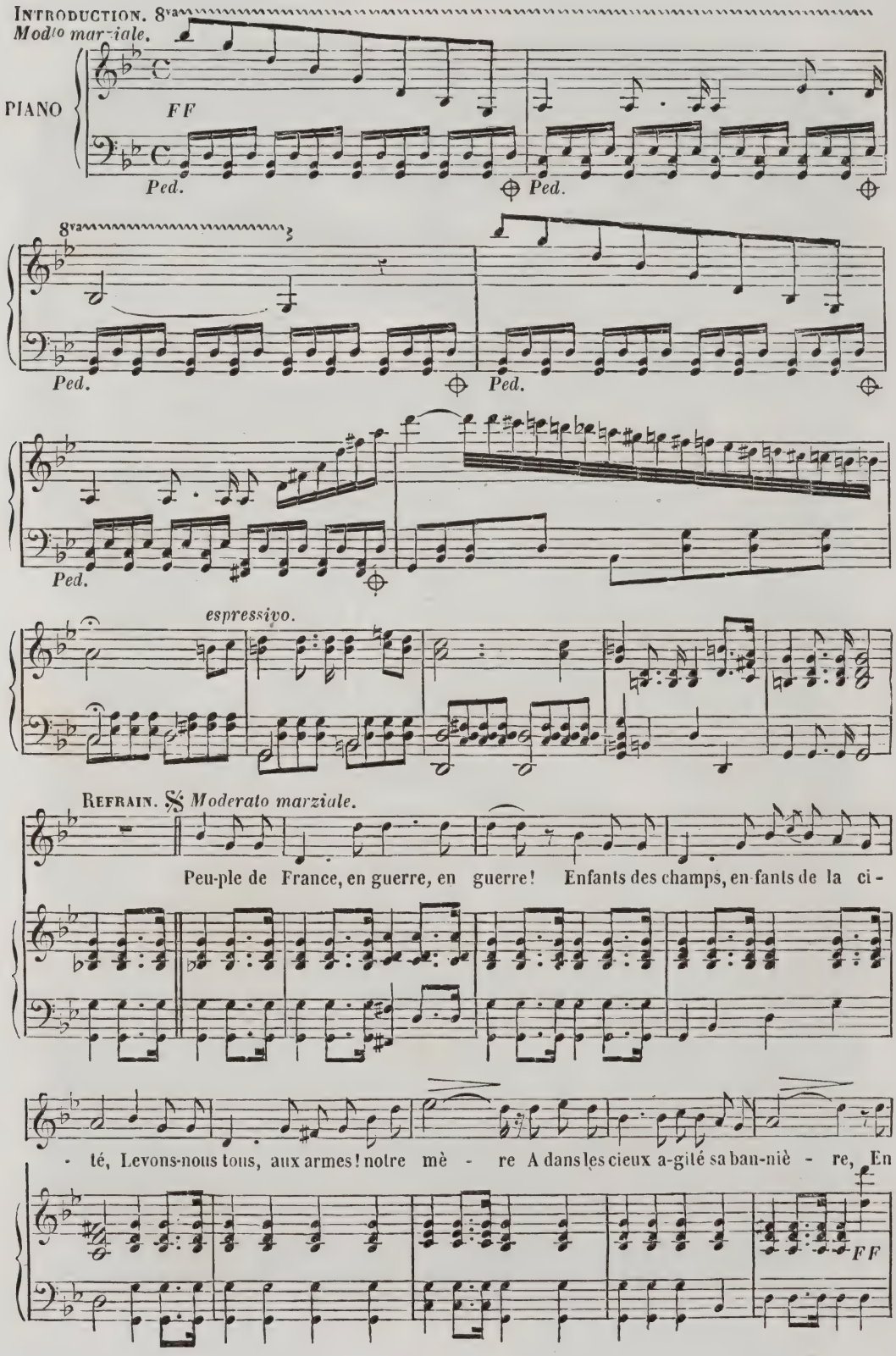
BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue Git-le-Cœur, 10.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE

LA PIÉMONTAISE.

MUSIQUE ET ACCOMPAGNEMENT DE PIANO DE Mme MÉLANIE DENTU.



marziale *rallentendo*

guer - re pour la liber - té, En guer - re pour la li-ber - té!

rall. *F*

1er Couplet. *Moderato.*

Ah! cette fois c'est la der-nière, C'est le der-

marziale

- nier des grands combats; Encor quelques jours de mi - sè - re, Encor la foudre et ses é-

più lento

- clats... Et puis dans u-ne paix pro - fon - de, Pour tou-jours les peuples du

più lento

rallentendo

mon - de Re- poseront leurs membres las, Repose - ront leurs membres las!

rallentendo

Peuple de France, en guerre, en guerre!
Enfants des champs, enfants de la cité,
Levons-nous tous, aux armes! notre mère
A dans les cieux agité sa bannière,
En guerre pour la liberté!
En guerre pour la liberté!

Ah! cette fois c'est la dernière,
C'est le dernier des grands combats;
Encor quelques jours de misère,
Encor la foudre et ses éclats...
Et puis dans une paix profonde,
Pour toujours les peuples du monde,
Reposeront leurs membres las,
Reposeront leurs membres las...
Peuple de France, etc.

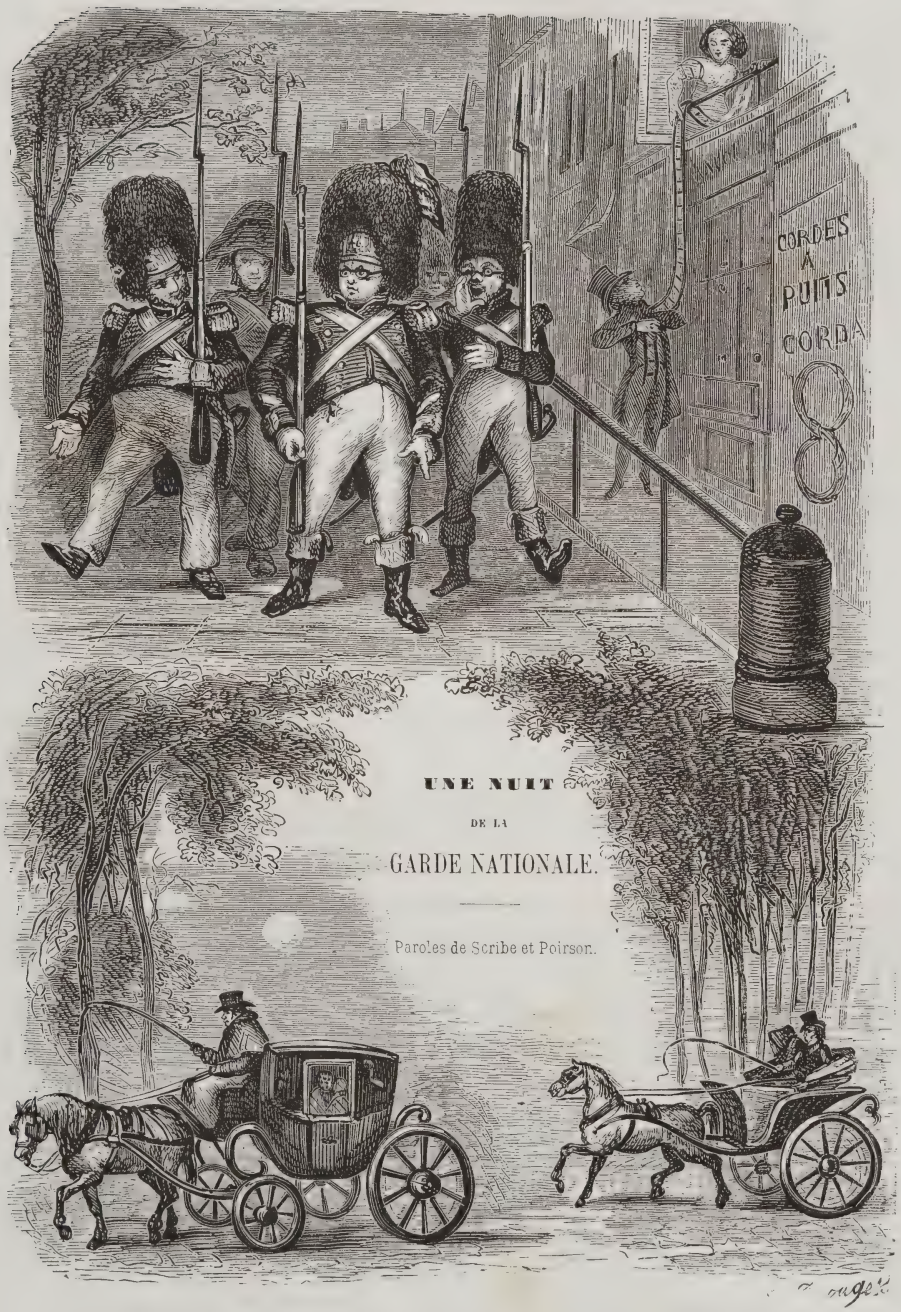
Loin de nous de prendre l'épée
Pour avilir les nations,
Peser sur leur terre usurpée,
Et souffleter leurs vieux blasons :
Nous voulons, guerriers magnanimes,
Délivrer de nobles victimes
De l'échafaud et des prisons,
De l'échafaud et des prisons...
Peuple de France, etc.

Oui, nos bras s'arment pour défaire
L'œuvre injuste des anciens rois,
Pour relever de la poussière
Le front d'un grand peuple aux abois,
Et sans intérêt, sans colère,
L'aider à ressaisir sur terre
Son rang véritable et ses droits,
Son rang véritable et ses droits...
Peuple de France, etc.

Italie, ô sœur malheureuse!
Ton cri n'est pas en vain jeté :
La France n'est point oublieuse
De sa nourrice de beauté.
Pour tous les trésors de science
Que tu versas sur notre enfance,
Nous te rendrons la liberté,
Nous te rendrons la liberté...
Peuple de France, etc.

HENRI PLON, — LÉCRIVAIN ET TOUBON, ÉDITEURS.

Paris Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.


CORDES
A
PUITS
CORDA
UNE NUIT
DE LA
GARDE NATIONALE.
Paroles de Scribe et Poirson.

UNE NUIT DE LA GARDE NATIONALE.

MUSIQUE DE DESPINOIS.

ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.

Allegro.

Je pars, Dé-jà de tou-tes parts La nuit sur nos rem-

P

-parts Etend ses voi-les sombres; Chez vous, Dormez, Epoux Jaloux, Dormez, tuteurs, pour

vous La pa-trouille Se mouille. Au bal Court un o-ri-gi-nal Qui, d'un faux pas fa-

S

-tal Re-dou-tant l'in-for-tu-ne, Marche d'un air con-traint, S'éclabousse et se

plaint D'un réverbère é-teint Qui compte sur la lu-ne; Le lurron que l'instinct gou-

F *P*

– ver - ne A dé - faut de sa rai-son, Va frappant à chaque ta - ver-ne, Les pre-

F P

– nant pour sa maison. J'e-xa-mi - ne Cet-te mi - ne Qu'enlu-mine Un rou-ge

cres.

bord; Quand au pos - te, Qui l'ac-cos-te, Il ri - pos -te : Verse en - cor. Je

F P

vois re-ve-nir un bourgeois Qui, charmé de sa voix, Sort gaîment du par-ter -re; Il

chante, et, plus content qu'un dieu, Il é-corche a-vec feu Un air de Bo - ïel-dieu. Plus

Fin.

Je pars,
Déjà de toutes parts
La nuit sur nos remparts
Étend son ombre
Sombre;
Chez vous,
Dormez, époux jaloux,
Dormez, tuteurs, pour vous
La patrouille
Se mouille.

Au bal
Court un original,
Qui d'un faux pas fatal
Redoutant l'infortune,
Marche d'un air contraint,
S'éclabousse, et se plaint
D'un réverbère éteint
Qui comptait sur la lune.

Un luron
Que l'instinct gouverne
A défaut de sa raison,
Va frappant à chaque taverne,
Les prenant pour sa maison.
J'examine
Cette mine
Qu'enlumine
Un rouge bord,
Quand au poste
Qui l'accoste
Il riposte :
Verse encor.

Je vois
Revenir un bourgeois
Qui, charmé de sa voix,
Sort gaîment du parterre;
Il chante, et plus content qu'un dieu,
Il écorche avec feu
Un air de Boïeldieu.

Plus loin,
Près du discret cousin,
En modeste sapin
Rentre la financière;
Quand sa couturière
Sort de Tivoli
Dans le galant wiski
Que prêta son mari.
A mes yeux s'ouvre une fenêtre
Que lorgnait un amateur,
Mais je crois le reconnaître,
Et ce n'est pas un voleur.
Je m'efface
Pour qu'on fasse
Volte-face
A l'instant,

(*A voix basse.*)

Car la belle
Peu cruelle
Était celle
Du sergent.

Jugeant
En chef intelligent
Que rien n'était urgent
Quand la ville
Est tranquille,
Je rentre, et voici, général,
Le récit littéral
Qu'en fait le caporal.

IL EST MINUIT.

Il est minuit : (*bis.*)
Léger zéphir parcourant le bocage,
Cherche les roses qu'il chérit;
L'amant discret qu'Amour conduit
A la beauté va rendre hommage :
Il est minuit. (*quater.*)

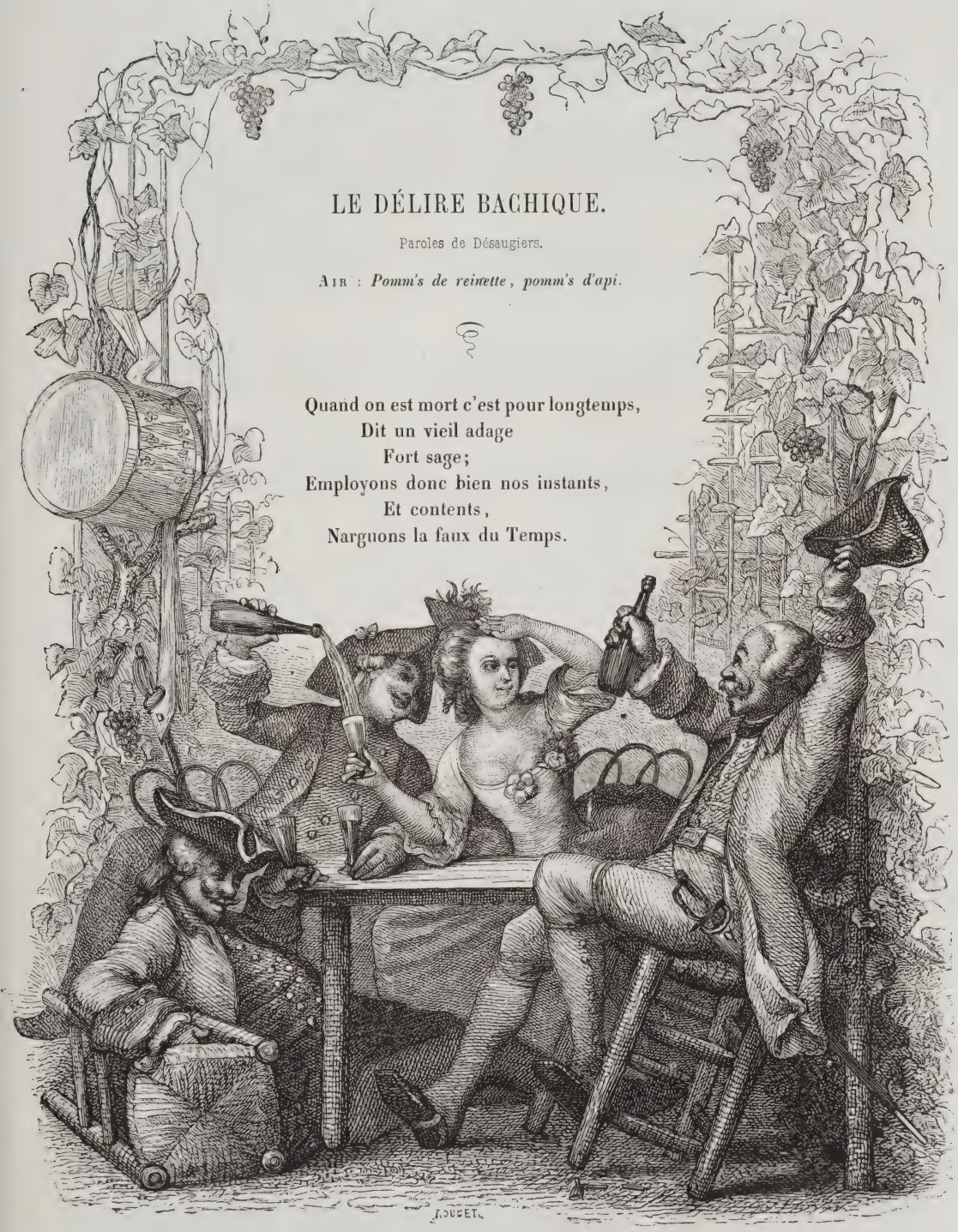
Il est minuit :
Tu dors en paix, mon adorable amie,
Mais pour moi le repos s'enfuit;
L'amour constant qui m'asservit
Cause ma douce rêverie :
Il est minuit.

Il est minuit :
Songe enchanteur, viens fermer la paupière
Du tendre amant qu'Amour poursuit.
Quand le jour vient, il le détruit :
Adieu, bonheur et sa chimère :
Il est minuit.

HENRI PLON, — LÉCRIVAIN ET TOUBON, ÉDITEURS.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN
10 cent. LE NUMÉRO
JOURNAL ILLUSTRÉ.



LE DÉLIRE BACHIQUE.

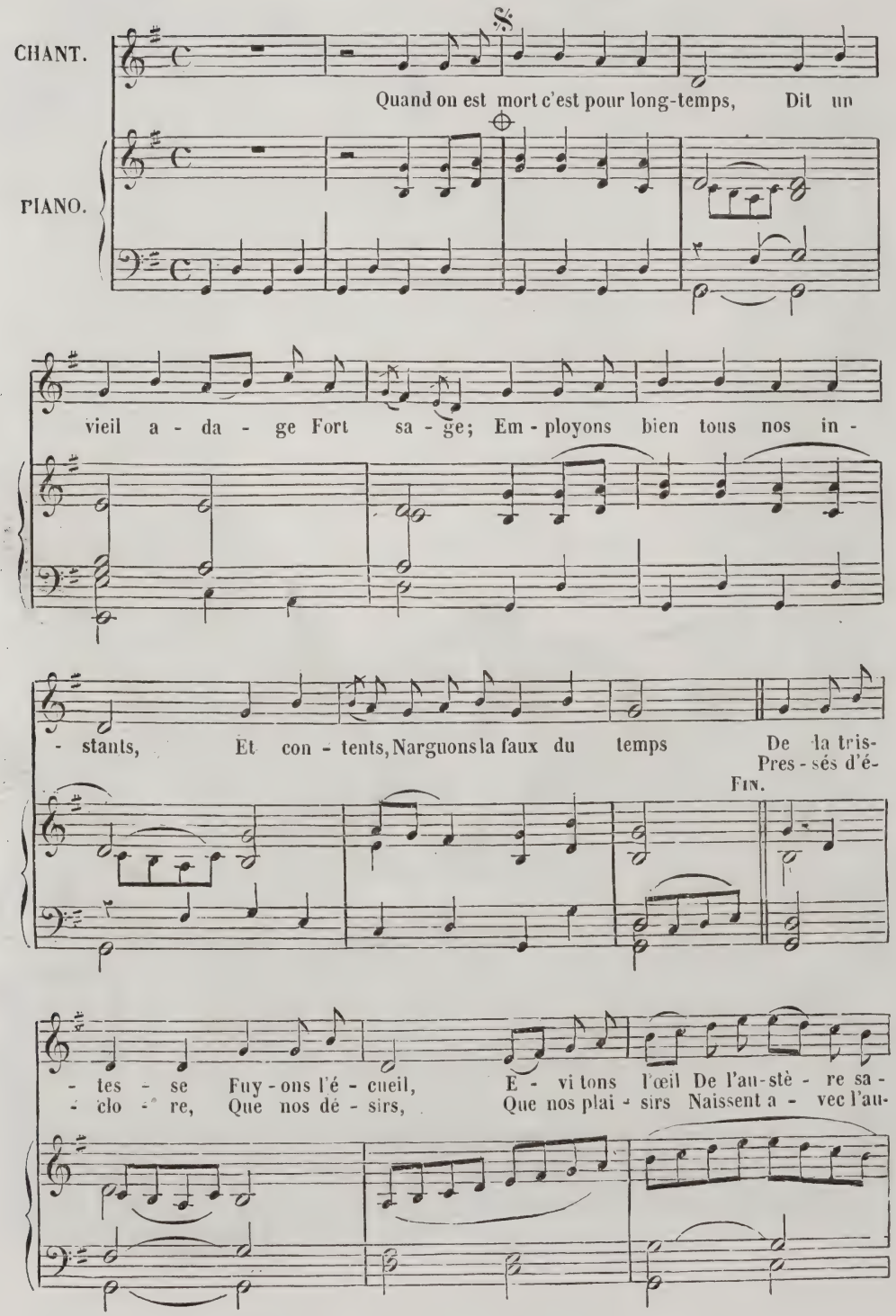
Paroles de Désaugiers.

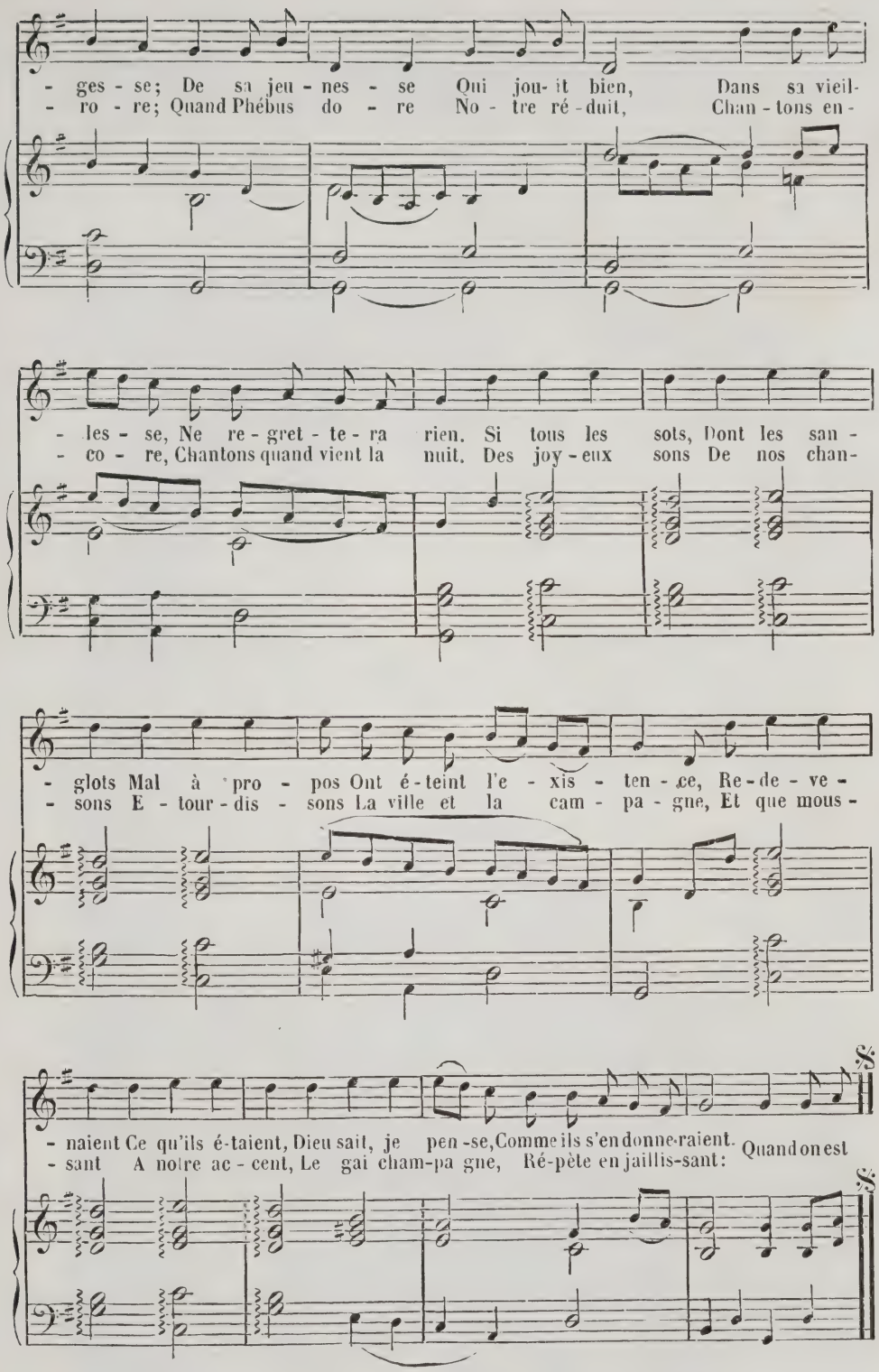
AIR : *Pomm's de reinette, pomm's d'api.*

Quand on est mort c'est pour longtemps,
Dit un vieil adage
Fort sage;
Employons donc bien nos instants,
Et contents,
Narguons la faux du Temps.

LE DÉLIRE BACHIQUE.

MUSIQUE ET ACCOMPAGNEMENT DE PIANO PAR M. NEMORAH.





De la tristesse
Fuyons l'écueil;
Evitons l'œil
De l'austère Sagesse;
De sa jeunesse
Qui jouit bien,
Dans sa vieillesse
Ne regrettera rien.
Si tous les sots

Dont les sanglots
Mal à propos
Ont éteint l'existence,
Redevenaient
Ce qu'ils étaient,
Dieu sait, je pense,
Comme ils s'en donneraient!

Quand on est mort, etc.

Pressés d'éclore,
Que nos désirs,
Que nos plaisirs
Naissent avec l'aurore ;
Quand Phébus dore
Notre réduit,
Chantons encore,
Chantons quand vient la nuit;
Des joyeux sons
De nos chansons
Étourdissons
La ville et la campagne,
Et que, moussant
A notre accent,
Le gai champagne
Répète en jaillissant :

Quand on est mort, etc.

Jamais de gêne,
Jamais de soin;
Est-il besoin
De prendre tant de peine
Pour que la haine,
Lançant ses traits,
Tout à coup vienne
Détruire nos succès !
Qu'un jour mon nom
De son renom
Remplisse ou non
Le temple de Mémoire,
J'ai la gaîté,
J'ai la santé,
Qui vaut la gloire
De l'immortalité.

Quand on est mort, etc.

Est-il monarque
Dont les bienfaits,
Dont les hauts faits
Aient désarmé la Parque?
Le souci marque
Leur moindre jour,
Et puis la barque
Les emporte à leur tour.
Je n'ai pas d'or,
Mais un trésor
Plus cher encor
Me console et m'enivre;
J'aime, je bois,
Je plais parfois;
Qui sait bien vivre
Est au-dessus des rois.

Quand on est mort, etc.

Au lit, à table,
Aimons, rions,
Puis envoyons
Les affaires au diable.
Juge implacable,
Sot chicaneur,
Juif intraitable,
Respectez mon bonheur.
Je suis, ma foi,
De mince aloi;
Épargnez-moi
Votre griffe funeste...
Sans vous, hélas !
N'aurai-je pas
Du temps de reste
Pour me damner là-bas?

Quand on est mort, etc.

Quand le tonnerre
Vient en éclats
De son fracas
Épouvanter la terre,
De sa colère
Qu'alors pour nous
Le choc du verre
Amortisse les coups.
Bouchons, volez !
Flacons, coulez !
Buveurs, sablez !
Un dieu sert les ivrognes.
Au sein de l'air,
Que notre œil fier,
Nos rouges trognes
Fassent pâlir l'éclair.

Quand on est mort, etc.

De la guinguette
Jusqu'au boudoir,
Matin et soir
Circulons en goguette;
Guerre aux grisettes,
Guerre aux jaloux,
Guerre aux coquettes,
Surtout guerre aux époux.
Sur vingt tendrons,
Bien frais, bien ronds,
En francs lurons,
Faisons rafle à toute heure;
Puisqu'aussi bien,
Sage ou vaurien,
Il faut qu'on meure,
Ne nous refusons rien.

Quand on est mort, etc.

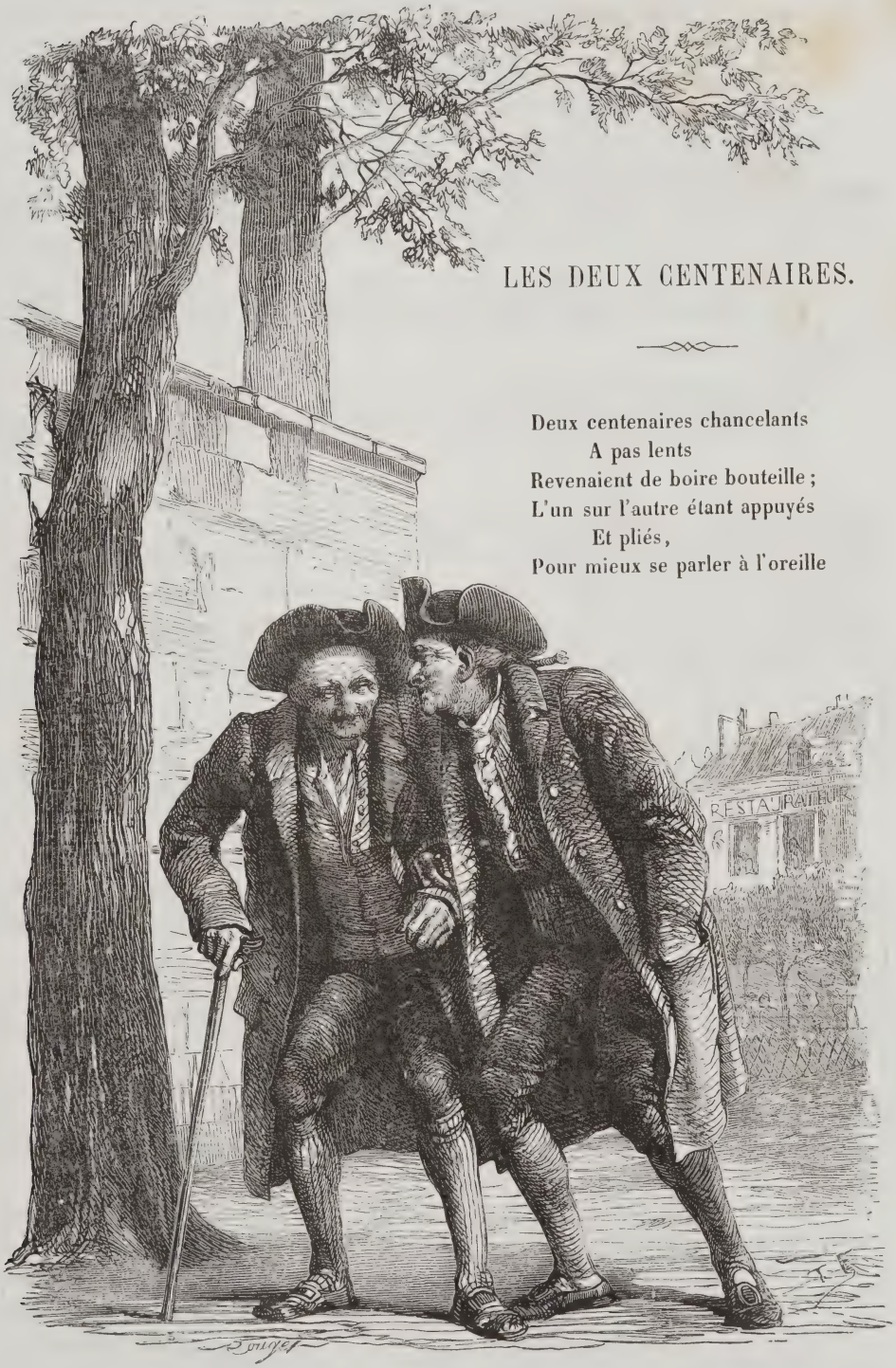
Le Journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue Gît-le-Cœur, 10.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN
10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.



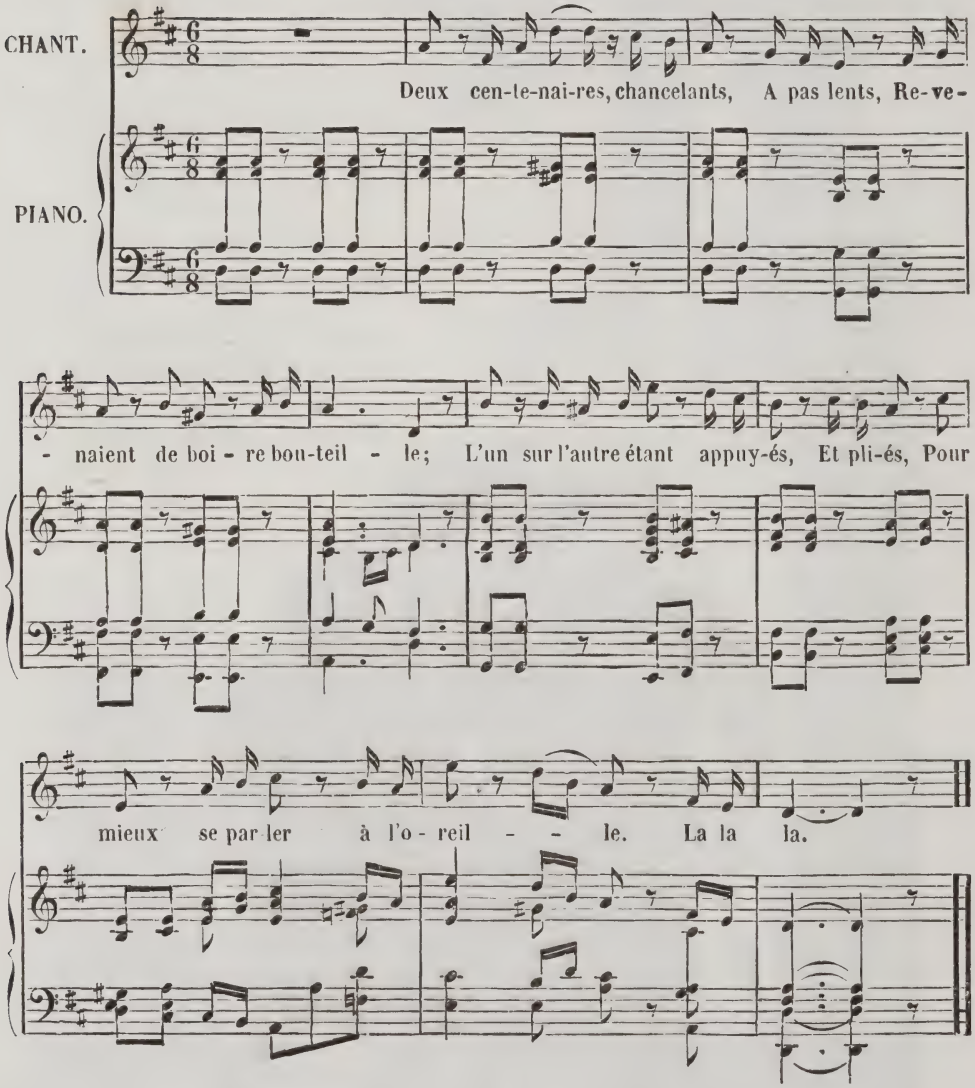
LES DEUX CENTENAIRES.

Deux centenaires chancelants
A pas lents
Revenaient de boire bouteille ;
L'un sur l'autre étant appuyés
Et pliés,
Pour mieux se parler à l'oreille

LES DEUX CENTENAIRES.

MUSIQUE DE PIERRE DUPONT.

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. NEMORAH.



C'était comme un jour de gala,
Ce jour-là,
Montmartre fêtait la Saint-Pierre !
On peut bien boire un petit coup,
Voilà tout ;
N'allez pas leur jeter la pierre...

Ils passaient sur mon boulevard
Assez tard.
Comme eux je gagnais ma demeure,
Et m'en allais, le nez au vent,
En rêvant,
Ainsi que je fais à toute heure.

De ces vrais amis d'autrefois
Quand parfois
Je rencontre une noble paire,
Je les suis avec intérêt,
Toujours prêt
A les écouter pour mieux faire.

L'un disait à l'autre en marchant,
Trébuchant :
L'ombre pour nous devient épaisse...
L'autre lui répondait : Mon cher,
Mots en l'air!
Nos cœurs sont brillants de jeunesse.

Tous deux, bras dessus, bras dessous,
Un peu soûls...
Bénissant madame Grégoire,
Chantèrent en tournant un coin ;
Puis au loin
Se perdit leur chanson à boire.

Rien ne me parut plus touchant
Que ce chant
De deux amis heureux quand même.
Chanter lorsque l'on est si vieux
Fait voir mieux
Comme on est plus fort quand on s'aime !

LE VIEUX SILÈNE.

Air : *Confiteor.*

Le vieux Silène à ses amis,
Entre la poire et le fromage,
Un jour montra ses cheveux gris
Et leur adressa ce langage :
De vieux amis et du vin vieux
Sont les plus doux présents des cieux.

Malgré les maux et les tourments
Que dans la vieillesse on éprouve,
Elle a de certains agréments,
Et voici comme je le prouve :
De vieux amis et du vin vieux
Sont les plus doux présents des cieux.

Mon printemps est bien loin de moi,
Et déjà mon été s'envole.
En faut-il pleurer ? Non, ma foi ;
Par ce refrain je me console :
De vieux amis et du vin vieux
Sont les plus doux présents des cieux.

Contre le temps prompt à passer,
C'est mal à propos que l'on boude ;
Quand la tête vient à baisser,
Pour boire on hausse mieux le coude.
De vieux amis et du vin vieux
Sont les plus doux présents des cieux.

Mes chers enfants, jusqu'au moment
Où nos yeux ne verront plus goutte,
Verre en main, voyons-nous souvent,
Et buvons la petite goutte ;
De vieux amis et du vin vieux
Sont les plus doux présents des cieux.

Que des dieux l'auguste pouvoir
Jusqu'à la fin de ma carrière
Me conserve un œil pour vous voir,
Une main pour porter mon verre.
De vieux amis et du vin vieux
Sont les plus doux présents des cieux.

Silène se tut à ces mots,
Et ses yeux pleuraient de tendresse ;
Tout ce qu'il dit est à propos,
Et j'y trouve de la sagesse.
De vieux amis et du vin vieux
Sont les plus doux présents des cieux.

Dans ce beau séjour, Dieu merci,
Nous avons ce double avantage,
Puissions-nous, ce siècle fini,
Répéter le même langage :
De vieux amis et du vin vieux
Sont les plus doux présents des cieux.

Panard.

MON BILLET D'ENTERREMENT.

— POT-POURRI. —

AIR *du ballet de Pierrot.*

Pour des billets de vaudeville,
Je prenais la plume gaiement;
Il faut un peu changer de style,
Pour un billet d'enterrement;
C'est le mien que je vous adresse,
Et ce billet, mon cher lecteur,
Sans être fait pour une pièce,
Est encore un billet d'auteur.

AIR : *Combien je suis frais et dispos.*

Nous devons compte à nos amis
De tout ce qui nous intéresse,
Et je sais qu'il me fut permis
De compter sur votre tendresse;
D'un fait qui me touche très-fort,
Je ne puis trop tôt vous instruire :
Hier, mon ami, je suis mort...
Je m'empresse de vous l'écrire.

AIR *de la Pipe de tabac.*

De *rien* le sort m'avait fait naître,
Il était maître de son bien;
Il m'a prescrit de disparaître,
Et, maintenant, que suis-je? *Rien.*
Le sort s'amuse; et voilà comme
Il nous élève, il nous abat;
Mais sans regrets un honnête homme
Retourne à son premier état.

AIR : *On compterait les diamants.*

Eh quoi! j'ai parlé de mon sort?
Aurais-je dû me le permettre?
Moi qui n'étais pas encor mort
Quand j'ai préparé cette lettre,
Je ne savais, foi de chrétien,
Ce qu'on devient quand on expire;
A présent je le sais trop bien,
Mais je ne veux pas vous le dire.

AIR : *Trouver le bonheur en famille.*

Je veux, mon cher, être enterré
Un peu gaiement, s'il est possible;
Prévenez monsieur le curé
Que pour lui me voilà visible;
Dites-lui d'égayer pour moi
Ses paroles et sa musique,
Et dispensez l'abbé *Geoffroi* *
De faire mon panégyrique.

AIR *du Vaudeville de la fille en loterie.*

J'aurais quelque peine à marcher,
Mais monsieur le curé, je pense,
Voudra bien m'envoyer chercher,
Je compte sur sa complaisance;
Je sais qu'il est rempli d'ardeur
Quand on réclame un *bon office,*
Et que jamais ce bon pasteur
Aux morts ne refuse un *service.*

AIR *des dettes,* ou *Bonsoir la compagnie.*

J'ai l'honneur de vous inviter
A me suivre, pour assister
A la cérémonie;
Mais bornez là votre devoir,
Portez-vous bien jusqu'au revoir;
Bonsoir la compagnie. (*bis.*)

AIR : *Allez-vous-en, gens de la noce.*

Allez-vous-en, mon camarade,
Après m'avoir ainsi fêté;
Si vous craignez d'être malade,
Conservez bien votre gaieté,
Et par bonté,
Par charité,
En bon vivant, buvez rasade,
De temps en temps, à ma santé.

AIR : *La plus belle promenade.*

Écrire à tous ceux que j'aime
Est un travail qui me plaît;
Je veux, après ma mort même,
Leur adresser ce billet;
Il leur plaira, je m'en flatte,
Pourtant, je vous l'avouerai,
J'y ferai mettre la date
Le plus tard que je pourrai!

ARMAND GOUFFÉ.

* Critique beaucoup plus redouté que redoutable.

Le Journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue Gît-le-Cœur, 10.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN
10 cent. LE NUMÉRO
JOURNAL ILLUSTRÉ.

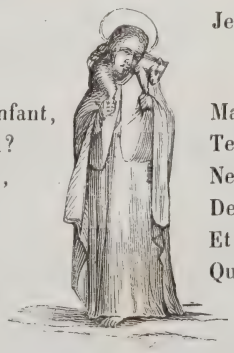
CANTIQUE DE L'ENFANT PRODIGUE.

LE PRODIGUE DÉBAUCHÉ.

Je suis enfin résolu
D'être en mes mœurs absolu;
Donnez-moi vite, mon père,
Ce qui revient à ma part.
Vous aurez mon autre frère;
Consentez à mon départ.

LE PÈRE.

Pourquoi veux-tu, mon enfant,
Faire ce que Dieu défend?
Veux-tu désoler mon âme,
Nos parents et nos amis?
Je serais digne de blâme
Si je te l'avais permis.



LE PRODIGUE.

Je veux, en dépit de tous,
M'éloigner d'auprès de vous;
En vain vous faites la guerre
A ma propre volonté;
Je ne crains ni ciel ni terre,
Je veux vivre en liberté.

LE PÈRE.

Mais, hélas! quelle raison
Te fait quitter la maison?
Ne suis-je pas un bon père?
De quoi te plains-tu de moi?
Et qu'est-ce que je puis faire
Que je ne fasse pour toi?

L'ENFANT PRODIGUE.

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.

Moderato.

CHANT.

PIANO.

Je suis en - fin ré - so — lu D'être en

mes mœurs ab - so — lu; Don - nez - moi vi - te, mon

pè — re, Ce qui re - vient à ma part: Vous a -

2e COUPLET.

- vez mon au - tre frè - re, Con - sen - tez à mon dé - part. Pourquoi

Fin.

LE PRODIGUE.

Vous m'exhortez, il est vrai,
Mais je veux vivre en cadet:
Vous condamnez à toute heure
Le moindre dérèglement;
Je vais changer de demeure
Sans retarder un moment.

LE PÈRE.

Adieu donc, cœur obstiné!
Adieu, pauvre infortuné!
Ton égarement me tue;
J'en suis accablé d'ennui;
Je vois ton âme perdue,
Et ne sais plus où j'en suis.

LE PRODIGUE.

Venez à moi, libertins;
Prenez part à mes festins;
Venez à moi, chers lubriques;
Consumons nos courts moments
Dans les infâmes pratiques
Des plus noirs débordements.

Pensons à boire et manger
Dans ce pays étranger;
Je n'ai plus la peur d'un père
Qui me suive pas à pas;
Songeons à nous satisfaire
Dans l'ordure et les ébats.

Contentons tous nos désirs
En nageant dans les plaisirs,
Et vivons de cette sorte
Tant que l'argent durera;
Nous irons de porte en porte
Sitôt qu'il nous manquera.

LE PRODIGUE PÉNITENT.

Oh! le triste changement
Après un train si charmant!
Je ne vois plus à ma suite
Ceux qui me faisaient la cour;
Tout le monde a pris la fuite,
Pas un n'use de retour.

Je me trouve sans appui
Dans la honte et dans l'ennui;
Ma conduite tout impure
M'a mis au rang des pourceaux.
Il est juste que j'endure
Autour de ces animaux.

Je rougis de mes forfaits
Et des crimes que j'ai faits;
Je fonds en pleurs, je soupire;
Je sens de cuisants remords:
Je sens un cruel martyre
De cœur, d'esprit et de corps.

Je meurs même ici de faim,
Faute d'un morceau de pain;
Tandis que chez mon cher père,
Où jamais rien ne défaut,
Le plus chétif mercenaire
En a plus qu'il ne lui faut.

Je voudrais bien me nourrir
Des fruits qu'on laisse pourrir;
Je voudrais bien sous ce chêne
Les restes de ces pourceaux;
Mais j'ai mérité la peine
Qu'attirent les bons morceaux.

Je veux pourtant me lever
Pour penser à me sauver;
Il est temps que je détourne
Mon cœur de l'iniquité,
Et qu'enfin je m'en retourne
Vers celui que j'ai quitté.

LE PRODIGUE DE RETOUR A SON PÈRE.

Voici, cher père, à genoux,
Un fils indigne de vous;
Si vous daignez me permettre
D'entrer dans votre palais,
Ce me sera trop que d'être
Comme l'un de vos valets.

J'ai péché contre les cieux;
Je n'ose lever les yeux;
J'ai péché contre vous-même;
Je crains de vous regarder:
Ma douleur en est extrême;
Je suis près de m'amender.

Je me soumets de bon cœur
A votre juste rigueur;
Je ne veux plus vous déplaire;
Oubliez ce que je fis;
Vous êtes encor le père
De ce misérable fils.

LE PÈRE.

Cher enfant, embrasse-moi,
Je brûle d'amour pour toi :
Mes entrailles sont émues
Et de joie et de pitié ;
Par ton retour tu remues
Tout ce que j'ai d'amitié.

Laquais, cherchez des souliers,
Et les mettez à ses pieds ;
Cherchez dans ma garde-robe
Une bague pour son doigt;
Avec sa première robe,
Puisqu'il revient comme il doit.

Qu'on prépare le veau gras ;
J'ai mon fils entre mes bras;
Il avait perdu la vie,
Mais il est ressuscité :
Chers amis, je vous convie
A cette solennité.

RÉFLEXIONS.

C'est ainsi que le Seigneur
Reçoit le pauvre pécheur;
Il l'embrasse, il le console,
Il l'aime plus que jamais,
Et d'une simple parole
Il remplit tous ses souhaits.

Fais donc, pécheur, par amour,
Vers Dieu ce parfait retour;
Tu recouvreras la grâce
Et les dons du Saint-Esprit,
L'ennemi rendra la place
De ton cœur à Jésus-Christ.

Tes mérites suspendus
Te seront soudain rendus;
Ta paix en sera parfaite;
La terre t'en bénira:
Tout le ciel en fera fête,
Et l'enfer en rougira.

LA TAVERNE DE LA BOISSELIÈRE*.

1612

Pour le disner du courtisan,
Au dimanche, un demy-faisan,
Plus une soupe de marmite;
Pour le lundy, des pois nouveaulx,
Un potage fait de naveaux,
Au dessert, une poire cuite.

Au mardy comme au mercredy,
Et pour tout le jour du jeudy,
Une espaule avec une éclanche;
Toujours le roty, le bouilly,
Et le bon vin n'a pas failly,
Le pain blanc, ny la nappe blanche.

Au vendredy, de bons œufs frais:
L'esté, des febves de marais,
L'hyver, de la fraische marée.
Au samedy, mesme repas,
La salade n'y manquoit pas,
Les câpres ni la chicorée.

Pour un grand laquais tout pelé,
Du mouton ou du bœuf salé,
Et selon les saisons, les vivres;
Plus, sans les tranches de jambon,
En bois, en chandelle, en charbon,
Le tout peut monter deux cents livres.

* Extrait du ballet des courtisans et des matrones.

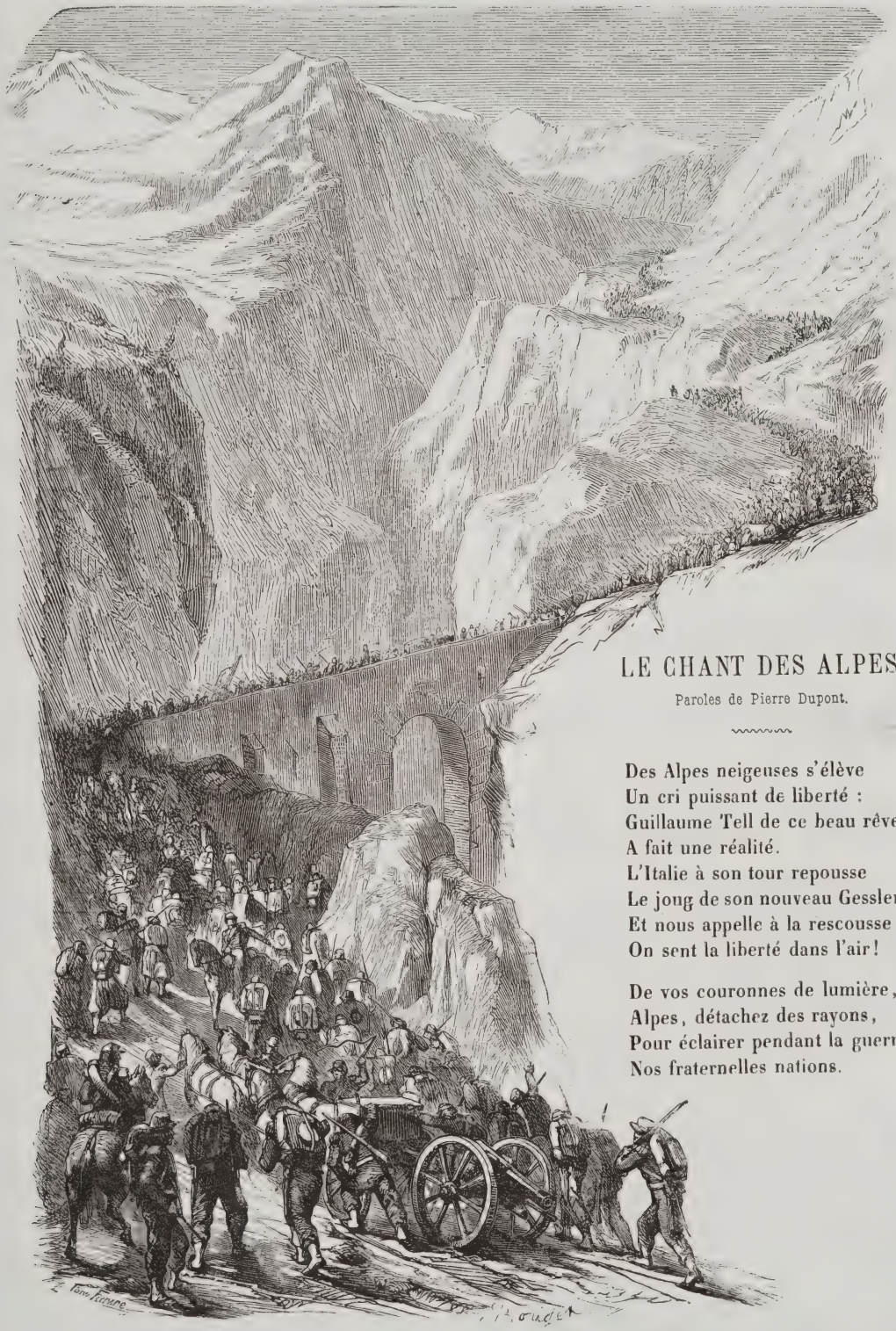
Le Journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue Git-le-Cœur, 10.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN.
10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.



LE CHANT DES ALPES.

Paroles de Pierre Dupont.

Des Alpes neigeuses s'élève
Un cri puissant de liberté :
Guillaume Tell de ce beau rêve
A fait une réalité.
L'Italie à son tour repousse
Le joug de son nouveau Gessler,
Et nous appelle à la rescousse :
On sent la liberté dans l'air!

De vos couronnes de lumière,
Alpes, détachez des rayons,
Pour éclairer pendant la guerre
Nos fraternelles nations.

LE CHANT DES ALPES.

MUSIQUE DE PIERRE DUPONT,

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. HECTOR SALOMON.

Tempo di marcia.

PIANO. *F*

CHANT.

Des Al - pes neigeu - ses s'é - - lè - - ve Un cri puis - sant de li - - ber - té: Guillau- me Tell de ce beau rê - - ve A fait u - ne ré-a - - li - - té.

P e cres - cen - do

L'I - ta - lie à son tour re - pous - - se Le

P e cres - cen - do

joug de son nouveau Gess - ler, Et nous ap-pel - le à la res - cous - se: On

rit. - - - - - - *1° tempo*

sent la li-ber-té dans l'air! — De vos cou-ron - nes de lu - miè - re, Al - pes,

rit. - - - - - -

dé-ta-chez — des ray - ons, — Pour é - clai - rer pen - dant la guer - - re Nos fra-ter-

sf *sf*

- nel - les na - ti - ons, Nos fraternel-les na - ti-ons, Nos fraternel-les na - ti - ons.

P *P* *FF*

Au 2e couplet. 𝄋 *Pour finir.*

Que de

𝄋 *Pour finir.*

F

FF

Pour les couplets suivants

Que de fois vos sombres vallées
Ont retenti d'un bruit de pas,
Et vos neiges furent foulées
Par des chevaux, par des soldats!
Ces marches, capitaine en tête,
D'Annibal au second César,
N'avaient pour but que la conquête :
Portons plus haut notre étendard!

De vos couronnes de lumière,
Alpes, détachez des rayons,
Pour éclairer pendant la guerre
Nos fraternelles nations

Donner au faible une espérance,
Délivrer qui l'a mérité,
Voilà le rôle de la France;
C'est son rêve bien arrêté.
Espérons que, dans l'intervalle,
Voyant l'effort de son grand cœur,
Plus d'une nation rivale
Lui disputera cet honneur.

De vos couronnes de lumière,
Alpes, détachez des rayons,
Pour éclairer pendant la guerre
Nos fraternelles nations.

L'Italie, ô terre classique
De l'art païen, de l'art chrétien!
Tord son cou, d'une ligne antique,
Sous la botte de l'Autrichien!
Écarte le pied qui t'écrase
Et qui te souille en même temps;
De l'étranger fais table rase,
Ressuscite avec le printemps!

De vos couronnes de lumière,
Alpes, détachez des rayons,
Pour éclairer pendant la guerre
Nos fraternelles nations.

Que ta résurrection sainte,
Italie! apaise en ce jour
L'interminable et morne plainte
Des peuples qui rêvent l'amour,
Dans un beau paysage alpestre
De neige éternelle et d'azur,
Où le travail, quoique terrestre,
Se fait dans un air toujours pur.

De vos couronnes de lumière,
Alpes, détachez des rayons,
Pour éclairer pendant la guerre
Nos fraternelles nations.

Allons, soldats, du cœur au ventre!
Conquérons la tranquillité!
Que le canon tonne, et qu'il rentre
Comme un lion plein de fierté,
Qui revient près de sa lionne
Avec un doux rugissement :
Si, cette fois, le canon tonne,
C'est pour un affranchissement.

De vos couronnes de lumière,
Alpes, détachez des rayons,
Pour éclairer pendant la guerre
Nos fraternelles nations.

Le Journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue Gît-le-Cœur, 10.

Paris Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN. 10 cent. LE NUMÉRO
JOURNAL ILLUSTRÉ.

LA POMME DE TERRE.

Paroles de Ch. Jobey.

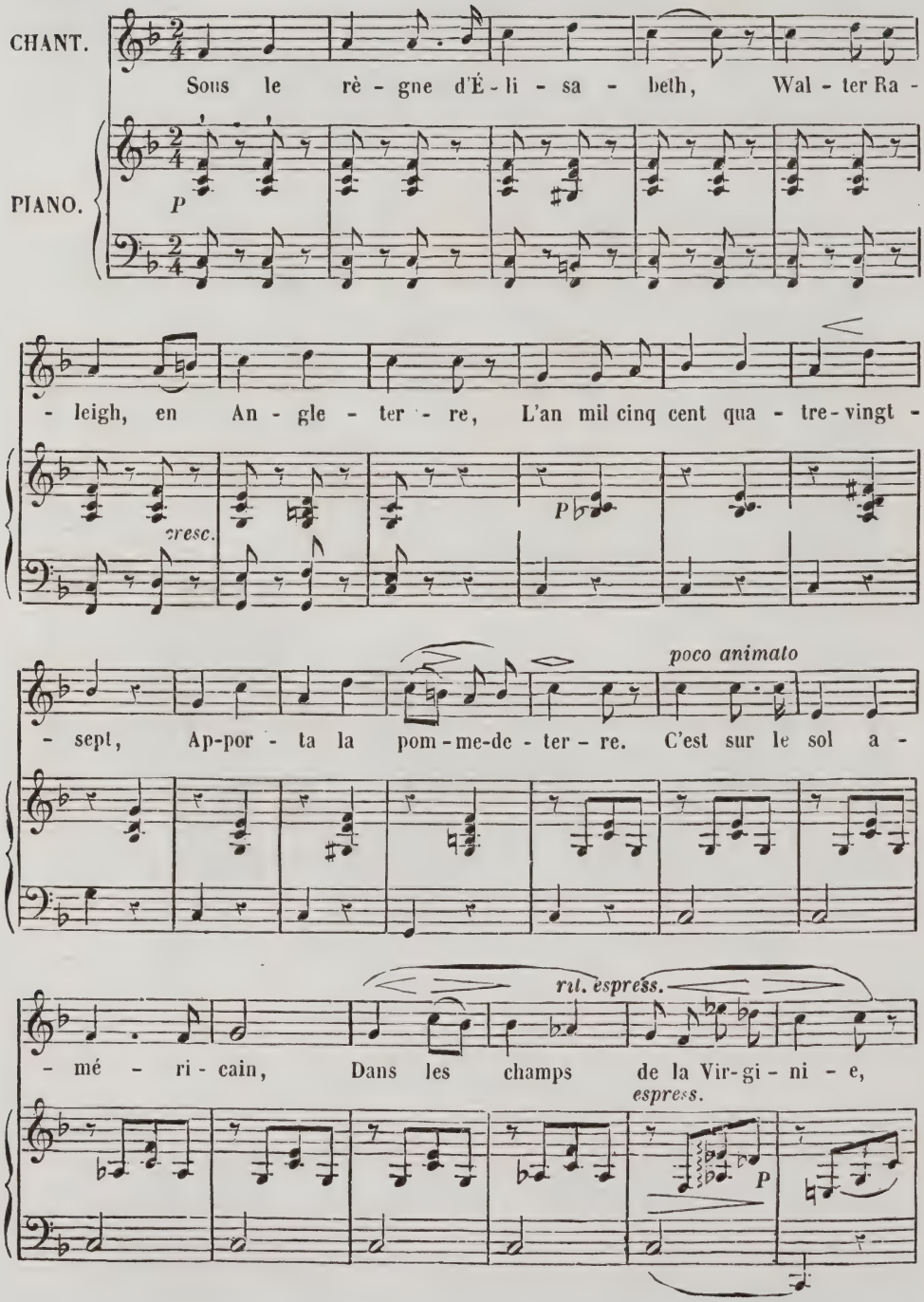
I

Sous le règne d'Élisabeth,
Walter Raleigh, en Angleterre,
L'an mil cinq cent quatre-vingt-sept,
Apporta la pomme de terre.
C'est sur le sol américain,
Dans les champs de la Virginie,
Qu'il trouva pour le genre humain
Cet élément nouveau de vie.

Laboureurs, creusez les sillons;
Partout où passe la charrue,
Le soleil a de chauds rayons,
Et le ciel de l'eau dans la nue!

LA POMME DE TERRE.

MUSIQUE ET ACCOMPAGNEMENT DE PIANO D'ALFRED QUIDANT.



tempo Moderato.

Qu'il trouva pour le genre hu-main Cet é-lé-ment nouveau de

tempo

rit.

vi - e.

REFRAIN. 1° *tempo*

La-bou-reurs, Creu-sez les sil-

suivez

P

- lons: Par - tout ou pas-se la char-ru - -

F

- e, Le so-leil a de chauds ray-ons, Et le

ritard.

ciel de l'eau dans la nu - - - e.

FIN.

P

ped.

II

Simple, dans son rustique aspect,
Comme la bonne ménagère,
Ses feuilles vont par trois, cinq, sept,
Sur sa tige triangulaire.
Bleu, rouge ou blanc, et pistils d'or,
Sont les couleurs de ses clochettes;
Et dans la terre est le trésor
Caché sous ses touffes discrètes.
Laboureurs, etc.

III

A son tour le vieux sol gaulois
Accueillit la plante étrangère.
Chacun la fêtait à la fois,
Car à tous elle avait su plaire.
N'étaient les gens rogneurs d'écus,
Les Juifs, avec ou sans baptême,
Qui se regardaient, éperdus,
L'œil hagard et la face blême.
Laboureurs, etc.

IV

Son fruit un peu parent du pain,
Comme lui d'aspect débonnaire,
A bon marché chassait la faim
De l'atelier, de la chaumière.
Mais, en chaire, un prêtre ayant dit :
« Ce fruit-là... *c'est la pomme d'Ève!*
» Nous le mettons en interdit! »
La famine rompit sa trêve.
Laboureurs, etc.

V

Par les villes, par les hameaux,
Après la parole bénite,
Pendant deux cents ans les pourceaux
Mangeaient seuls la pomme maudite.
Si bien qu'on vit les paysans
Brouter l'hiver l'herbe gelée,
Tandis qu'au milieu de leurs champs
Restait la pomme ensorcelée.
Laboureurs, etc.

VI

Mais un jour, enfin, Parmentier,
Prenant parti pour la nature,
A fait connaître au monde entier
Les vertus de la plante impure.
Et, grâce aux préjugés vaincus,
Malgré la noire fourmilière
De tous ceux qui vivent d'abus,
Nous mangeons la pomme de terre.

Laboureurs, creusez les sillons;
Partout où passe la charrue,
Le soleil a de chauds rayons,
Et le ciel de l'eau dans la nue!

CH. JOBEY.

J. J. ROUSSEAU A L'ERMITAGE.

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Vous me demandez, mon ami,
A quoi je passe les journées,
On n'est pas heureux à demi
Dans ces retraites fortunées.
On y jouit, sans nul effort,
De la volupté la plus pure;
Car l'on s'y lève et l'on y dort
En même temps que la nature.

L'habitant de Montmorency
Vaut pour moi celui de la ville;
J'apprends à distinguer ici
L'homme actif de l'homme inutile.

A Paris, que d'oisifs, hélas!
Déserteurs de l'agriculture,
Matin et soir croisent des bras
Que redemande la nature.

Dans ma maison, suis-je au repos
Condamné par un temps de pluie,
Mon chien, ma chatte et mes oiseaux
Me tiennent douce compagnie :
Si du beau temps je m'aperçois,
Je cours dans la forêt obscure,
Pour être vis-à-vis de moi,
Et de l'Auteur de la nature!

Le Journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue Gît-le-Cœur, 10.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. par an — 10 cent. le numéro
JOURNAL ILLUSTRÉ.

LE COMBAT NAVAL

ou

LAMIGEON L'AIDE-CANONNIER.

Par G. de la Landelle.

C'était le quinze février.
Des barres on entend crier :
— « Navire au vent à contre-bord ! » — *Tiens bon, Madeleine !*
Sous ses huniers, son foc et sa misaine,
Navire au vent ! — *Tiens bon, Madelon !* } (*bis.*)

Le commandant monte aussitôt :
— « Tambours ! Allons ! De bas en haut,
Chacun aux postes de combat ! » — *Tiens bon, Madeleine !*
Sa longue-vue en main, il se promène,
Sabre au côté. — *Tiens bon, Madelon !* } (*bis.*)

Dans les hunes sont les gabiers,
A leurs canons les canonniers:
— Enfant, tu vas te patiner! — *Tiens bon, Madeleine!*
Vois-tu ce chien d'Anglais? Faut qu'il amène
Ou bien couler! — *Tiens bon, Madelon!* } (*bis.*)

— L'ancien parle sans rien mâcher;
Paraîtrait qu'on va se bûcher.
A la noce l'Anglais n'est pas! — *Tiens bon, Madeleine!*
Les cadeaux qu'il aura pour son étrenne,
C'est des boulets! — *Tiens bon, Madelon!* } (*bis.*)

Lamigeon l'aide-canonnier
Prend sa corne, son tablier,
Son épinglette et dégorgeoir. — *Tiens bon, Madeleine!*
— « Détapez! Démarrez! Et toi, l'ancienne,
Range à cracher! » — *Tiens bon, Madelon!* } (*bis.*)

« En double! Charge à volonté!
Bas les garants! Feu! Bien pointé!
J'ai de la poudre plein les yeux! » — *Tiens bon, Madeleine!*
« Mais pour mettre l'Anglais tout en pantenne
J'y vois assez! » — *Tiens bon, Madelon!* } (*bis*)

Notre chargeur est emporté,
Et deux servants à son côté:
— « Serre à bord, prends l'écouvillon! » — *Tiens bon, Madeleine!*
« La lumière est bouchée; attrape, Étienne,
A refouler! » — *Tiens bon, Madelon!* } (*bis.*)

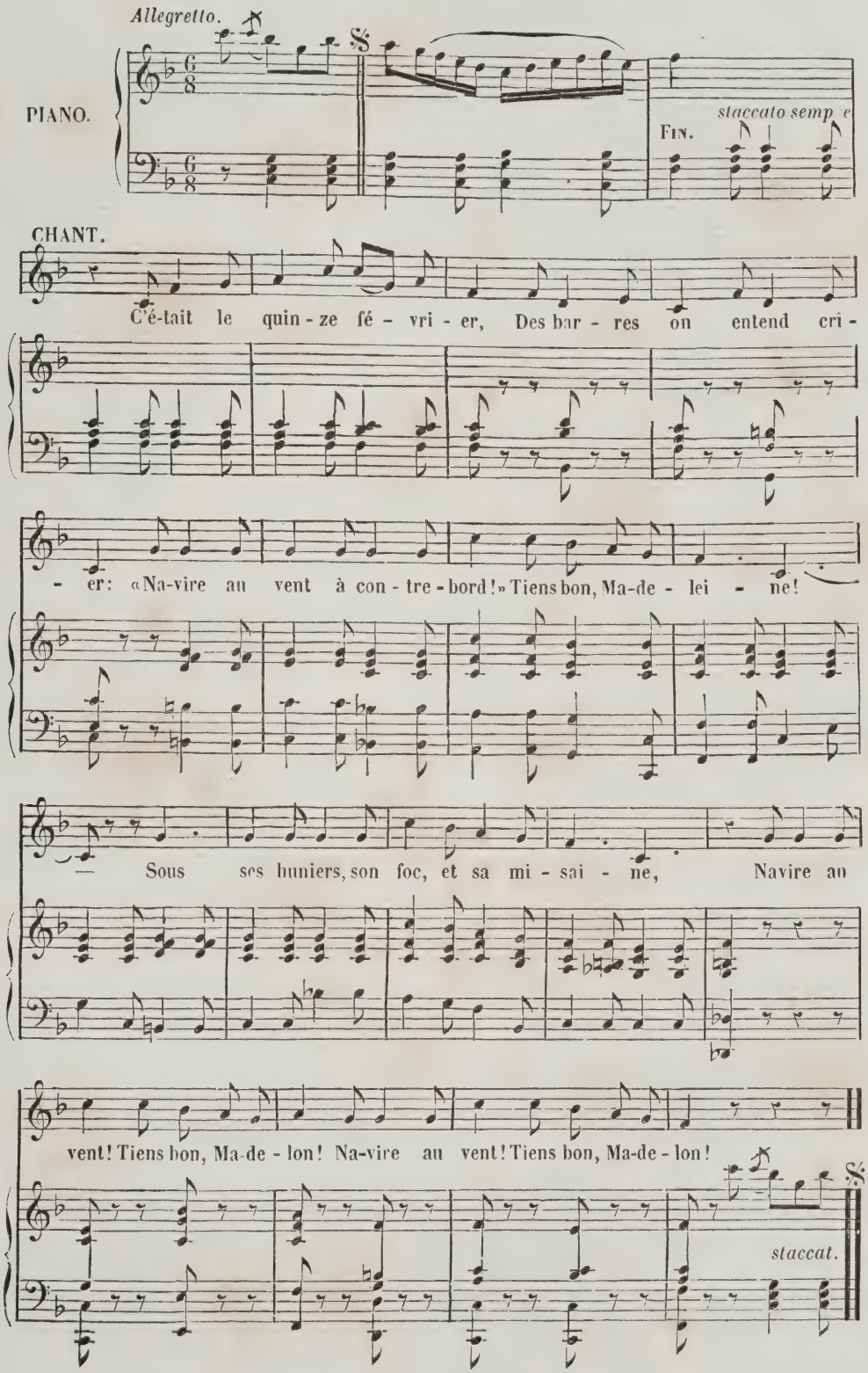
Pendant qu'Étienne refoulait,
En deux vous le coupe un boulet.
— « Que fais-tu là les bras croisés? » — *Tiens bon, Madeleine!*
— « Tous mes servants sont morts, mon capitaine,
J'attends mon tour! » *Tiens bon, Madelon!* } (*bis.*)

Dès que l'Anglais est enlevé,
Lamigeon nous avons trouvé
Contre son canon qui pleurait. — *Tiens bon, Madeleine!*
Sur l'affût sont les deux morceaux d'Étienne
Son matelot. *Tiens bon, Madelon!* } (*bis.*)

Mais qui donc a fait la chanson?
C'est un Français, un bon garçon!
Que pour l'honneur des canonniers, — *Tiens bon, Madeleine!*
Sur le gaillard d'avant on se souvienne
De Lamigeon. *Tiens bon, Madelon!* } (*bis.*)

LE COMBAT NAVAL.

MUSIQUE ET ACCOMPAGNEMENT DE PIANO D ÉTIENNE ARNAULT



LES NOEUDS

OU

LA PREMIÈRE LEÇON DU MOUSSE.

AIR : *Les coucous sont gras.*

— Mousse, au pied du mât, ramasse une corde,
Et, pour commencer, fais-moi le nœud plat.
— Un et deux! c'est fait!.. Le diable me morde!
Maître, je ne suis bourgeois ni soldat;
Je sais comme il faut qu'on torde et détorde
Un bout de filin; j'apprends mon état.

— Tu jacasses trop, mousse! Droit en route!
Fais-moi le tour mort avec demi-clé,
Puis le nœud d'agui, puis le nœud d'écoute.
— Les voici tous trois : est-ce bien bâclé?
— Ça ne va pas mal. A cette heure, écoute :
Un cordage casse ou bien est criblé.

Que fait-on, mon gars? — On fait épissure,
Si l'on a l'aisance et le temps pour soi;
Un nœud de hauban, si, par aventure,
On est trop pressé. — Bien! Quel est, dis-moi,
Le plus gros des nœuds? C'est l'étalingure.
— Quel est le plus fort, mousse, d'après toi?

— Le plus fort des nœuds est un amarrage
Fait sans épissoir, goudron ni filin;
En temps de combat, en temps de naufrage,
Ce nœud-là tient bon, et jusqu'à la fin :
Le plus fort des nœuds s'appelle COURAGE :
Le bon Dieu le fit au cœur du marin!...

G. DE LA LANDELLE.

SI J'ÉTAIS COMMANDANT.

AIR : *Ah! si j'étais p'tite alouette grise,*
Je m'en irais sur les mâts de navire.

Ah! si j'étais commandant du navire,
Aux matelots d'abord je voudrais dire :
— Mes enfants! tonnerre de chien!
Travaillons et naviguons bien.

Mais puis après avoir fini l'ouvrage,
Attrape à rire et danser davantage :
— Mes enfants! tonnerre de chien!
Sur l'avant, amusons-nous bien!...

Pour que mon bord soit un vaisseau modèle,
Ration double à qui sert avec zèle!
— Mes enfants! tonnerre de chien!
Travaillons et naviguons bien!

Pour que mon bord soit pays de Cocagne,
Aux bons chanteurs mon meilleur vin d'Espagne!
— Mes enfants! tonnerre de chien!
Sur l'avant, amusons-nous bien!

Quand le gros temps se lève : En haut le monde!
Manions-nous vivement à la ronde!
— Mes enfants! tonnerre de chien!
Travaillons et naviguons bien!

Quand le beau temps revient : En haut le monde!
Chantons en chœur et dansons à la ronde!
— Mes enfants! tonnerre de chien!
Sur l'avant, amusons-nous bien!

Si l'ennemi paraît, chargeons de voiles,
Faisons-lui voir d'un coup cent mille étoiles!
— Mes enfants! tonnerre de chien!
Travaillons et naviguons bien!

En branle-bas de combat, et de l'erre,
C'est bord à bord que nous faisons la guerre!
— Mes enfants! tonnerre de chien!
Sur l'avant, amusons-nous bien!

A bout portant, et puis à l'abordage,
Tombons dessus comme grêlons d'orage :
— Mes enfants! tonnerre de chien!
Travaillons et naviguons bien!

Mais il amène, il a mis bas les armes!
De nos succès gaîment goûtons les charmes :
— Mes enfants! tonnerre de chien!
Sur l'avant, amusons-nous bien!

G. DE LA LANDELLE.

Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue Gît-le-Cœur, 10.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN — 10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.

LE GRAND TROIS-PONTS.

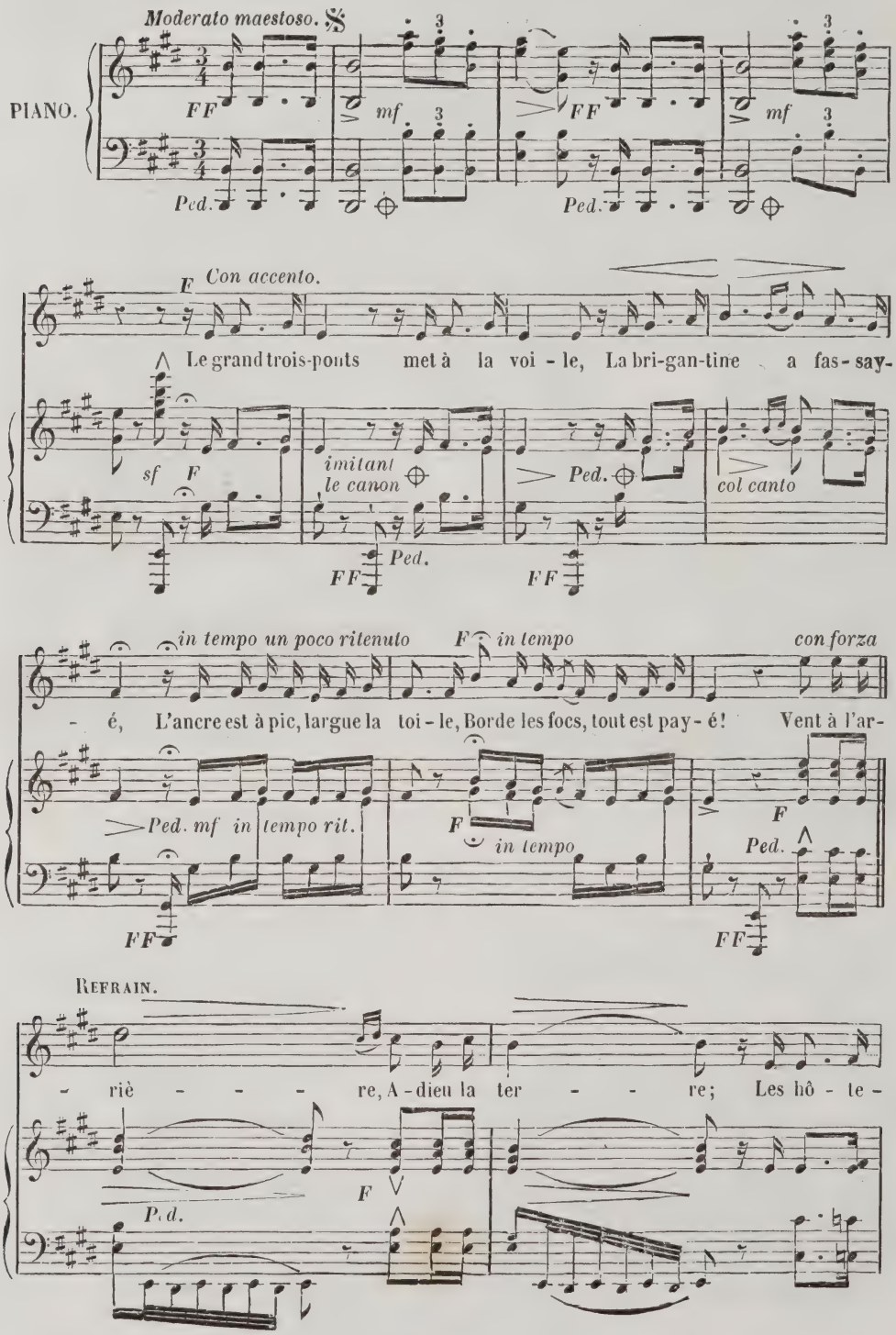
Par M. Gustave Mathieu.

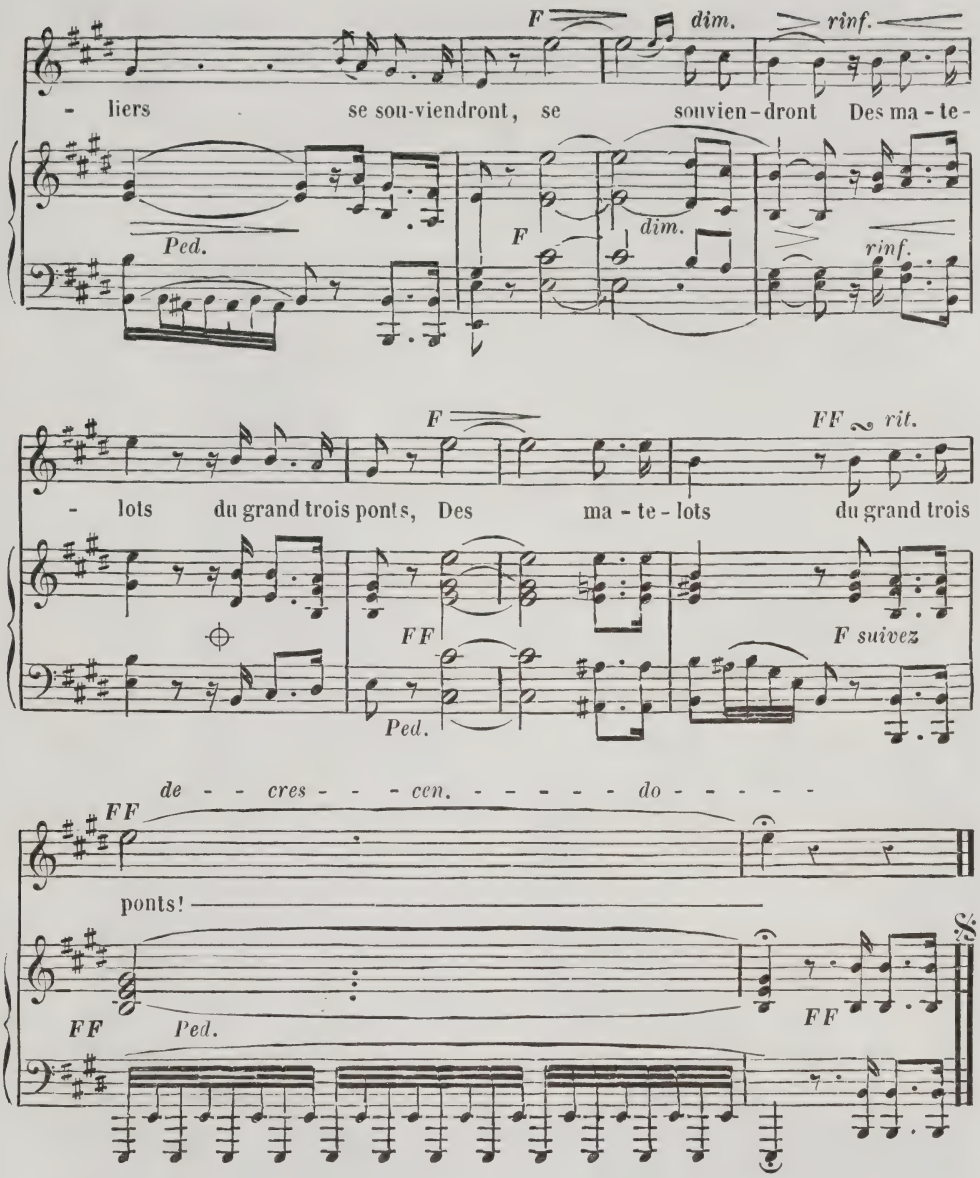
Le grand trois-ponts met à la voile,
La brigantine a fassayé;
L'ancre est à pic, largue la toile,
Borde les focs, tout est payé.
Vent à l'arrière,
Adieu la terre;
Les hôteliers se souviendront, se souviendront
Des matelots du grand trois-ponts,
Des matelots du grand trois-ponts!

LE GRAND TROIS-PONTS.

(MARINE.)

MUSIQUE DE M. GUSTAVE MATHIEU, AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO





Toutes les filles sur la plage,
Les bras tendus, l'œil vers les cieux,
Des pleurs inondant leur visage,
Agitent leurs derniers adieux!
Vent à l'arrière,
Adieu la terre;
Oui, les filles se souviendront, se souviendront
Des matelots du grand trois-ponts,
Des matelots du grand trois-ponts!

L'escadre vogue allant en guerre,
Sabords levés, canons aux flancs,
Les pavillons flottant derrière;
Nos ennemis ne sont pas blancs.
Vent à l'arrière,
Adieu la terre;
Les ennemis se souviendront, se souviendront
Des matelots du grand trois-ponts,
Des matelots du grand trois-ponts!

Notre amiral est rude à cuire,
Et se fera couler, dit-on,
Au fin fond du liquide empire,
Plutôt qu'amener pavillon.
Vent à l'arrière,
Adieu la terre,
Les flots béants se souviendront, se souviendront
Des matelots du grand trois-ponts,
Des matelots du grand trois-ponts!

Le *Vengeur*, sous la république,
Dans la fumée et les débris,
Fit un grand trou dans l'Atlantique,
Mais les Anglais ne l'ont pas pris.
Vent à l'arrière,
Adieu la terre;
Les flots fermés se souviendront, se souviendront
Des matelots du grand trois-ponts,
Des matelots du grand trois-ponts!

Les livres diront notre histoire,
On en fera de grands tableaux,
Et l'amiral aura la gloire
De s'être enfoncé sous les eaux.
Vent à l'arrière,
Adieu la terre;
Les flots tout seuls se souviendront, se souviendront
Des matelots du grand trois-ponts,
Des matelots du grand trois-ponts!

LE VENGEUR*.

Est-il permis que l'on se taise
Quand le phénix de nos vaisseaux
A su, malgré la foudre anglaise,
Descendre libre sous les eaux?
Muses, d'un crêpe à tort couvertes,
D'un laurier neuf ceignez vos fronts,
Et nous immortaliserons
Jusqu'à la gloire de nos pertes.

Ensevelir plutôt sa vie
Que de trahir la liberté,
Tel fut le vœu de ma patrie,
Tel il vient d'être exécuté.
Au fond des annales romaines
N'allons point chercher les vertus;
On n'y trouve qu'un Décius,
Nous en comptons, nous, par centaines.

* Ces deux strophes sont extraites du chant *Le Vengeur*.

NOTA. La charmante chanson publiée dans notre 106e livraison, *Les deux Centenaires*, est de M. AUGUSTE DE CHATILLON.

Le Journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue Gît-le-Cœur, 10.

Paris. Typographie Henri PLON rue Garancière, 8

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN
10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.

LE DÉPART.

Paroles de Fernand Desnoyers.

Mai 1859.

La France, quoique sans rancune,
Bonne fille à cause du vin,
N'est pourtant pas comme la lune;
On ne l'insulte pas en vain!
Elle met la main, dès qu'on triche,
Sur les cartes et sur l'enjeu :
Monsieur l'ambassadeur d'Autriche
N'a qu'à filer sans dire adieu!

LE DÉPART.

MUSIQUE ET ACCOMPAGNEMENT DE PIANO PAR JOSEPH DARCIER.

Dédié à A. Lavarde.

INTRODUCTION.

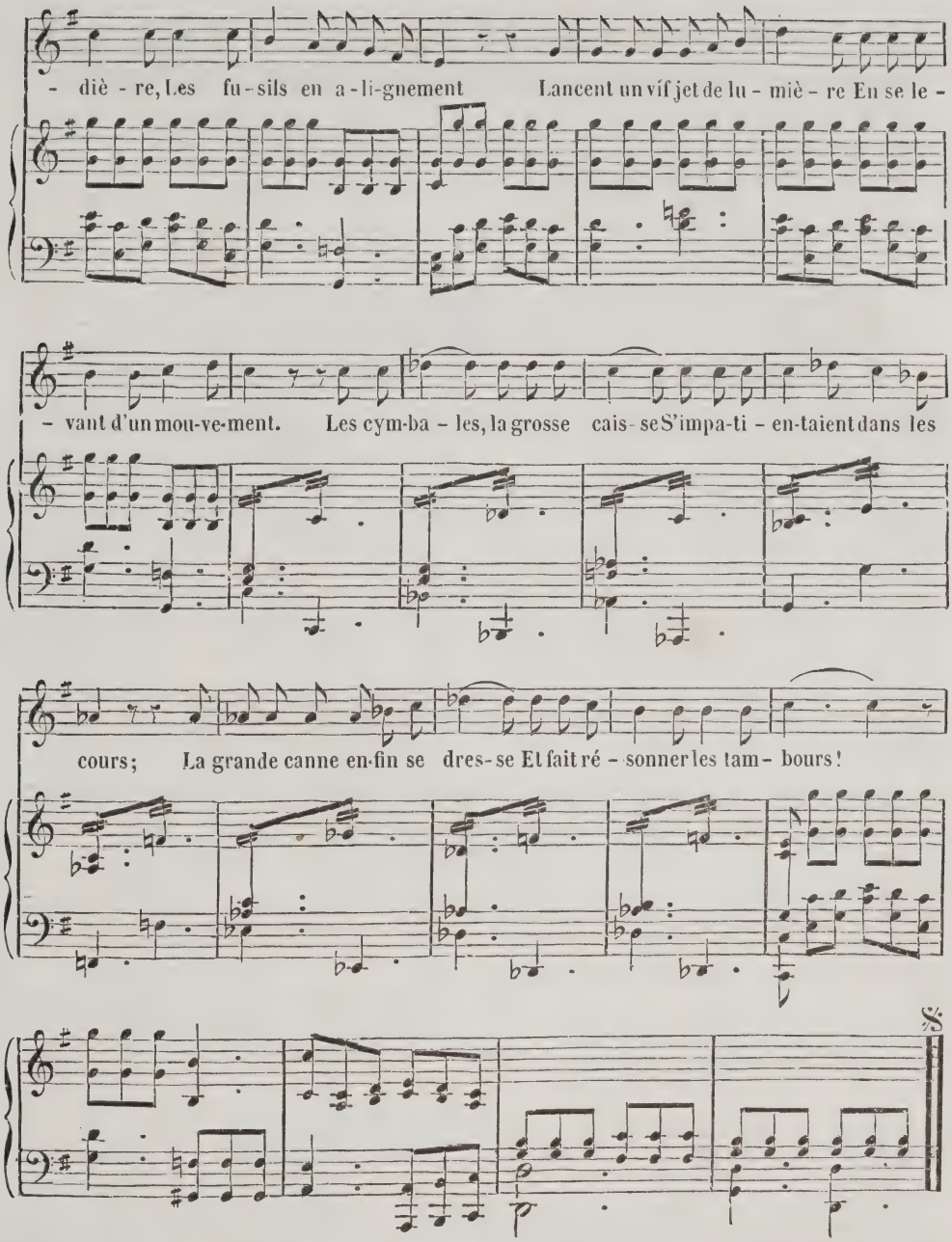
Tempo di marcia.

PIANO.

CHANT.

Allegretto.

La France quoique sans ran- cu - ne, Bon- ne fille à cause du vin, N'est pourtant pas comme la lu - ne, On ne l'in-sul - te pas en vain! El le met la main, dès qu'on tri- che, Sur les car - tes et sur l'en-jeu: Mon- - sieur l'Ambassadeur d'Au-triche N'a qu'à fi - ler sans dire a-dieu! Sonnant sur le front de ban-



Sonnant sur le front de bandière,
Les fusils en alignement
Lancent un vif jet de lumière
En se levant d'un mouvement.
Les cymbales, la grosse caisse,
S'impatientaient dans les cours.
La grande canne enfin se dresse
Et fait résonner les tambours!

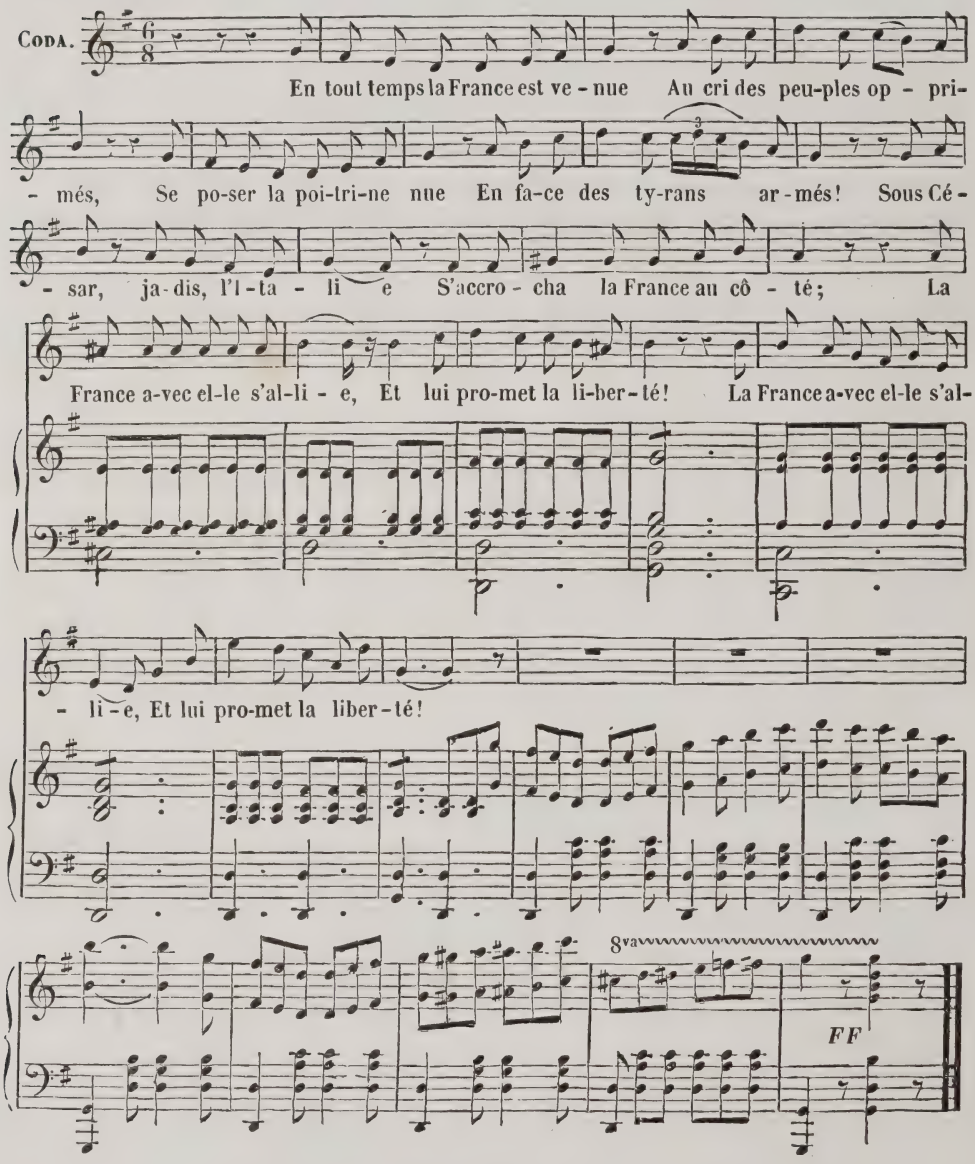
Casseroles et batterie,
Toute une cuisine en fer-blanc,
Sur le sac de l'infanterie
S'en va par les faubourgs en rang.
Dans la capote bleue à l'aise,
Arme sur l'épaule, guêtré,
Le soldat — et la *Marseillaise*
Marchent au pas accéléré.

Les fleurs sautent par la fenêtre
Sur les schakos des fantassins,
Qui s'en vont pour longtemps, peut-être!
Les bonnes pleurent leurs cousins.
Des gamins poussés dans la rue
Accompagnent marquant le pas
Les pelotons, — et plus d'un sue
A porter l'arme des soldats.

Le colonel est un vieux brave
Qui, tout en boutonnant ses gants,
Lance un coup d'œil narquois mais grave
Aux sous-lieutenants élégants.
Le sergent, frisant sa moustache,
Balance des airs conquérants.
C'est lui, lorsque le canon crache,
Qui sait dire : Serrez les rangs!

Au chemin de fer, la famille
Se suspend au cou du troupier.
On boit, on chante, on s'égosille,
On s'embrasse à s'estropier.
Un brave homme en blouse qui pleure
Dit en regardant s'éloigner
Un jeune soldat : « Tout à l'heure,
On va rudement se cogner! »

En tout temps, la France est venue,
Au cri des peuples opprimés,
Se poser, la poitrine nue,
En face des tyrans armés.
Sous César, jadis, l'Italie
S'accrocha la France au côté;
La France avec elle s'allie
Et lui promet la liberté.



Le Journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine
Prix pour toute la France : 6 fr. par an — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue Gît-le-Cœur, 10.

Paris Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN.
10 cent. LE NUMÉRO
JOURNAL ILLUSTRÉ.

LA FILLE DU CABARET.

Paroles de Pierre Dupont.

Fichu croisé, simple chemise
De toile rousse à grain serré,
Jupon rayé, voilà sa mise,
Et bonnet rond à peine ouvré.
Pendant que l'on boit elle file,
Elle fait chanter son rouet :
Et chacun vient voir à la file
La fille du cabaret.

LA FILLE DU CABARET.

MUSIQUE DE PIERRE DUPONT, AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO.

Allegro.

CHANT.

PIANO.

Fi-chu croi- - sé, simple che-mi-se De toi - le rousse à grains ser-rés, Jupon ra - yé, voi-là sa mise, Et bon-net rond à peine our-lé. Pen-dant que l'on boit el - le fi - le, El- - le fait chanter son rou-et; Et cha-cun vient voir à la fi-le, La fil-le du ca - ba- - ret; Et cha-cun vient voir à la fi-le, La fil-le du ca-ba - ret.

F *P* *mf* *P* *FF* *P* *FF* *P* *mf* *F*

Dès le matin elle balaye
De la cave jusqu'au grenier;
Le buveur qui la voit s'égaye
Comme au regard de son rosier.
Elle est gentille, elle est accorte;
On boit le double de clairet
Quand c'est elle qui vous l'apporte,
La fille du cabaret.

Tout buveur est son camarade
Jusqu'à deux doigts de son corset;
Aussi volontiers qu'une œillade
Elle vous aligne un soufflet :
Parfois son bras sert de béquille,
Maint vieillard sans elle choirait;
C'est qu'elle est une bonne fille,
La fille du cabaret.

Sa mère, une grosse gaillarde,
A qui l'on sait plus d'un galant,
D'un clin d'œil en dessous la garde
Et surveille son corset blanc;
Franc buveur dit tout en goguette :
Craignez plutôt ce beau discret,
Qui voudrait tenir en cachette
La fille du cabaret.

Rose, soyez modeste et sage,
N'imitez pas votre maman;
Respectez-la, car à son âge
On revient de l'égarement.
Croyez à son expérience;
On va plus loin qu'on ne voudrait,
Quand on est par droit de naissance
La fille du cabaret.

Rose est modeste autant que belle,
Ne la voyez-vous pas rougir
Du moment qu'on a l'œil sur elle?
Bientôt son cœur pourra choisir,
Il faudrait un garçon qui gagne,
Un beau compagnon qui dirait :
Je vais emmener en campagne
La fille du cabaret.

LA FERMIÈRE.

ROMANCE.

Amour à la fermière! elle est
Si gentille et si douce!
C'est l'oiseau des bois qui se plaît
Loin du bruit dans la mousse;
Vieux vagabond qui tends la main,
Enfant pauvre et sans mère,
Puissiez-vous trouver en chemin
La ferme et la fermière!

De l'escabeau vide au foyer
Là le pauvre s'empare,
Et le grand bahut de noyer
Pour lui n'est point avare;
C'est là qu'un jour je vins m'asseoir,
Les pieds blancs de poussière;
Un jour... puis en marche! et bonsoir
La ferme et la fermière!

Mon seul beau jour a dû finir,
Finir dès son aurore;
Mais pour moi ce doux souvenir
Est du bonheur encore :
En fermant les yeux, je revois
L'enclos plein de lumière,
La haie en fleur, le petit bois,
La ferme et la fermière!

Si Dieu, comme notre curé
Au prône le répète,
Paye un bienfait (même égaré),
Ah! qu'il songe à ma dette!
Qu'il prodigue au vallon les fleurs,
La joie à la chaumière,
Et garde des vents et des pleurs
La ferme et la fermière!

Chaque hiver, qu'un groupe d'enfants
A son fuseau sourie,
Comme les anges aux fils blancs,
De la Vierge Marie!
Que tous, par la main, pas à pas,
Guidant un petit frère,
Réjouissent de leurs ébats
La ferme et la fermière!

ENVOI.

Ma chansonnette, prends ton vol!
Tu n'es qu'un faible hommage;
Mais qu'en avril le rossignol
Chante, et la dédommage;
Qu'effrayé par ses chants d'amour,
L'oiseau du cimetière
Longtemps, longtemps se taise pour
La ferme et la fermière!

HÉGÉSIPPE MOREAU.

NICOLAS.

CHANSON A BOIRE ÉCRITE SUR LA CARTE A PAYER D'UN RESTAURATEUR.

AIR *du Curé de Pomponne.*

Chez Nicolas, moi, je me plais,
Malgré son air sévère.
Après boire au nez des valets
Si l'on jette son verre,
Si l'on s'escrime avec les plats,
Il gronde et veut qu'on parte :
Ne vous emportez pas,
Nicolas;
Mettez ça sur la carte.

Ce mot apaise en un moment
Notre hôte qui s'effraye :
Sous ce bon prince on a vraiment
Les libertés qu'on paye.
Attable-t-on certains appas,
Il gronde et veut qu'on parte :
Ne vous emportez pas,
Nicolas;
Mettez ça sur la carte.

Priant de ne pas l'oublier,
Quand la gentille Rose
Voit chacun dans son tablier
Lui glisser quelque chose,
. . . . . .
Il gronde et veut qu'on parte :
Ne vous emportez pas,
Nicolas;
Mettez ça sur la carte.

Si quelque vent, fort à propos
Éteignant la chandelle,
Fait trébucher parmi les pots
Son épouse fidèle,
Si de la nappe on fait des draps,
Il gronde et veut qu'on parte :
Ne vous emportez pas,
Nicolas;
Mettez ça sur la carte.

Le Pouvoir est de ses amis :
Dans un coin de la salle
Il a vingt fois mis et remis
Certain buste un peu sale.
Quand le plâtre vole en éclats,
Il gronde et veut qu'on parte .
Ne vous emportez pas,
Nicolas;
Mettez ça sur la carte.

Nicolas, digne petit-fils
De madame Grégoire,
Ton vin m'inspirait quand je fis
Ces couplets à ta gloire.
Ton vin est bon, mes vers sont plats;
Mais il faut que je parte :
Je te les offre, hélas!
Nicolas,
Pour acquitter la carte.

HÉGÉSIPPE MOREAU.

L'INCRÉDULE.

AIR *de Gaviniez.*

Vous dites toujours, maman,
Que l'amour est un vrai tourment :
Mais Licas, qui le sent,
Dit à tout moment
Qu'il est charmant.
Pourquoi donc, ma mère,
Prétendez-vous le contraire?
Sur ce point interrogez Licas,
Il est si sincère!
Il vous prouvera,
Maman,
Que l'amour n'est pas un tourment.

Et, quand vous l'entendrez,
Vous en conviendrez,
Vous le verrez.
La raison, ma mère,
Doit entre nous juger l'affaire;
Il soutient la cause d'un air doux,
Vous d'un ton sévère;
C'est bien la preuve, maman,
Que l'amour n'est point un tourment,
Car Licas, qui le sent,
Dit à tout moment
Qu'il est charmant.

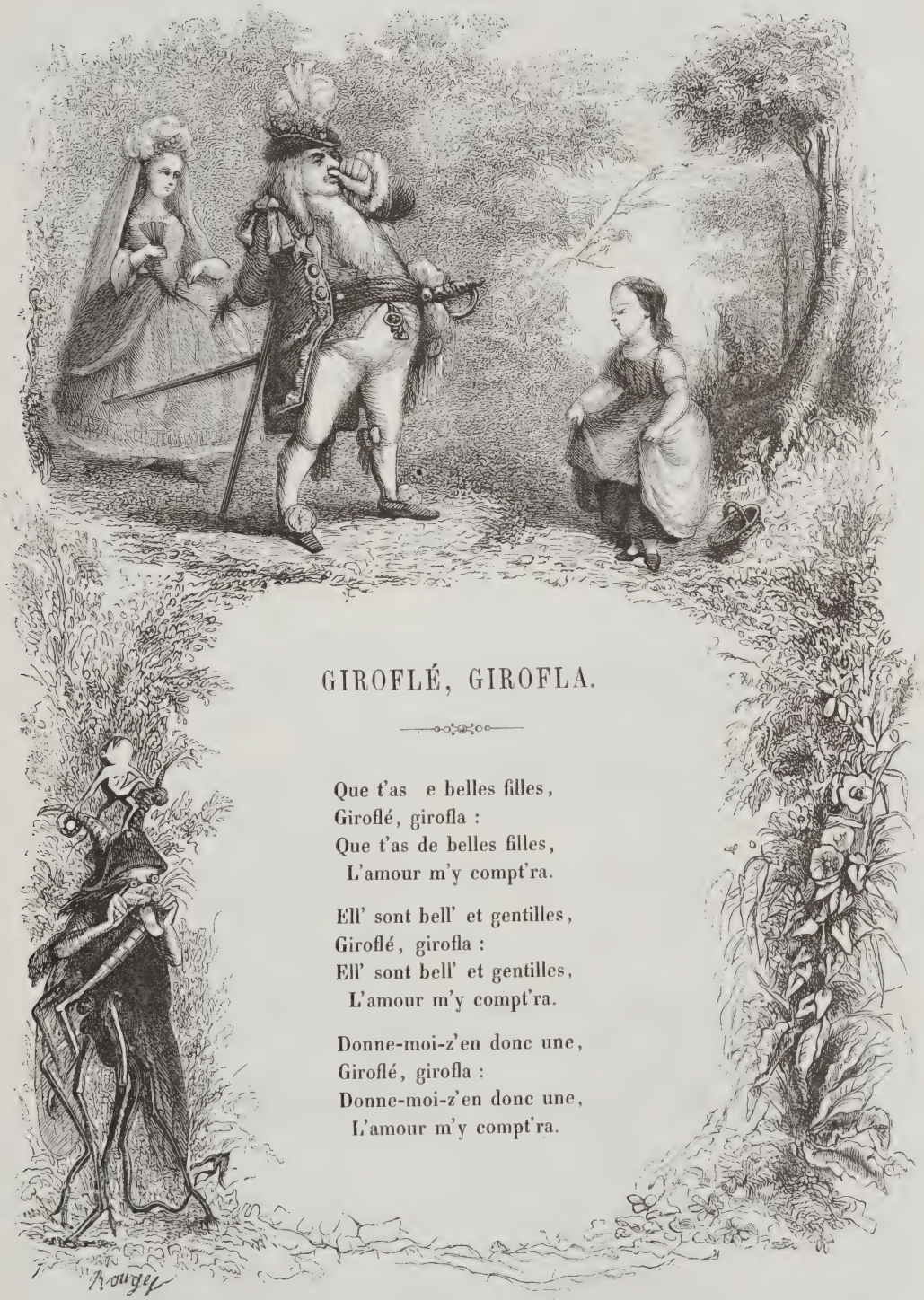
Le Journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue Gît-le-Cœur, 10.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN
10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.



GIROFLÉ, GIROFLA.

Que t'as e belles filles,
Giroflé, girofla :
Que t'as de belles filles,
L'amour m'y compt'ra.

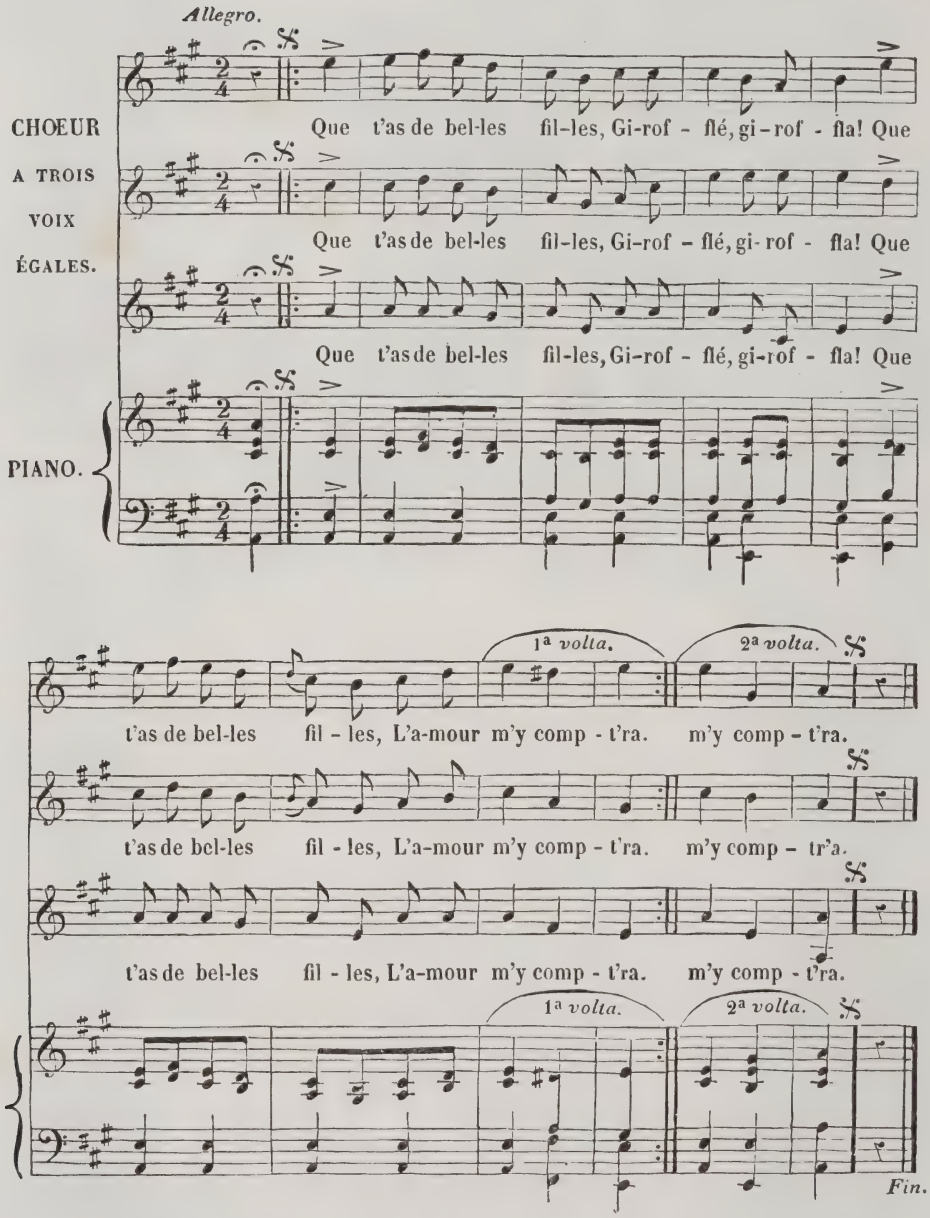
Ell' sont bell' et gentilles,
Giroflé, girofla :
Ell' sont bell' et gentilles,
L'amour m'y compt'ra.

Donne-moi-z'en donc une,
Giroflé, girofla :
Donne-moi-z'en donc une,
L'amour m'y compt'ra.

GIROFLÉ, GIROFLA.

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE*.



* Air composé en 1650. — D'abord trois voix seules entonnent l'air en trio, puis toutes les voix le reprennent en chœur et vont à la *seconda volta;* pour finir, une voix seule peut chanter aussi la première partie.

Pas seul'ment la queue d'une,
Giroflé, girofla :
Pas seul'ment la queue d'une,
L'amour m'y compt'ra.

J'irai au bois seulette,
Giroflé, girofla :
J'irai au bois seulette,
L'amour m'y compt'ra.

Quoi faire au bois seulette?
Giroflé, girofla :
Quoi faire au bois seulette?
L'amour m'y compt'ra.

Cueillir la violette,
Giroflé, girofla :
Cueillir la violette,
L'amour m'y compt'ra.

Quoi fair' de la violette?
Giroflé, girofla :
Quoi fair' de la violette?
L'amour m'y compt'ra.

Pour mettre à ma coll'rette,
Giroflé, girofla :
Pour mettre à ma coll'rette,
L'amour m'y compt'ra.

Si le roi t'y rencontre?
Giroflé, girofla :
Si le roi t'y rencontre?
L'amour m'y compt'ra.

J' lui f'rai trois révérences,
Giroflé, girofla :
J' lui f'rai trois révérences,
L'amour m'y compt'ra.

Si la rein' t'y rencontre?
Giroflé, girofla :
Si la rein' t'y rencontre?
L'amour m'y compt'ra.

J' lui f'rai six révérences,
Giroflé, girofla :
J' lui f'rai six révérences,
L'amour m'y compt'ra.

Si le diabl' t'y rencontre?
Giroflé, girofla :
Si le diabl' t'y rencontre?
L'amour m'y compt'ra.

Je lui ferai les cornes,
Giroflé, girofla :
Je lui ferai les cornes,
L'amour m'y compt'ra.

LES AUVERGNATS.

Les Auvergnats, au fond d'un bois,
Vont danser sur l'herbette;
Ils n'ont ni fifres ni hautbois,
Mais rien qu'une musette.
Leurs plaisirs sont toujours vrais,
La nature en fait les frais.
Et youp!
Soir et matin l'on danse
Le rigaudon,
Zig, zag, don, don,
Et jamais la cadence
Ne nuit à la raison.

En Auvergne, pour courtiser
Une jeune fillette,
Son amant l'engage à danser
Sur le gazon seulette.
Nous savons que le désir
Mène toujours au plaisir.
Et youp!...
Et l'amour quand l'on danse
Le rigaudon,
Zig, zag, don, don,
Souvent par la cadence
Adoucit la raison.

Les Auvergnats, sur leurs vieux ans,
Veulent danser encore.
Le couchant de nos vieux parents
Vaut mieux que notre aurore;
Pour l'amour et le plaisir
Ils savent se rajeunir.
Et youp!
A tout âge l'on danse
Le rigaudon,
Zig, zag, don, don,
On aime la cadence
Tant qu'on a la raison.

LA TOUSSAINT.

AIR : *Eh! gai, gai, gai, mon officier.*

Eh! gai, gai, gai, c'est la Toussaint!
Que l'on se mette
En fête;
Eh! gai, gai, gai, jusqu'à demain,
Que l'on se mette
En train.

Aujourd'hui, dès l'aurore,
Tout le ciel s'agitait,
Et d'une voix sonore
En chœur on y chantait :
Eh! gai, gai, etc.

Oui, dans ce jour de fête,
Tous les saints, arrondis,
Transforment en goguette
Le triste Paradis.
Eh! gai, gai, etc.

Pour bien faire les choses,
Saint Fiacre, ce matin,
A parsemé de roses
La salle du festin.
Eh! gai, gai, etc.

Grégoire, peu sévère,
En dépit des élus,
Prêt à vider son verre,
Porte un toast à Bacchus.
Eh! gai, gai, etc.

Pierre, grâce au champagne,
Cherche en vain son trousseau,
Et, battant la campagne,
Prend la clef... du Caveau.
Eh! gai, gai, etc.

Enfin l'esprit petille,
Chacun parle au dessert;
Saint Jean, qui s'égosille,
Prêche dans le désert.
Eh! gai, gai, etc.

Mais bientôt la musique
Vous annonce le bal;
L'orchestre est électrique,
Quel tapage infernal!
Eh! gai, gai, etc.

Soudain, sainte Cécile,
Qu'anime la polka,
Sur sa harpe docile
Pince une mazurka.
Eh! gai, gai, etc.

On voit là plus d'un moine
Veuf de son capuchon;
Pour valser, saint Antoine
Choisit son compagnon.
Eh! gai, gai, etc.

Saint Denis pirouette
En élégant valseur,
Tout en tenant sa tête
Qu'il presse sur son cœur.
Eh! gai, gai, etc.

Saint Paul, dont l'œil scintille,
Tourne encore en vaurien;
Saint Roch dans un quadrille
Figure avec son chien.
Eh! gai, gai, etc.

Saint Hubert, d'une belle
Voyant le frais minois,
Suit la jeune gazelle
Et la met aux abois.
Eh! gai, gai, etc.

Puisque là-haut on danse,
Et que l'on est content,
Ici-bas, sans offense,
On peut en faire autant.
Eh! gai, gai, etc.

Pour nous, restant à table,
Sans être moins joyeux,
Quand les saints font le diable,
Amis, faisons comme eux.

Eh! gai, gai, gai, c'est la Toussaint!
Que l'on se mette
En fête;
Eh! gai, gai, gai, jusqu'à demain,
Que l'on se mette
En train.

J. LAGARDE.

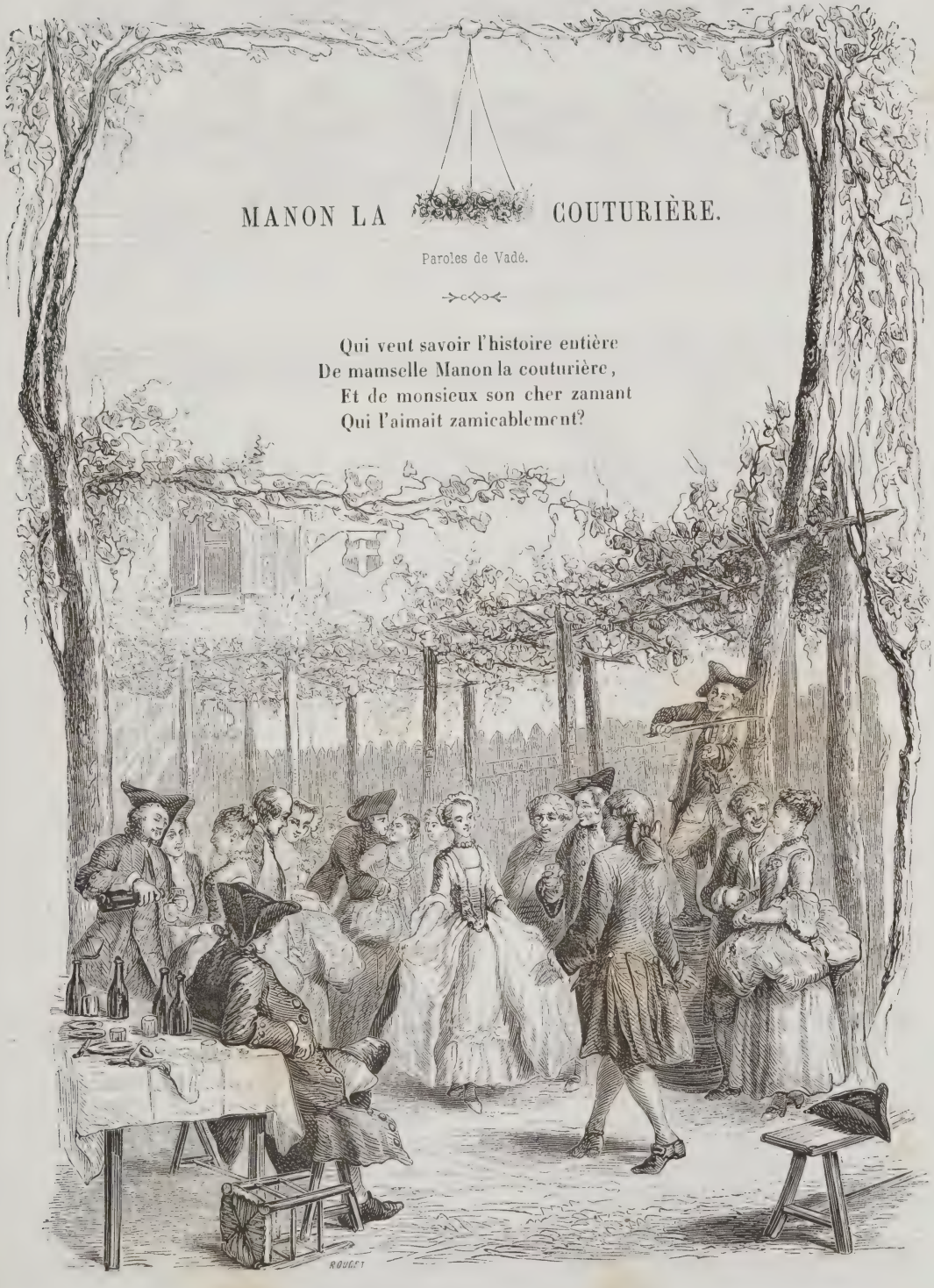
Le Journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue Git-le-Cœur, 10.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN
10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.



MANON LA COUTURIÈRE.

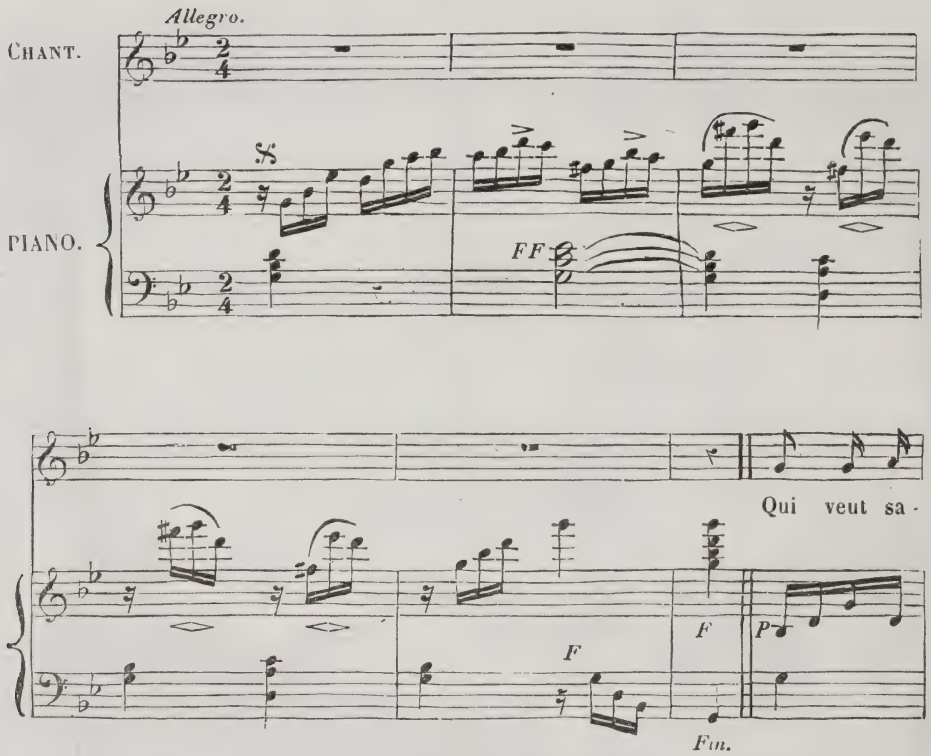
Paroles de Vadé.

Qui veut savoir l'histoire entière
De mamselle Manon la couturière,
Et de monsieux son cher zamant
Qui l'aimait zamicablement?

MANON LA COUTURIÈRE.

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.



Ce jeune homm'-cy, t'un beau dimanche
Qu'il buvait son d'mi-s'tier à la Croix blanche,
Fut accueilli par des farauds
Qui racolent zen magnèr' de crocs.

L'un d'eux ly dit : Voulez-vous boire
A la santé du roi couvert de gloire ?
A sa santé ? dit-il ; zoui-da,
Il mérite ben c't honneur-là !

On n'eut pas plutôt dit la chose
Qu'un racoleur ly dit et ly propose,
En lui disant en abrégé,
Qu'avec eux t-il est z-engagé.

Oh ! c' n'est pas comm' ça qu'on z'engage,
Répond le jeun' garçon faisant tapage :
Yau guet ! yau guet ! yau guet ! yau guet !
Le guet vient pour savoir le fait.

Pour afin d'éclaircir l'affaire,
Le guet les mèn' tretous chez l' commissaire,
Qui condamne l' jeune garçon
D'aller faire un tour t-en prison.

Ah ! voyez t-un peu l'injustice
De ces messieurs les gens de la justice !
Ils vous jugeont sans jugement,
Sans savoir l'queul qu'est l'innocent.

Sachant cela, Manon z'habille,
S'en va tout droit de cheux M. d' Marville,
Pour lui raconter z-en pleurant
Le malheur de son accident.

Monsieux l' lieutenant de police,
Soit par raison d'état ou par malice,
Dit : Mam'selle, quoiqu' vous parlez bien,
Vot' serviteur, vous n'aurez rien.

Là-dessus c'te pauvre chère amante
Pleure encor un p'tit brin, pour qu' ça l' tente,
Mais voyant qu' ça n'opérait pas,
Pour la cour all' part de ce pas.

A Fontainebleau z-elle arrive,
Quasi presque tout aussi morte qu' vive,
S'jette au cou de monsieur d' Villero,
Qu'alle prit d'abord pour le roi.

Monsieux, vot' sarvante... J' suis l' vôtre :
C'n'est pas moi qu'est l'roi, dit-y, c'est un autre,
Mon enfant ; t'nez, l' v'là tout là-bas...
Ah ! monsieux, j' le vois, n' bougez pas.

Sire, excusez si j' vous dérange,
Mais c'est que je ne dors, ne bois ni n' mange,
Du depuis que l'amant que j'ai,
Sur vot' respect, est zengagé.

- voir l'his - toire en - tie - re, De mam'sel - le Ma - non la cou - tu -

- riè - re, Et de mon - sieur son cher a - mant, Qui l'ai -

- mait z'a - mi - ca - ble - ment, Qui l'ai-mait z'a - mi - ca - blement.

On zy a forcé sa signature
De signer un papier plein d'écriture;
Il ne serait point zenrôlé,
Si y on ne l'avait pas violé.

Le roi, qu'est la justice même,
Dit : Vous méritez qu' vot' amant vous aime;
Puis lui fit donner mill' zécus
Et le congé par là-dessus.

Ah! dit-elle, roi trop propice,
S'il y avait queuqu' chose pour vot' sarvice,
Je pourrions nous employer, da...
L' roi dit qu'il n' voulait rien pour ça.

De Paris regagnant la ville,
Elle reva de cheux monsieur d' Marville :
M' faut mon amant, rendez-le-moi.
T'nez, lisez, v'là l'ordre du roi.

Il est trop tard, mademoiselle.
Quand il serait encor plus tard, ly dit-elle,
M' faut mon amant, je l' veut avoir,
Non pas demain, mais drès ce soir!

L' magistrat, voyant ben que c't ordre
Allait lui donner du fil à retordre,
Fit venir le jeune garçon,
Et puis le remit à Manon.

Vous jugez comme ils s'embrassirent,
Et puis ensuite comme ils s'épousirent;
Et l'on entend dire en tout lieu
Que c'est un p'tit ménage de Dieu.

Filles qui faites les fringantes,
Parmi vous trouve-t-on de tell's amantes?
Profitez de cette leçon,
Vous aurez le sort de Manon.

HISTOIRE DE MANON GIROUX.

Air connu.

Queu qui veut savoir l'histoire
De *Manon Giroux?*
J'l'ons encor dans la mémoire;
Y accoutez tretoux :
All' n'est pas guère à sa gloire;
Mais, dam', voyez-vous,
C'est qu'quand on-z-aim' tant à boire,
C'est pus fort que nous.

Pour entrer dans la maquière,
Faut savoir d'abord
Qu'alle a fait longtemps la fière,
Le soir, sur le port :
Les messieux de not' barrière
D'sous l'bras la prenant,
Alle en avait par darrière,
Et pis par devant.

Bachot de la Garnouillère
S'croyait son futur;
On l'avait fait son compère
Pour qu'ça fût pus sûr :
Manon, faisant d'la-z-hupée,
Comm' quand on-z-a d'quoi,
Dit : Il m'faut un homm' d'épée,
N'pensez plut à moi.

Bachot, de la préférence
Piqué comme un chien,
Pour afin d'avoir vengeance,
Fait semblant de rien :
Mam'zelle, n'y a pas d' réplique,
Dit-il; mais demain
Quittons-nous, comm' ça s'pratique,
Le verre à la main.

Ah! vraiment, monsieur, c'est juste :
Drès demain c'est fait.
Mam'zelle *Giroux* s'ajuste,
Met son mantelet :
Bachot itout s'endimanche,
Prenant Cornichon;
Tous trois vont casser l'éclanche
Zau premier bouchon.

V'là qu'pendant qu'Manon chopine,
Cornichon qui part,
Vers les commis s'achemine,
Tout comme un mouchard;
Gn' ia, dit-il, une marchande,
Messieux, t'ici près;
Alle a de la contrebande
Tout plein des paquets.

Bachot, varsant à sa belle
Toujours queuques coups,
S'amuse à la bagatelle
Autour des genoux.
D'abord son œil alle roule;
Dam', lui qui voit ça,
Dit : Sur vot' respect, ma poule,
Faut passer par là.

Alle en avait sa cornette
Encor de travers;
V'là les commis en cad'nette,
Et-z-en habits verts :
Tout un chacun de surprise
Tombit de son haut,
De voir *Manon Giroux* grise;
C'qu'est un grand défaut.

Quoi! c'est vous, mademoiselle,
Dit l'un d'ces messieux;
Vraiment vot' partie est belle!
Fi! qu'ça est-z-honteux!
Est-ce ainsi qu'on se comporte?
C'est bon-t-à savoir :
Puis, tous ils gagnont la porte,
Lui fichant l'bonsoir.

LA MORALE.

Vous que cet exemple touche,
Ça vous fait ben voir
Que fille qu'est sur sa bouche
Manque à son devoir;
Et, par cette historiette,
On s'est convaincu
Qu'il ne faut pas que l'on p...
Plus haut que le...

VADÉ.

Le Journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES,
Rue Gît-le-Cœur, 10.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

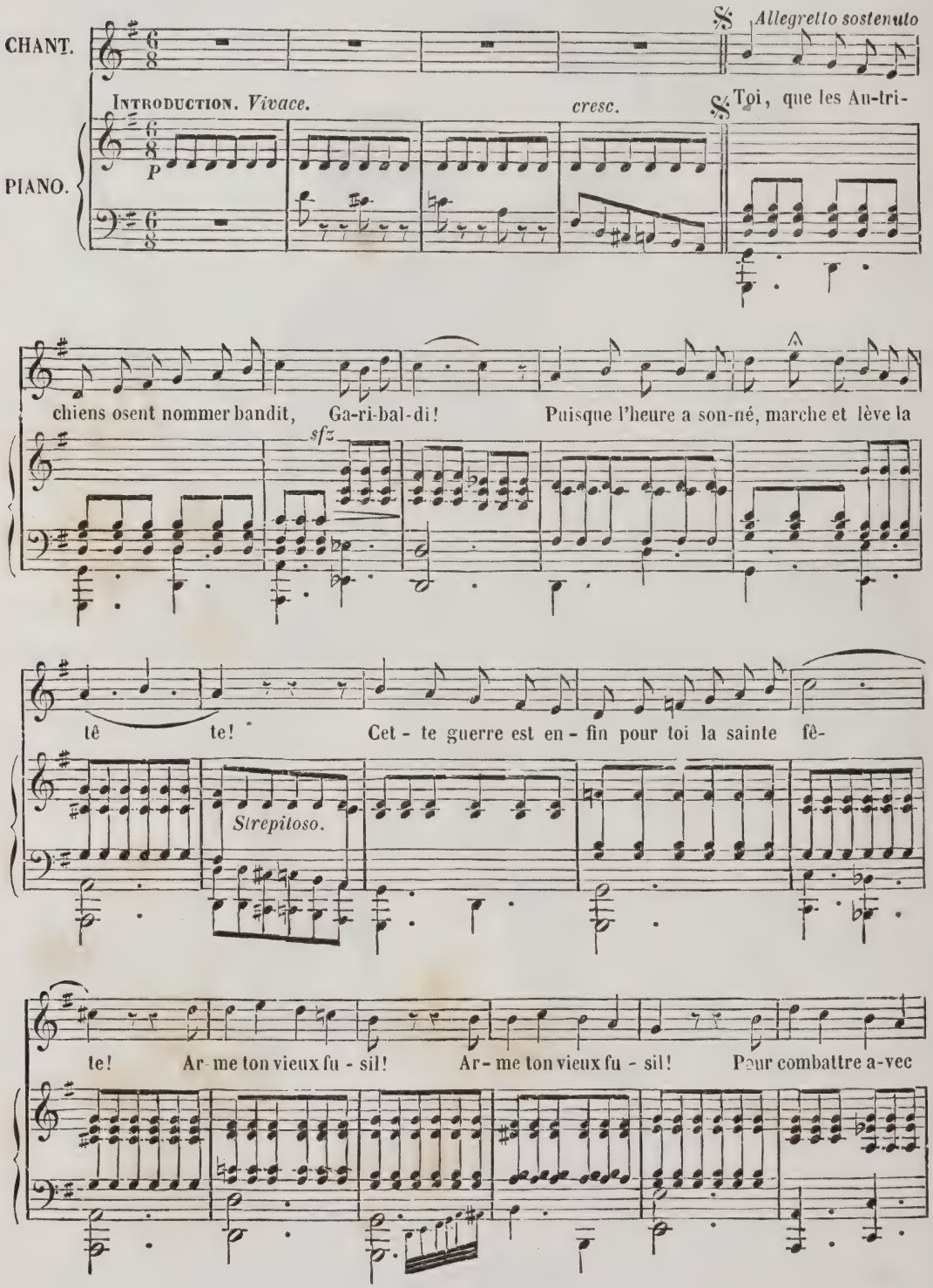
CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN.
10 cent. LE NUMÉRO
JOURNAL ILLUSTRÉ.

GARIBALDI.

GARIBALDI.

(CHANT DES VOLONTAIRES.)

MUSIQUE DE M. JOSEPH DARCIER, AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO.



eux, pour combattre avec eux deux peuples t'ont choi - si.

Impetoso.

suivez.

8va *ad libit.*

rinforzando *e rallentendo.*

a tempo.

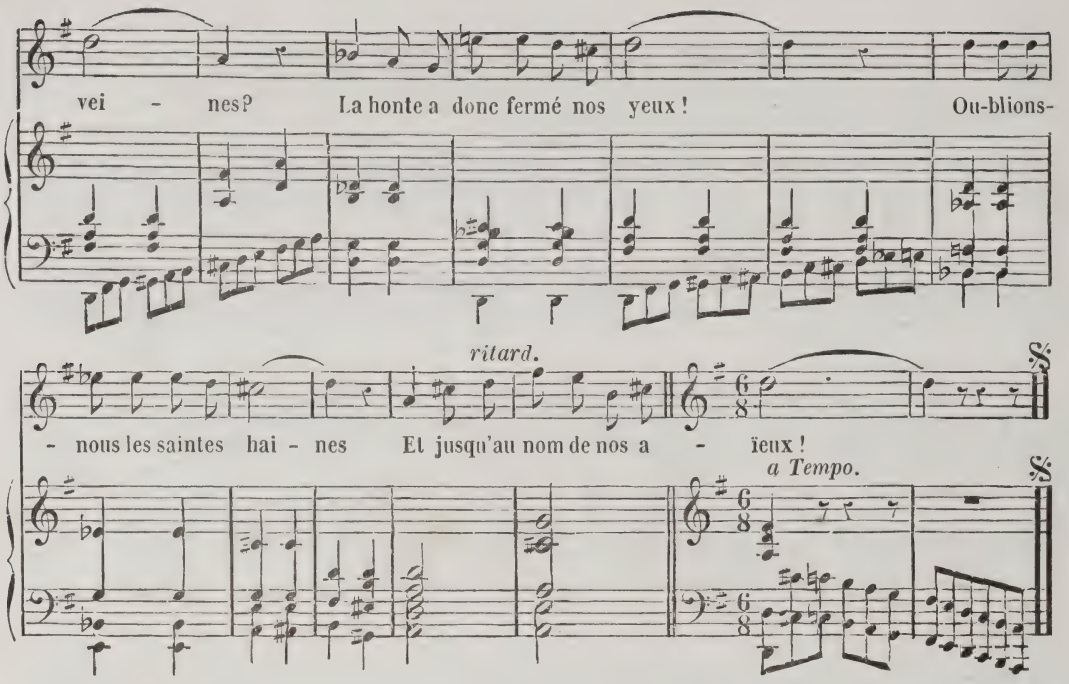
8va

I-ta-lie, eh! quoi! tu suc-

Pour finir.

com - bes, Sont-ils tombés tous les hé-ros? Quand l'Au-triche creuse des

tom - bes Et lâche sur toi ses bourreaux! N'est-il plus de sang dans nos



Toi, que les Autrichiens osent nommer bandit,
Garibaldi!
Puisque l'heure a sonné, marche et lève la tête!
Cette guerre est enfin pour toi la sainte fête.
Arme ton vieux fusil!
Arme ton vieux fusil!
Pour combattre avec eux,
Pour combattre avec eux
Deux peuples t'ont choisi.

Italie, eh quoi! tu succombes!
Sont-ils tombés tous les héros?
Quand l'Autriche creuse des tombes
Et lâche sur toi ses bourreaux,
N'est-il plus de sang dans nos veines?
La honte a donc fermé nos yeux?
Oublions-nous les saintes haines,
Et jusqu'au nom de nos aïeux?
Toi, que les Autrichiens, etc.

La cause est juste, elle réclame
Ton cœur libre et ton bras puissant:
On peut mettre à nu ta grande âme,
Vierge de pacte avilissant.
Que ta légion se soulève;
Sur les oppresseurs marchez droit!
Vous serez vainqueurs par le glaive,
Vous triompherez par le droit!
Toi, que les Autrichiens, etc.

A ces deux noms, Sardaigne et France,
Répond un long frémissement;
Puis s'élève un cri d'espérance:
Debout! c'est l'affranchissement!
Elle renaît la race antique;
Plus d'esclaves! des citoyens!
Des Alpes à l'Adriatique,
Relevez-vous, Italiens!
Toi, que les Autrichiens, etc.

Un contre trois! nos intrépides
Ont reconquis Montebello!
Et tes volontaires rapides
A la course enlèvent Como!
L'Autriche a provoqué des guerres,
Ses bras sont à peine levés,
Que déjà les fils de nos pères
Pour la vaincre sont arrivés!
Toi, que les Autrichiens, etc.

Sachez donc vous taire, alarmistes!
Pour de lâches tranquillités,
Faut-il laisser, froids égoïstes,
Écraser toutes libertés?
Personne aujourd'hui ne s'enivre
De sang versé, de poudre en feu!
Mais quand chaque boulet délivre,
Son sillon est tracé par Dieu!
Toi, que les Autrichiens, etc.

CHARLES VINCENT.

Le Journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue Gît-le-Cœur, 10.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN
10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.

EFFETS DE PRINTEMPS.

Fernand Desnoyers.

Le Printemps recommence
Dans les champs, dans les cœurs,
Éternelle semence
Des amours et des fleurs.
Quand on voit la nature
Au grand soleil germer,
Quand on sent la verdure,
On a besoin d'aimer.

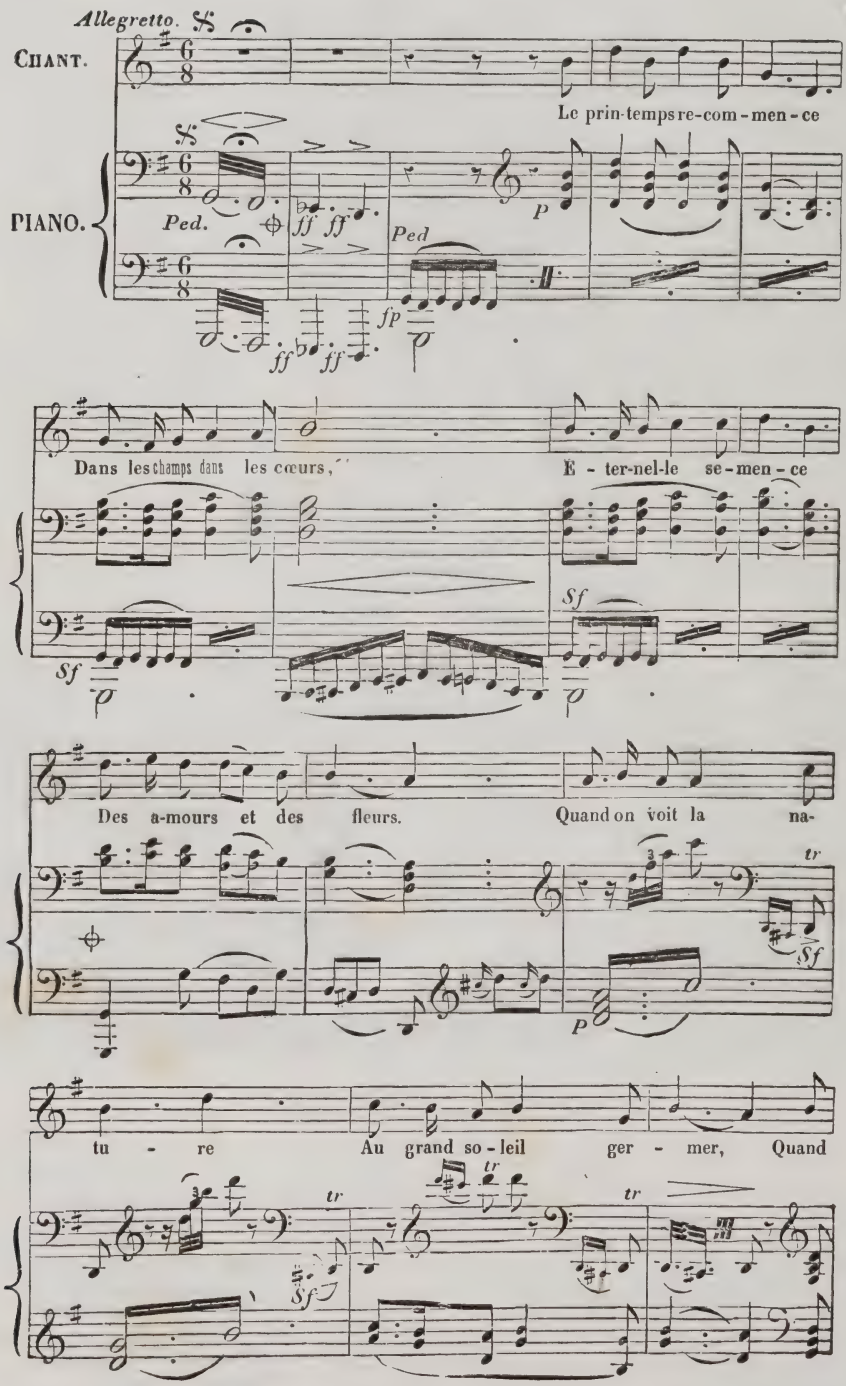
Dans la forêt tranquille,
Les rayons printaniers
Tachètent d'or mobile
La mousse des sentiers.
Les oiseaux et les mouches,
Les feuillages, les sons,
Les baisers sur les bouches,
Éclosent en chansons.

EFFETS DE PRINTEMPS.

MUSIQUE DE SIMON.

ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET.

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE



on sent la ver-du - re On a be-soin d'ai - mer.

P e cres cendo *FF* *FFF Ped.*

AUTRE ACCOMPAGNEMENT.

Allegretto. CHANT

PIANO.

P *P*

Fin.

Tout, pour aimer encore,
Renaît, jusqu'aux méchants;
On sent son cœur éclore,
Comme une fleur des champs.
Bluets et pâquerettes
Sont les amours des prés;
D'amours et d'amourettes
Les cœurs sont diaprés.

Le lilas, l'aubépine,
Exhalés dans le vent,
Emplissent ma poitrine
D'un arome mouvant.
Cette brise est l'haleine,
L'haleine du passé...
Une senteur ramène
Le bonheur effacé.

La joie et la tristesse,
De même qu'une fleur,
Ont leur parfum qui laisse
Des souvenirs au cœur.
Toujours quelque musique,
Quelque parfum toujours,
Fluide sympathique,
Se mêle à nos amours.

Dans le parfum qu'épanche
Le seringat, je vois
Mimi, vision blanche,
Revenir d'autrefois.
Dans l'allée embaumée
Par les seringats blancs,
Où je l'ai tant aimée,
Nous marchons à pas lents...

La voix toujours lointaine
Du coucou dans les bois
Me fascine et m'entraîne
Au bonheur d'autrefois.
Ma belle Berrichonne,
Qu'ombragent les bouleaux,
A l'amour s'abandonne,
Comme une barque aux flots.

Les wagons dans l'espace
S'élancent, emportant
Paris aimant, qui passe,
Comme un trait, en chantant.
Au bord de l'eau se mire
Un joyeux cabaret
Que le beau temps fait rire
Avec du vin clairet.

Sur la Seine qu'il dore,
Dans les bois, dans les prés,
Le soleil fait éclore
Des amoureux parés.
Sur l'eau, les hirondelles
Effleurent les bateaux,
Et les vertes ombrelles,
Et les roses chapeaux.

Quand j'ouvre ma fenêtre,
Un bon air, le matin,
Me remplit de bien-être
En m'effleurant le teint.
Le beau temps recommence,
Mais non pas les beaux jours...
Voici les fleurs, Hermance,
Mais où sont nos amours?

FERNAND DESNOYERS.

Le Journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue Gît-le-Cœur, 10.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN. 10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.

QUE LA TERRE EST PETITE!

CHANSON.

(Extraite de la symphonie de *La Falaise*...)

I.

Dans cette riante demeure,
Je n'ai jamais eu pour soucis
Que la rapidité de l'heure,
Lorsqu'entouré de vrais amis,
Et regardant tourner la terre
Par ses plus beaux couchants soleils,
Je leur chantais, levant mon verre,
Dans les lueurs des soirs vermeils :

REFRAIN.

O vieille terre trop petite,
Quelle est la fureur qui t'excite
A tourner ainsi sans raison?
Pourquoi nous dévider si vite
Les plus beaux jours de la saison?

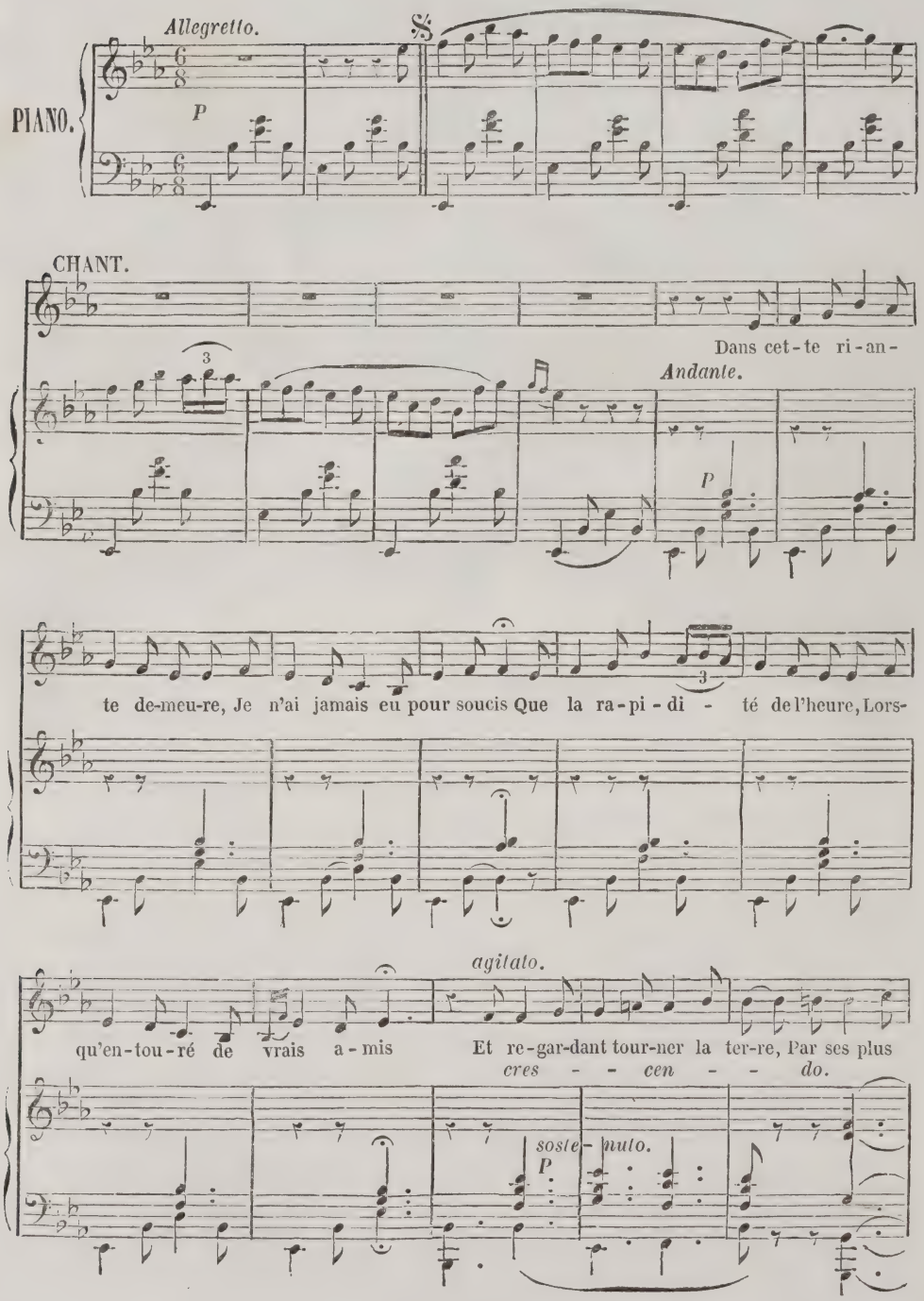
II.

Là j'ai vu la muse nouvelle,
Ses cheveux d'or en coup de vent,
M'apparaître riante et belle
Comme un grand, clair soleil levant...
Remontant des effets aux causes,
Elle m'a parlé d'avenir :
C'était dans la saison des roses,
Et je cherche à me souvenir.

O vieille terre trop petite,
Quelle est la fureur qui t'excite
A tourner ainsi sans raison?
Pourquoi nous dévider si vite
Les plus beaux jours de la saison?

QUE LA TERRE EST PETITE!

MUSIQUE ET ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, DE M. FRANZ HITZ.



rit. agitato. rit.

beaux couchants so - leils, Je leur chantais, levant mon verre, Dans les lu - eurs des soirs ver-meils :

dim. cres - - cen - - do. FF

REFRAIN. Allegro.

CHANT.

O vieille ter - re trop pe - ti - te Qu'elle est la fureur qui t'ex - ci - te à tour-

P legg. tr

PIANO.

marcato

Andante.

- ner ainsi sans rai - son? Pourquoi nous dé - vider si vi - te, Les plus beaux jours de la sai-

tr tr tr PP

il basso. PP Suivez.

ben expressivo.

- son, Les plus beaux jours de la sai - son?

S.

III.

Hier, j'ai vu les hirondelles
Pépitant toutes à la fois,
Avant de fuir à tire-d'ailes,
Tenir conseil sur les vieux toits...
Et les voilà toutes parties;
Les blés sont verts, les étourneaux
Tourbillonnent sur les prairies;
J'entends croasser les corbeaux.

O vieille terre trop petite,
Quelle est la fureur qui t'excite
A tourner ainsi sans raison?
Pourquoi nous dévider si vite
Les plus beaux jours de la saison?

IV.

Les cimes des chênes rougissent,
Les peupliers sont jaune d'or,
Mais les chrysanthèmes fleurissent
Et semblent dire : Espère encor!
La rose aussi me dit : Espère!
Comme pâquerette, sa sœur,
Petite fleur aventurière
Qui croît toujours en la chaleur.

O vieille terre trop petite,
Quelle est la fureur qui t'excite
A tourner ainsi sans raison?
Pourquoi nous dévider si vite
Les plus beaux jours de la saison?

V.

Déjà la froidure s'avance,
L'automne tire à son déclin;
J'ai perdu jusqu'à l'espérance
De l'été de la Saint-Martin...
On ne se sent plus aussi brave,
Car l'égoïsme a répondu :
Quand on n'a plus de vin en cave,
Le temps de danser est venu.

O vieille terre trop petite,
Quelle est la fureur qui t'excite
A tourner ainsi sans raison?
Pourquoi nous dévider si vite
Les plus beaux jours de la saison?

VI.

Mais si la terre est trop petite,
L'hirondelle, qui le sait bien,
Suit le soleil et va plus vite :
L'homme reste... il ne connaît rien...
Prends ton manteau, muse frileuse;
Je connais les chemins vermeils
De l'hirondelle aventureuse;
Allons chercher d'autres soleils...

O vieille terre trop petite,
Quelle est la fureur qui t'excite
A tourner ainsi sans raison?
Pourquoi nous dévider si vite
Les plus beaux jours de la saison?

GUSTAVE MATHIEU.

L'EAU ET LE VIN.

Bon vin, fay-moi raison d'une soif violente,
Dont je suis au gosier très-fortement épris.
D'avoir recours à toy lorsqu'elle me tourmente,
Je tien de mes amis, lesquels me l'ont appris.

Je te chery tousjours comme ma propre vie;
Sans toy, bonne liqueur, que seroit-ce de moy?
Aussi, sçachant que l'eau est ta grande ennemie,
Je ne la puis aimer tout pour l'amour de toy.

L'eau monstre à son effet qu'à boire elle n'est bonne :
Elle rend l'homme étique, et pasle, et morfondu;
Mais toy, tu rends gaillarde et saine la personne.
L'argent qu'on met pour toy n'est point argent perdu.

Puisque je t'aime tant, il faut que je te baise;
Il faut, vin amoureux, que me baises aussi.
Je ne m'en iray point, tant je suis à mon aise,
Pendant que je sçauray que tu seras ici.

OLIVIER BASSELIN.

Le Journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue Gît-le-Cœur, 10.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

LES SOUVENIRS.

Paroles de Chateaubriand.

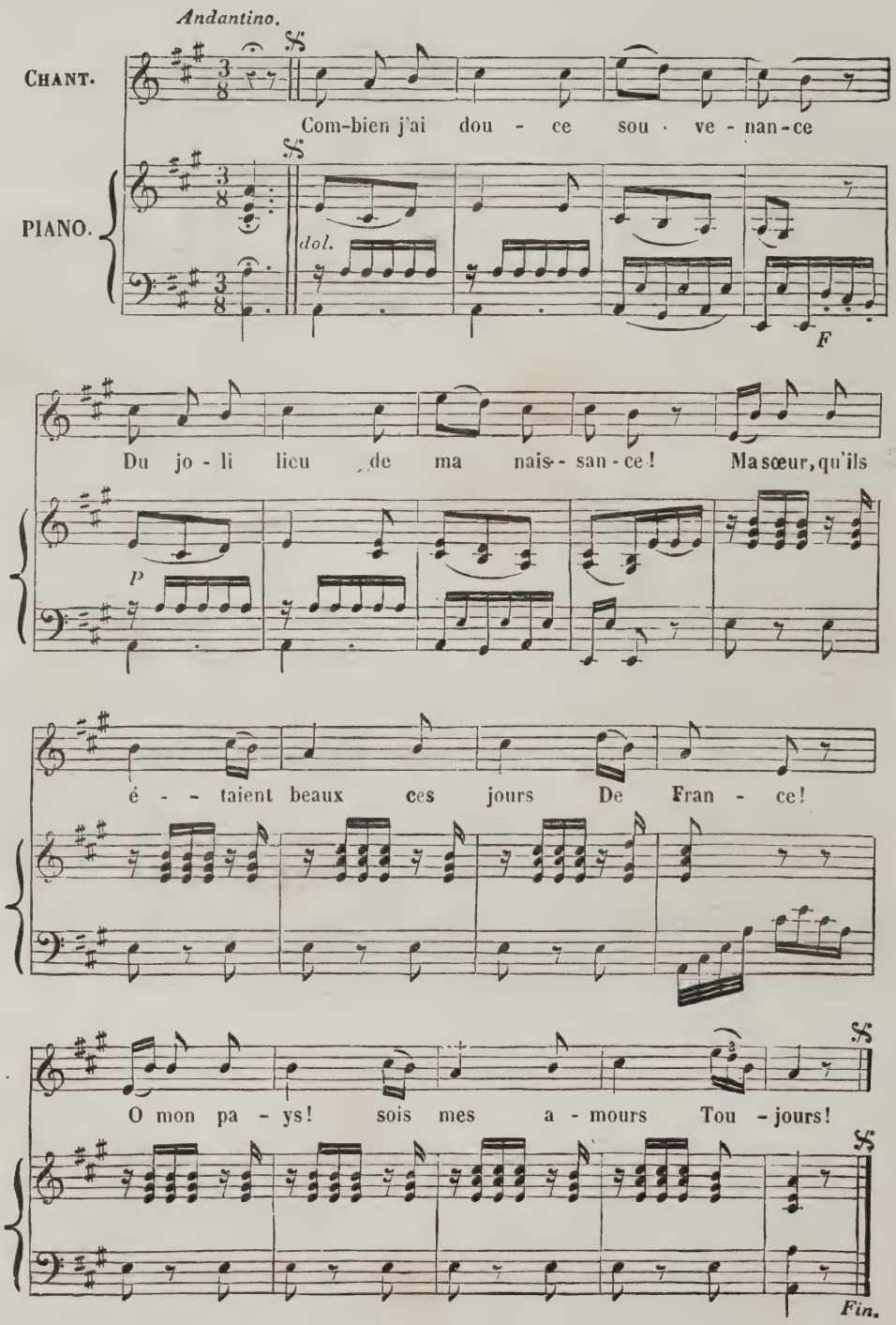
Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance !
Ma sœur, qu'ils étaient beaux les jours
De France !
O mon pays, sois mes amours
Toujours !

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère,
Et nous baisions ses blancs cheveux
Tous deux ?

COMBIEN J'AI DOUCE SOUVENANCE

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.



Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore?
Et de cette tant vieille tour
Du Maure,
Où l'airain sonnait le retour
Du jour?

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile,
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau,
Si beau?

Te souvient-il de cette amie
Tendre compagne de ma vie?
Dans les bois, en cueillant la fleur
Jolie,
Hélène appuyait sur mon cœur
Son cœur.

Oh! qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne, et le grand chêne?
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine :
Mon pays sera mes amours
Toujours!

LE SOUVENIR.

ODE ANACRÉONTIQUE.

Aimables lieux de ma naissance,
Qu'avec plaisir je vous revois!
Vous vîtes croître mon enfance,
Et l'amour me donner des lois.

C'est sous cet agréable ombrage
Qu'Iris un jour frappa mes yeux,
Et qu'un doux regard fut le gage
Du plus rare bienfait des dieux.

J'osai lui déclarer ma flamme
En termes tendres et polis.
Ils firent effet sur son âme,
Un doux sourire en fut le prix.

Un jour, assis sur la verdure
Qui borde ce ruisseau brillant,
De son ardeur charmante et pure
J'obtins un amoureux présent.

Sa belle main m'offre une rose,
La plus éclatante des fleurs;
Du dieu des cœurs la moindre chose
Procure des plaisirs flatteurs.

Enchanté de cette largesse,
Et pour en payer le bienfait,
Je fis éclater ma tendresse
Par le transport le plus parfait.

Aussitôt, par leurs doux ramages,
Qui réveillèrent les échos,
Ma belle reçut les hommages
De tous les amoureux oiseaux.

Zéphire, de sa douce haleine,
Sut applaudir à nos désirs,
Et l'Amour, de sa tendre chaîne,
Accourut fixer nos plaisirs.

Depuis ce jour rempli de charmes,
Où je connais le vrai bonheur,
Mes yeux n'ont point versé de larmes
Qu'Amour n'en eût eu tout l'honneur.

Souvenir à jamais aimable,
Mon cœur vous dresse des autels
Pour moi, ce bien est préférable
A tous les trésors des mortels.

ROMANCE DE NINA.

Quand le bien-aimé reviendra
Près de sa languissante amie,
Le printemps alors renaîtra,
L'herbe sera toujours fleurie.
Mais je regarde; hélas! hélas!
Le bien-aimé ne revient pas.

Oiseaux, vous chanterez bien mieux
Quand du bien-aimé la voix tendre
Vous peindra ses transports, ses feux;
Car c'est à lui de vous l'apprendre.
Mais, mais j'écoute, hélas! hélas!
Le bien-aimé ne revient pas.

Échos, que j'ai lassés cent fois
De mes regrets, de ma tristesse,
Il revient : peut-être sa voix
Redemande aussi sa maîtresse.
Paix! il appelle : hélas! hélas!
Le bien-aimé n'appelle pas.

MARSOLLIER.

MES SOUVENIRS.

Lieux que chérissoit Hortense,
Lieux témoins de mon bonheur,
Quelle affreuse différence
Vous présentez à mon cœur!
Si vous voulez sur ma vie
Répandre quelque douceur,
Offrez-moi l'ombre chérie
De l'objet de ma douleur.

C'est ici, sous cet ombrage,
Que l'idole de mon cœur
Reçut le premier hommage
De la plus constante ardeur.
Je soumis à son empire
Mes sentiments et mes jours.
Souvenir qui me déchire,
Ah! tourmentez-moi toujours.

Tu me promis, chère Hortense,
D'errer toujours près de moi.
Je crois sentir sa présence...
O toi que j'aime, est-ce toi?
Ce souffle qui me caresse,
Qui fait tressaillir mon cœur,
Est-ce vous, ô ma maîtresse?
Dieux! laissez-moi mon erreur.

DE FRESNEY.

HENRI PLON, — LÉCRIVAIN ET TOUBON, ÉDITEURS.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

61e Livr. Madame Fontaine (Fernand Desnoyers).

62e Livr. Le 31 du mois d'août.
— Les Périls de mer (Olivier Basselin).
— Le Triomphe des Dieppois.
— Le Corsaire gascon.

63e Livr. Les Louis d'or (Pierre Dupont).
— Les Châtaigniers (d'Araquy).

64e Livr. } La Vestale (Désaugiers).
65, 66, 67. }

68e Livr. La Bergeronnette (Gustave Mathieu).

69e Livr. Le Flâneur (Casimir Ménétrier).
— Le Compilateur (Olivier).

70e Livr. La Pipe de tabac.
— Le Fumeur (Panard).
— Le Vin, les Femmes et le Tabac.
— A mon cigare (Pinet).
— Le Fumeur philosophe.

71e Livr. Plus on est de fous, plus on rit à table.
— Le Pan pan bachique (Désaugiers).
— L'Amour et le Vin (Laujon).
— Chanson bachique (Claye).

72e Livr. Le Chien de berger (P. Dupont).

73e Livr. Le Gamin de Paris (P. J. Charrin).
— Les Bons Amis de Paris.

74e Livr. Le Pauvre (G. Mathieu).

75e Livr. Il était un' bergère.
— La petite Jeanneton.
— Romance de Cendrillon (Étienne).
— Jean de Vert.

76e Livr. Le Buveur.
— A boire, à boire, à boire!
— Chanson bachique (Molière).
— Sur le vin.
— Ne pas mourir sans boire.
— Le Buveur (Sedaine).

77e Livr. Où vas-tu? (Ch. Lecorbeiller.)

78e Livr. Le Chant de la mer (P. Dupont).

79e Livr. Le Rat de ville et le Rat des champs (La Fontaine).

80e Livr. Clémence Isaure (Florian).
— Marie Stuart (Florian).

81e Livr. Dormez, dormez, chères amours (de Beauplan).
— La Sommeilleuse (Monvel).
— La Dormeuse (Dufresny).

82e Livr. La Soupe au fromage (Max Buchon).
— Chanson à manger (Scarron).
— La Fermière (Hégésippe Moreau).

83e Livr. L'Orage.
— L'Orage (Colardeau).

84e Livr. Pauvre Jacques (Mse de Travanet).
— Louis XVI aux Français.
— Le Joueur de luth (Berquin).
— L'Amour de Colin (Hoffmann).
— Fleuve du Tage (J. B. de Meun).

85e Livr. Cantique de Geneviève de Brabant.

86e Livr. } La Tentation de saint Antoine (Sedaine).
87e Livr. }
— La Fin du monde (Lebrun).
— Si j'avais été saint Antoine.

88e Livr. Monsieur Dumollet (Désaugiers).
— Les Voyages (L. P. Ségur).

89e Livr. Le Matelot de Bordeaux.
— Le Naufrage (Olivier Basselin).
— La Philosophie du marin.

90e Livr. Invocation à l'Amour (Henri IV).
— Invocation à l'Amour (de Moncrif).
— L'Amour vrai (Millevoye).
— L'Amant fidèle (abbé de Lattaignant).
— Variante (Laujon).

91e Livr. La mère Bontemps.
— Conseils (Molière).
— Le bon Temps (Martial d'Auvergne).
— Le moderne Anacréon (Chaulieu).

92e Livr. La Naissance de l'Amour (l'abbé Caron).
— Le Mariage de l'Amour (Guichard).
— Mars et l'Amour (Favart).
— Les Voyages de l'Amour (de Jouy).

93e Livr. Le Temps et l'Amour (de Ségur).
— Le Tombeau de l'Amour (Sylvain Maréchal).
— Voyage de la Folie (Sewerin).
— Le Temps (Justin Gensoul).

94e Livr. Le Lavoir (Pierre Dupont).
— L'Écho du lavoir (de Lonlay).

95e Livr. Croquemitaine (Aug. de Châtillon).
— La bonne Aventure.
— Polichinelle.

96e Livr. Liron, lirette.
— Te bien aimer.
— Ancienne chanson des environs de Maubeuge.
— Le Baiser (Parny).
— L'Ane perdu (Eug. d'Araquy).
— Avis aux jeunes filles (Alex. Duval).

97e Livr. La Mort de Nelson (G. de la Landelle).
— Les deux Matelots.
— La Mer ou le Départ pour la pêche (G. de la Landelle).
— Chanson des matelots de Dunkerque.

98e Livr. Le Chant des Yoliers (G. Mathieu).

99e Livr. Richard Cœur de lion (Sedaine).
— Que le sultan Saladin (Sedaine).
— O Richard, ô mon roi! (Sedaine.)
— Hé! zic et zic, et zic et zoc (Sedaine).
— A la voix du maître (Sedaine).
— Un bandeau couvre les yeux (Sedaine).
— Je crains de lui parler la nuit (Sedaine).

100e Livr. Alain, charretier des grains (Aug. de Châtillon).

101e Livr. Le Nain de la bouteille (Fernand Desnoyers).
— Chanson à boire (Panard).
— La Femme de Basselin (Olivier Basselin).

102e Livr. Le Cri des zouaves (G. Mathieu).

103e Livr. La Piémontaise (Aug. Barbier).

104e Livr. Une Nuit de la garde nationale (Scribe et Poirson).
— Il est minuit.

105e Livr. Le Délire bachique (Désaugiers).

106e Livr. Les deux Centenaires (Aug. de Châtillon).
— Le vieux Silène (Panard).
— Mon Billet d'enterrement (Arm. Gouffé).

107e Livr. L'Enfant prodigue (Cantique de).
— La Taverne de la Boisselière.

108e Livr. Le Chant des Alpes (Pierre Dupont).

109e Livr. La Pomme de terre (Ch. Jobey).
— J. J. Rousseau à l'Ermitage.

110e Livr. Le Combat naval (G. de la Landelle).
— Les Nœuds (G. de la Landelle).
— Si j'étais commandant (G. de la Landelle).

111e Livr. Le grand Trois-Ponts (G. Mathieu).
— Le Vengeur.

112e Livr. Le Départ (Fernand Desnoyers).

113e Livr. La Fille du cabaret (Pierre Dupont).
— La Fermière (Hégésippe Moreau).
— Nicolas (Hégésippe Moreau).
— L'Incrédule.

114e Livr. Giroflé, girofla.
— Les Auvergnats.
— La Toussaint (J. Lagarde).

115e Livr. Manon la couturière (Vadé).
— Histoire de Manon Giroux (Vadé).

116e Livr. Garibaldi (Charles Vincent).

117e Livr. Effets du printemps (Fernand Desnoyers).

118e Livr. Que la terre est petite! (G. Mathieu.)
— L'Eau et le vin (Olivier Basselin).

119e Livr. Les Souvenirs (Chateaubriand).
— Le Souvenir.
— Romance de Nina (Marsollier).
— Mes Souvenirs (De Fresney).

— PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR, RUE GARANCIÈRE, 8. —

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 052617823